ŒUVRES ILLUSTRÉES D'EUGÈNE SUE

Dessins par J.-A. Beaucé.

Gravures par les meilleurs Artistes.

LA MARQUISE D'ALFI

Mon ami, qu'est-ce que cette maison? — Page 7.

PRÉFACE.

A MADAME

MARC-GAILLARD.

Ma chère Sœur,

J'accomplis une promesse pour moi bien douce à tenir; je vais tâcher de te faire connaître le beau pays que j'habite, ce pays où m'a conduit le hasard des revolutions.

J'avais d'abord songé à écrire : — des *lettres sur la Savoie*, — mais, une fois à l'œuvre, il m'a semblé que, si exacte qu'elle soit, la description d'un admirable paysage, qu'aucun personnage réel ou fictif n'anime, devient fastidieuse pour un grand nombre de lecteurs; j'ai donc renoncé à mon premier projet.

Une aventure romanesque et tragique, qui s'est, dit-on, passée il y a quelques années aux environs du lac d'Annecy, m'a été dernièrement racontée; elle a servi de canevas au récit que tu vas lire.

Tu le sais, chère sœur, j'ai écrit ce livre, et je te le dédie, dans la pensée de t'associer à mes sentiments d'inaltérable reconnaissance pour l'accueil cordial et touchant que je reçois en Savoie: jamais je n'oublierai que c'est à la bienveillance et honorable intervention de M. d'Azéglio, président le conseil des ministres du roi de Sardaigne, ce prince honnête homme! que je dois la généreuse hospitalité dont je jouis ici (1).

(1) Je suis heureux d'offrir aussi à M. de Raymondi, intendant général en Savoie, ce gage du souvenir que je conserve de ses bonnes et aimables relations.



Tu ignores la politique, chère sœur, je ne te parlerai donc pas de la liberté qui règne dans les États sardes; je ne te parlerai pas non plus de M. d'Azeglio, comme homme politique; mais tu lui seras, ainsi que moi, profondément sympathique, quand je te dirai la noblesse du caractère de l'homme privé, le courage du soldat, dont le sang a coulé pour la sainte cause de l'indépendance de la patrie; quand je te dirai enfin le charme de son esprit, et son double talent de poëte et de peintre. Heureux priviléges! L'homme d'État passe, emporté par la marche des événements; mais aux événements survit l'homme de grand cœur, artiste aussi remarquable qu'éminent écrivain.

J'arrive au but et au sujet de cet ouvrage.

Le lac d'Annecy et ses environs ne sont pas, selon moi, aussi connus qu'ils méritent de l'être; mes vœux seraient comblés si la lecture de l'œuvre que je publie pouvait engager quelques touristes, quelques paysagistes amoureux de leur art, quelques personnes ayant le goût de l'agriculture à visiter les magnificences de cette contrée, qui joint à la grandeur et à la variété des sites alpestres une fertilité merveilleuse et une science agricole très-avancée.

J'ai connu des gens du monde, des artistes très-justement enthousiastes de la Suisse, si voisine de la Savoie, et non moins admirateurs de certaines beautés de ce dernier pays, dont la réputation est européenne; telles que *Chamounix*, le *mont Blanc*, le *lac du Bourget*; mais jamais aucun de ces voyageurs n'avait poussé ses excursions jusqu'au lac d'Annecy. Dernièrement encore, me trouvant chez M. Loppé, jeune peintre français établi ici, et qui joint à un profond sentiment de la nature un talent plein d'avenir, j'ai eu le plaisir de rencontrer l'un de nos graveurs les plus distingués, M. Amedée Varin. Il arrivait du lac Majeur, il venait de traverser les plus admirables cantons de la Suisse, et cependant, en parcourant les rives du lac d'Annecy et ses environs, il marchait de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement; se demandant, ainsi que moi, comment cette contrée qui renferme des trésors inexplorés était presque complétement inconnue des artistes.

J'ai donc tâché de peindre exactement quelques-uns des sites où se passent les principales scènes de mon récit; mais je réclame d'avance, chère sœur, ton indulgence et celle du lecteur, pour la fidélité peut-être trop scrupuleuse des détails, sans lesquels il est cependant très-difficile de rendre exactement le caractère et l'aspect d'un paysage; la manière dont je perçois les objets extérieurs peut seule excuser cette fidélité de reproduction poussée jusqu'au scrupule... peut-être jusqu'à l'excès: au premier aspect d'un grand tableau de la nature, je suis d'abord ébloui; les détails se perdent dans la majesté de l'ensemble; le ressentiment du beau est alors chez moi plus instinctif que raisonné; mon admiration confuse, troublée, ne sait, à bien dire, où se prendre, allant de l'une à l'autre de ces magnificences; c'est seulement après avoir, si je peux m'exprimer ainsi, pratiqué souvent les mêmes lieux, que, d'un coup d'œil sûr et ravi, j'embrasse à la fois les détails et l'ensemble; ainsi donc l'exactitude presque topographique des descriptions que tu rencontreras dans ce livre, chère sœur, prouvera, sinon le talent du peintre, du moins sa véracité.

La Savoie, je te l'ai dit, me semble non-seulement digne du vif intérêt des touristes voyageant pour leurs plaisirs, des artistes passionnés pour leur art, mais au point de vue des procédés de culture et de l'incroyable fécondité de son sol, la partie du pays que j'habite doit attirer l'attention de l'agriculteur.

Un fait d'une importance capitale m'a surtout vivement frappé: c'est l'emploi presque général des *vaches laitières comme bêtes de labour et de charrois*; souvent, dans mes promenades, j'ai interrogé les cultivateurs, afin de savoir si cette traction fatiguait le bétail, si elle n'occasionnait pas des avortements ou une dépréciation dans la quantité ou dans la qualité du lait; il n'en est rien: les vaches soumises à ce travail (en moyenne de huit à dix heures par jour, entrecoupé d'un repos de deux heures), pourvu que leur nourriture soit substantielle, donnent la même quantité, la même qualité de lait, opèrent leur gestation avec autant de facilité que si elles restaient dans l'oisiveté de l'étable ou du pâturage, quoique l'on ne cesse de les atteler qu'un mois au plus avant leur vêlage: enfin elles deviennent plus robustes et sont moins sujettes à certains maux que celles dont on ne se sert point pour le labour. Je suis journellement témoin d'une expérience décisive. Le métayer de la maison que j'habite, aux environs d'Annecy, est un excellent cultivateur; son exploitation se compose de terres à blé, de prairies artificielles et de champs de plantes légumineuses. *Quatre vaches*, dont le lait est abondant et parfait, suffisent à tous les travaux de cette ferme: labour, hersage, charroyage, etc., etc.

Autre remarque, aussi fort importante à l'endroit de l'économie agricole: le mode d'attelage employé ici est le moins dispendieux de tous; il se compose d'un double joug de bois, de deux anneaux de fer et d'une courroie: ce double joug porte à la fois sur les cornes et sur la nuque de l'animal, et lui permet d'employer alternativement et sans fatigue ces deux modes de traction: un joug complet vaut de *cinq à six francs*, il épargne ainsi la dépense et l'entretien de harnais toujours si coûteux. Les chariots à quatre roues sont d'un prix très-minime, *cent cinquante à deux cents francs*, et d'une telle légèreté, malgré leur solidité, qu'un enfant les mettrait en mouvement. En France, au contraire, il y a toujours, sur un attelage de trois ou quatre chevaux, la déperdition de la force d'un cheval, uniquement destiné à supporter le poids de ces monstrueuses charrettes bardées de fer, dont la contenance est de très-peu supérieure à celle des chariots de Savoie, surtout s'il s'agit de la rentrée des céréales et des foins que l'on peut entasser sur ces véhicules traînés par deux vaches jusqu'à la concurrence de soixante-dix à quatre-vingts quintaux.

Les conséquences de l'*utilisation* des vaches laitières aux travaux de l'agriculture seraient incalculables; ainsi, en France, un cultivateur possédera, je suppose, un troupeau de dix à douze vaches uniquement destinées à la production du lait, des veaux et de l'engrais; en bornant à ces fonctions l'emploi de son bétail, le cultivateur ne *laisse-t-il pas inactives et complétement perdues des forces de traction puissantes, au moins équivalentes à celles de quatre chevaux?* Et de plus, la morte saison venue, les chevaux inutiles à l'écurie CONSOMMENT SANS PRODUIRE, tandis que la *vache de trait*, retenue à l'étable durant les mauvais temps de l'hiver, DONNE SON LAIT ET SA PROGÉNITURE.

Il est impossible de ne pas reconnaître quelle immense économie résulterait du procédé de culture que je signale, soit pour les grands, soit pour les petits cultivateurs; il est évident que la différence en moins des frais d'achat, d'entretien et d'usure de deux attelages de chevaux dans une exploitation agricole de moyenne étendue, *suffirait à payer presque entièrement le fermage*.

Une autre question des plus vitales en agriculture, celle des engrais, est parfaitement comprise en Savoie... Mais ici, chère sœur, un scrupule m'arrête, je ne sais quel scélérat couronné... ou qui désirait l'être, disait: — *Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon.* — Ce mot affreux, je l'ai très-innocemment parodié. L'autre jour, l'un de mes bons voisins d'Annecy-le-Vieux, manipulant certaines substances, réclamait l'indulgence de mon odorat. — *L'engrais sent toujours bon*, lui ai-je répondu; or, ni toi, chère sœur, ni mes lectrices, ne poussez à ce point le stoïcisme agronomique; je crois donc devoir renvoyer à une note que tu ne liras pas quelques lignes relatives à l'emploi de l'un des plus puissants engrais employés dans ce pays. Cette note ne s'adresse pas à toi, chère sœur, mais aux lecteurs que l'agriculture intéresse et, parmi eux, j'aime à compter ton mari, mon second frère, de qui l'éminent savoir d'agronome et l'expérience consommée ont élevé les belles cultures de votre terre des *Bordes* à la hauteur d'une école d'agriculture modèle (1).

Je te parlerai donc seulement, chère sœur, d'un engrais singulièrement *pittoresque*, car il offre un riant et charmant aspect; l'on voit ici, en cette saison, de vastes champs d'élégants roseaux de quatre à cinq pieds de hauteur, d'un vert éclatant, et balançant au vent leurs tiges élancées; ils croissent merveilleusement dans tous les sols humides, tourbeux, sillonnés, minés par de petites sources souterraines. On appelle ici ces champs de roseaux: du *marais*. Leur action fertilisante est tellement puissante lorsqu'ils sont employés comme en-

(1) Le sol du bassin d'Annecy est en grande partie un terrain d'alluvion d'une telle fertilité, que, bien qu'on ne le fume que tous les deux ou trois ans, les céréales, les prairies artificielles, les racines, les légumineuses, le chanvre, le colza, deviennent luxuriants sans épuiser ce sol d'une fécondité non pareille. Cependant, l'engrais étant le pain de cette bonne terre nourricière, les cultivateurs emploient ici, ainsi que cela se pratique aussi dans les Flandres, un ferment de végétation d'une extrême activité: *l'engrais humain*: selon cet axiome constaté par la science: que l'homme peut suffire à l'engrais de la portion du sol nécessaire à la production du blé qu'il consomme. Cet engrais, certes, le plus gratuit de tous et dont les miasmes délétères sont facilement neutralisés par un procédé aussi simple que peu coûteux, se change en une poussière fécondante; il est ici soigneusement recueilli, et devient ainsi l'un des agents les plus utiles de la production agricole; tandis qu'en France telle est encore la routine et l'ignorance, que dans les trois quarts des départements cet engrais reste complétement inutilisé. Nous avons lu dans le *Cultivateur genevois*, journal d'agriculture, un excellent travail sur les engrais, par l'un de nos bons et chers voisins, M. Amoudrus, ingénieur civil, et l'un des plus savants praticiens agricoles de la Savoie. Très-versé dans les sciences chimiques, M. Amoudrus a perfectionné l'emploi des engrais; ses cultures sont des plus remarquables, et nous avons admiré dans ses étables des produits de la race porcine que les plus célèbres éleveurs d'Angleterre envieraient. Disons en passant que, cette année, M. Amoudeus a employé un moyen aussi simple que certain de préserver la pomme de terre de la maladie. — Après les avoir plantées en avril, il a arraché les fanes lorsque le tubercule a eu atteint son point de maturité. La récolte de M. Amoudrus a été parfaite et complétement saine; celle de ses voisins, qui n'avaient pas voulu employer le même procédé, a été perdue. Nous citerons encore, parmi les grands propriétaires qui s'occupent d'agriculture avec succès en Savoie, M. de Fésigny, commandant de la garde nationale d'Annecy, homme de noble cœur; jadis proscrit, condamné à mort pour la cause de la liberté, il est aujourd'hui l'un des plus dignes, des plus fermes soutiens de la constitution sarde.

grais, soit verts, soit à l'état de litière, que le sol qui les produit acquiert une valeur souvent *triple et quadruple de celle des meilleures terres à blé, ou du meilleur vignoble*, et rapportent en conséquence, *sans aucun frais de culture*. Il y a près du village de *Menthon* sur les bords du lac, tel *marais* qui s'est payé DIX A DOUZE MILLE FRANCS L'HECTARE! C'est, je te l'assure, un gracieux tableau que ces grandes étendues de roseaux, divisés, pour la vente, en petits lots (n'en obtient pas qui veut), et envahis, au moment de la coupe, par des hommes, des femmes, des enfants, qui viennent faucher cette richesse végétale et l'emportent en gerbes verdoyantes.

Or il existe en France, et notamment en Sologne, d'immenses étendues de terrains minés par des sources sans écoulement, sol stérile, infect, dont les exhalaisons pestilentielles étiolent les habitants du pays, et causent ces funestes fièvres intermittentes qui déciment les malheureuses populations rurales, déjà écrasées par la misère et par un travail accablant; cependant les roseaux dont je parle, chère sœur, croîtraient parfaitement dans ces terrains tourbeux à demi submergés, à la seule condition que les eaux de source, au lieu de croupir, se renouvelleraient incessamment; assainissement très-facile à pratiquer au moyen de fossés d'écoulement. Ainsi, au lieu d'être attristé par la vue de ces immensités d'eaux boueuses, putrides, désolées, où pointent çà et là quelques maigres touffes de joncs, le regard se reposerait sur de vastes étendues de roseaux ondoyants, dont le produit considérable ne demande aucuns frais de culture, et qui, par leur action fertilisante, surpassent la valeur des engrais les plus coûteux.

Tu me pardonneras, chère sœur, cette longue, trop longue digression agronomique; plusieurs de mes lecteurs me la pardonneront peut-être aussi, je m'estimerais doublement heureux si quelques renseignements d'une application facile pour l'agriculture ressortaient du moins de la préface de ce livre, destiné, je le répète, à attirer, autant que cela m'est possible, l'attention, non-seulement des touristes et des artistes, mais aussi celle des agriculteurs, sur la Savoie, devenue pour moi une seconde patrie, grâce à l'affectueux accueil dont j'ai été honoré en ce pays de mœurs si douces, si cordiales, si ouvertes, si noblement hospitalières, en un mot si *françaises*... dans la vraie, dans la bonne acception du mot.

J'ajouterai, en terminant, que la grande industrie est aussi dignement représentée à Annecy, et dans les environs, par plusieurs établissements, entre autres les forges et la papeterie de *Cran*, et la magnifique filature de M. LAEUFFER, où sont employés plus de deux mille travailleurs qu'il entoure d'une sollicitude paternelle. Il existe aussi à *Faverges* une fabrique considérable de soieries, généralement exportées en Amérique : c'est M. BLANC qui a doté la Savoie de cette brillante industrie.

Et maintenant, chère sœur, que la destinée de ce livre, placé sous ton invocation fraternelle, s'accomplisse! Combien je serais fier et heureux si quelques-uns de mes lecteurs voulaient venir s'assurer par eux-mêmes de la réalité des tableaux que je vais tenter de peindre, et partager ainsi l'admiration qu'ils m'inspirent.

Un mot encore : l'héroïne de l'aventure que l'on m'a racontée était, m'a-t-on dit, *Vénitienne*, j'ai suivi cette indication dans mon récit. Ai-je besoin d'ajouter que j'éprouverais un regret amer si jamais l'on pouvait douter que l'individualité bizarre, souvent atroce, mais du moins repentante, que j'ai tâché de mettre en relief, n'est absolument, dans ma pensée, qu'une *exception*, et non pas le type de la Vénitienne.

VENISE et ses habitants sont saints et sacrés pour moi, depuis les combats sublimes de cette noble ville, dont le patriotisme héroïque s'est incarné dans MANIN... MANIN! digne émule de MAZZINI, et comme lui, l'un des plus vaillants, des plus purs, des plus illustres défenseurs de la liberté italienne, qui compte, hélas! comme d'autres causes non moins impérissables, tant de proscrits, tant de héros... tant de martyre!

Adieu, chère et tendre sœur, dans l'une de tes dernières lettres, tu me répondais que : « Si, malgré la bienveillante hospitalité dont je jouis en Savoie, j'avais parfois *le mal du pays*, tu avais, toi, *le mal de frère*... » Ce mot touchant et charmant peint ton esprit et ton cœur, il est notre éloge à tous deux... tu me permettras de le rappeler ici.

EUGÈNE SUE.

Savoie. — Annecy-le-Vieux, 12 août 1852.

P. S. Cette dédicace était écrite depuis peu de jours, lorsque tu es venue, avec celui qui est devenu un frère pour moi, passer quelques jours dans ma solitude : nous avons parcouru plusieurs des sites décrits dans ce livre, j'ai l'espoir que tu les retrouveras comme d'anciennes et aimables connaissances.

PROLOGUE.

La scène suivante se passe de nos jours, dans une maison de campagne isolée aux environs de Lyon. Au fond d'un salon brillamment éclairé, l'on voit une table recouverte d'un tapis de velours rouge, un crucifix est posé entre deux candélabres dorés; à peu de distance de cet autel improvisé sont placés deux fauteuils, et à leurs pieds deux coussins. Faustine, camériste, sort d'une chambre dont la porte s'ouvre sur le salon.

FAUSTINE, *gaîment.*

Combien il me tarde d'entendre sonner minuit! Quelle comédie! Ah... j'en rirai longtemps! Voyons si rien ne manque ici? Non! voilà les deux fauteuils pour les mariés.. (*Elle rit*) Ah! ah! ah! le coussin où ils s'agenouilleront devant .. (*elle rit plus fort*) devant monseigneur le patriarche des Indes!... Mon Dieu! que c'est amusant!

Piétro, valet de chambre, vêtu de noir, apporte deux vases de fleurs; il les place sur la table, entre le crucifix et les deux candélabres.

FAUSTINE, *riant.*

Te voilà devenu sacristain du diable!

PIÉTRO, *gravement.*

Respect au sacristain du signor dom Cambrelli, patriarche des Indes et oncle de madame la marquise! (*Éclatant de rire*) Non, tu ne peux t'imaginer la figure d'Ambrosio avec sa robe rouge à camail et sa fausse barbe blanche qui lui descend au milieu de la poitrine!

FAUSTINE.

Ambrosio a fait rapidement son chemin : hier intendant de madame, aujourd'hui son oncle et prélat! Il ne pouvait arriver plus à propos de Venise.. Ah çà, et le jeune homme, l'as-tu vu?

PIÉTRO, *pouffant de rire.*

M. le comte préside à la toilette de ce pauvre garçon, qui, ainsi travesti, est impayable! Malgré ses dix-huit ans et sa charmante figure, il a l'air d'un masque de carnaval : culotte de satin blanc, tunique écarlate brodée d'or, et, sur l'épaule, le petit manteau jaune brodé d'argent; ajoute à cela une toque à plumes, et tu auras le portrait du jouvenceau.

FAUSTINE.

Quel imbécile! il est si niais qu'il mérite ce qui lui arrive! Ne pas s'apercevoir que depuis six semaines il est le jouet, le bouffon de madame la marquise et de M. le comte! croire que celui-ci est le frère de notre maîtresse! c'est par trop stupide aussi!

PIÉTRO.

Que veux-tu? ce petit Julien était déjà probablement et naturellement fort bête... Il devient en outre amoureux fou de madame la marquise; il en résulte qu'il doit avoir complétement tourné à l'idiotisme... Cependant, malgré sa sottise, il est courageux comme un lion... Te rappelles-tu son duel avec cet officier!

FAUSTINE.

Bon! madame la marquise était présente... ce pauvre nigaud a voulu faire le bravache!

PIÉTRO.

Vous êtes familière, ma chère... appeler nigaud monseigneur le duc de la Torre-Alba, chevalier de la Toison d'or...

FAUSTINE.

Je jurerais que ce malheureux clerc de notaire prend son rôle au sérieux et qu'il troquerait volontiers son piètre nom de Julien pour ce nom et ce titre d'emprunt dont M. le comte l'a affublé, pour mettre le comble à la bouffonnerie!

PIÉTRO.

Quand il s'agit de mystifier quelqu'un, M. le comte est dans son élément.

FAUSTINE.

Aussi depuis qu'un heureux hasard a envoyé ce benêt de Julien à madame la marquise et à M. le comte, pour leurs menus plaisirs, M. le comte ne s'endort plus après dîner.

PIÉTRO.

Et il ne passe plus des heures à tirer, en manière de distraction, les oreilles et la queue du pauvre Lowe, l'épagneul de madame.

FAUSTINE.

Certes, M. le comte est le plus beau, le plus élégant, le plus accompli des gentilshommes; mais quand il est tête à tête avec madame la marquise, il n'a pas plus de conversation que son cheval.

PIÉTRO.

Et pourtant, madame s'accommode de cela, elle qui a tant d'esprit!

FAUSTINE.

Eh bien! dans ses tête-à-tête avec M. le comte, elle a de l'esprit pour deux : elle peut se permettre cette dépense; d'ailleurs elle est encore affolée de M. le comte, et quand elle est affolée de quelqu'un, ce quelqu'un-là est pour elle un phénix; elle lui sacrifierait le monde entier... moins elle, bien entendu.

PIÉTRO.

Quelle femme! quelle femme! Je crois parfois que c'est Satan en personne.

FAUSTINE.

Si Satan prend souvent une pareille figure, il doit damner bien des âmes! A propos de cela... sais-tu que la plaisanterie de ce soir est un peu sacrilége?

PIÉTRO.

Un peu?... peste, dis donc beaucoup! mais cela regarde madame et M. le comte; ah çà, j'y songe : ils vont perdre leur passe temps, leur souffre-douleur; car après la cérémonie, qui dans un moment aura lieu, ce malheureux Julien n'osera sans doute plus mettre les pieds ici?

FAUSTINE.

Qu'importe à madame la marquise! Est-ce qu'elle ne doit pas partir pour Paris après-demain matin?

PIÉTRO.

C'est juste... Mais toi qui es dans le secret de notre maîtresse, comment cela finira-t-il? car enfin, tout à l'heure, après le mariage...

FAUSTINE, *entendant le timbre d'une pendule.*

Minuit! vite, vite, je retourne auprès de madame; elle m'attend pour poser sur sa tête sa couronne de marquise... Mon Dieu! qu'elle est donc belle en grand habit de cour! j'étais éblouie. Aussi j'en conviens, il n'y a rien d'étonnant à ce que ce niais de clerc de notaire ait été fasciné!

PIÉTRO.

Jamais Venise, patrie de notre maîtresse, ne s'est enorgueillie d'une plus admirable créature... Moi, j'aime à regarder madame la marquise, rien que pour le plaisir de la regarder.

FAUSTINE.

Allons, Piétro, sortons de ce salon. Les gens de livrée ont été envoyés à Lyon, sous un prétexte; Ambrosio, toi et moi, nous sommes seuls dans le secret de la comédie : M. le comte doit être l'unique témoin du mariage de M. Julien... que dis-je?... de M. le duc de la Torre-Alba. (*Elle rit.*)

PIÉTRO.

Chevalier de la Toison d'or... avec un manteau jaune! Ah! ah! ah!

Piétro et Faustine sortent en riant par deux portes différentes : peu d'instants après entrent Julien et le comte Christian; celui-ci est grand, sa taille est flexible et élégante; mais sa figure, d'une beauté parfaite, n'a d'autre expression que celle d'une insolente fatuité. Il porte avec une aisance cavalière un riche habit de cour. Julien a dix-huit ans, ses traits charmants, délicats et candides comme ceux d'une jeune fille, sont d'une douceur angélique. Il est splendidement, mais ridiculement accoutré d'une culotte de satin blanc à bouffet, d'une tunique de velours incarnat, brodé d'or, et d'un court manteau jaune brodé d'argent; les insignes de l'ordre de la Toison d'or brillent sur sa poitrine, il tient à la main sa toque de velours, et paraît aussi gauche qu'embarrassé sous ce vêtement théâtral.

LE COMTE CHRISTIAN, *gravement.*

Enfin, mon cher Julien, le voici venu, ce beau jour où celle que j'appelle ma sœur va vous donner sa main.

JULIEN, *en proie à une sorte d'extase.*

Monsieur le comte... est-ce un rêve, suis-je bien éveillé!... moi... moi, le mari de madame la marquise!

LE COMTE CHRISTIAN.

Parbleu! (*Montrant une des portes s'ouvrant sur le salon.*) Et après la bénédiction... la chambre nuptiale.

JULIEN *rougit, baisse les yeux, s'appuie à l'un des fauteuils, et met son autre main sur sa poitrine.*

Le cœur me manque... Mon Dieu! le bonheur vous écrase donc aussi sous sa grandeur! Il me semble que j'éprouve un remords d'être si heureux! Qu'ai-je donc fait pour mériter une félicité pareille?

LE COMTE CHRISTIAN.

Ce que vous avez fait, mon cher? vous avez aimé une femme ravissante.

JULIEN, *les yeux pleins de larmes et joignant les mains avec exaltation.*

Oh oui!... aimé avec ivresse... aimé avec idolâtrie! oh! aimé surtout avec la reconnaissance ineffable d'une pauvre créature obscure, sans mérite, qui ne possède au monde qu'un cœur simple, dévoué, honnête et qui voit descendre à lui... une femme comme madame la marquise.

LE COMTE CHRISTIAN, *d'un ton sardonique.*

Ce qui vous prouve, mon jeune ami, qu'un amour sincère et naïf est toujours récompensé.

JULIEN, *avec embarras.*

Monsieur le comte, une seule chose me peine : j'ai revêtu ces riches habits, je prends un titre qui ne m'appartient pas, un nom qui n'est pas le mien; c'est mentir! Et mentir dans un moment si grave, mentir à la face du ciel!

LE COMTE CHRISTIAN.

Encore ces scrupules? Combien vous êtes enfant! Ne comprenez-vous donc point qu'en raison de l'aristocratique fierté de son oncle, monseigneur le patriarche des Indes. . (*le comte réprime difficilement son envie de rire*), la marquise ne pouvait décemment pas... Mais silence... La voici.

L'on voit entrer Cornelia, marquise d'Alfi, donnant la main à son intendant Ambrosio; il se prélasse sous une longue robe rouge à camail, et sa fausse barbe blanche tombe sur sa poitrine. La marquise, d'une éblouissante beauté, est couverte de diamants, son long manteau de cour traîne sur ses pas, sa tête est ornée d'une petite couronne héraldique à cinq fleurons d'or où sont enchâssés des diamants. L'intendant Ambrosio, qui joue le rôle du patriarche des Indes, se dirige vers la table servant d'autel. La marquise jette un regard enchanteur à Julien, et du geste lui désigne le fauteuil placé à côté du sien.

LE COMTE CHRISTIAN, *poussant doucement vers le fauteuil Julien, dont l'embarras redouble, lui dit tout bas :*

Rassurez-vous, mon cher, la cérémonie durera cinq minutes à peine, les patriarches des Indes marient selon un rite particulier fort expéditif.

Julien s'approche en tremblant du fauteuil placé près de celui de la marquise, et, comme elle, il s'agenouille sur l'un des coussins. Cette parodie sacrilége dure à peine pendant quelques minutes, employées par Ambrosio à un simulacre de prières, après quoi, s'approchant de la marquise et de Julien agenouillés, il leur dit d'une voix solennelle :

— Cornelia Giovani, épouse veuve du marquis d'Alfi, consentez-vous à prendre pour époux le seigneur duc de la Torre-Alba, chevalier de la Toison d'or?

LA MARQUISE, *avec ravissement.*

J'y consens.

AMBROSIO, *à Julien.*

Duc de la Torre-Alba, consentez-vous à prendre pour épouse Cornelia Giovani, marquise d'Alfi?

JULIEN, *d'une voix palpitante d'émotion.*

Oh!... oui... j'y consens!

AMBROSIO.

Cornelia Giovani, jurez-vous devant Dieu d'accomplir fidèlement vos devoirs d'épouse envers votre nouvel époux?

LA MARQUISE, *d'une voix ferme.*

Je le jure!

AMBROSIO.

Duc de la Torre-Alba, jurez-vous de consacrer votre vie au bonheur de celle qui vous accepte pour mari?

JULIEN, *avec exaltation et ne pouvant retenir ses larmes.*

Je le jure! Oh! à elle mon âme, ma vie!

AMBROSIO.

Que le ciel entende et accepte vos serments! soyez unis.

Ambrosio prend la main de Julien et la met dans celle de la marquise. L'émotion de l'adolescent est si profonde, qu'il semble prêt à défaillir. Ambrosio fait de nouveau un simulacre de prières et sort gravement par l'une des portes du salon. La marquise se relève, mais Julien reste agenouillé devant elle, les mains jointes, l'adoration empreinte sur ses traits ingénus; l'émotion étouffe sa voix, il ne peut prononcer une parole.

LA MARQUISE, *avec un accent enivrant.*

Relevez-vous, enfant.... Je vous dois tant de bonheur... que ce serait à moi de me mettre à vos genoux.

Le comte Christian va ouvrir les deux battants de la porte d'une chambre voisine, et revient d'un air ironiquement solennel auprès de Julien, qui, toujours à genoux, a pris les deux mains de la marquise, sur lesquelles il appuie son front.

LE COMTE CHRISTIAN.

Mon cher Julien, relevez-vous et suivez-nous, jeune et chaste époux...

Le comte donne le bras à la marquise et la conduit dans l'appartement voisin. Julien les suit, ivre de bonheur et d'amour; mais le comte, se retournant dès que la marquise est entrée dans la chambre, fait signe à l'adolescent de rester sur le seuil, il obéit. Le comte ferme l'un des battants de la porte, puis, éclatant d'un rire homérique, il dit à l'adolescent :

— Bonsoir, cher duc de la Torre-Alba... bonsoir, noble chevalier de la Toison d'or! La marquise n'est point du tout ma sœur, car depuis longtemps nous nous chérissons très-tendrement et très-amoureusement; quant à la morale de l'aventure, la voici : de même que les papillons de nuit se brûlent à la lumière, les clercs de notaire qui ont l'impudence d'aimer des marquises sont justement bafoués et turlupinés; la leçon vous profitera sans doute, et sur ce... bonsoir, cher duc de la Torre-Alba.

La voix de la marquise.

— Bonsoir, beau chevalier de la Toison d'or... bonsoir.

La porte de la chambre se referme, et l'on entend madame d'Alfi et le comte redoubler leurs éclats de rire. Julien, foudroyé, pâlit, chancelle et tombe évanoui en murmurant d'une voix expirante :

— Mon père... la mort!... la mort!

. . . .

Plusieurs mois après cette soirée, les événements que nous allons raconter se passaient dans les environs du lac d'Annecy; mais, avant de poursuivre notre narration, nous essayerons de présenter au lecteur un tableau des sites et des localités qui doivent servir de cadre et de théâtre aux divers incidents de ce récit.

I

L'on voit encore à Annecy quelques vestiges de la maison où madame *de Warrens* offrit, pour la première fois, un asile à *Jean-Jacques Rousseau*, lorsque, adolescent, il quitta Genève : « Cette vieille maison, — dit-il dans ses *Confessions*, — derrière laquelle se trouvait un passage entre un ruisseau à main droite, qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte au couvent des Cordeliers. »

La maison a disparu (1), mais il reste encore le ruisseau d'eau limpide (l'un des dégorgements du lac), la muraille de soutènement du jardin, et le passage qui conduisait à l'église des Cordeliers.

Les admirateurs de Rousseau contemplent avec émotion les dernières traces de cette habitation où vécut ce grand génie, l'honneur de l'humanité; ils se plaisent à évoquer, en ces lieux, la riante et blonde figure de madame de Warrens, telle que la dépeint Jean-Jacques, lors de leur première entrevue : on le sait, l'adolescent, séduit par l'entretien, par le bon accueil, et, il l'avoue ingénument, séduit aussi par l'excellent dîner d'un certain curé, avait résolu d'abjurer le protestantisme : il apportait une lettre à madame de Warrens qui devait lui faciliter les moyens d'entrer dans le giron de l'Église catholique.

« Je m'étais figuré, — dit-il, — une vieille dévote bien rechignée, je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse; rien n'échappa au coup d'œil rapide du jeune prosélyte, car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de pareils missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis; elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup d'œil sur celle que m'avait donnée M. de Pontverre, revient à la mienne qu'elle lit tout entière, et qu'elle eût relue encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il était temps d'entrer. — Eh, mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, — nous voilà courant le pays bien jeune; c'est dommage, en vérité. Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta : — Allez chez moi m'attendre; dites qu'on vous donne à déjeuner, après la messe j'irai causer avec vous. »

Le premier séjour de Rousseau chez madame de Warrens, à Annecy, fut, l'on se le rappelle, peu prolongé : il partit pour Turin, où il devait renier le protestantisme et embrasser le catholicisme. L'adolescent ne garda point un souvenir très-édifiant de sa conversion, si l'on en juge par plusieurs épisodes de son noviciat dans la maison religieuse où il fut renfermé.

« Un jour, — dit-il, — on ouvrit une autre porte de fer, qui partageait en deux un grand balcon régnant sur la cour : par cette porte entrèrent nos sœurs les catéchumènes, qui, comme moi, s'allaient régénérer, non par le baptême, mais par une solennelle abjuration; c'étaient bien les plus grandes s... et les plus vilaines coureuses qui aient jamais empuanté le bercail du Seigneur, » etc. (*Confessions*, partie Ire, liv. II, p. 89.)

Nous ne rapporterons pas ici, et pour cause, l'étrange aventure du Maure, autre abominable catéchumène, qui causa au pauvre Jean-Jacques une si grande terreur, malgré les explications de l'abbé directeur de la maison. Ce saint homme, fort d'une longue expérience à l'endroit de ce qui épouvantait Rousseau, entreprenait de rassurer le nouveau converti, en lui affirmant qu'il s'effrayait véritablement de peu de chose.

Après son apostasie, Jean-Jacques revint chez madame de Warrens : citons encore quelques lignes de l'immortel ouvrage; nous y retrouverons la physionomie de la vieille maison d'Annecy et de ses habitants :

« Pauvre petit, te revoilà donc? — dit madame de Warrens en m'apercevant; — je savais bien que tu étais trop jeune pour ce voyage.

(1) L'emplacement de la maison et du jardin de madame de Warrens sont en partie occupés aujourd'hui par l'habitation et le vaste établissement de M. Sauthier-Tyrion, à qui la province d'Annecy doit le remarquable développement de ses moyens de transport. Nous sommes heureux de rendre ici ce témoignage à l'éminent industriel qui, grâce à sa grande fortune, à sa très-habile initiative et à sa prodigieuse activité, marche incessamment dans la voie du progrès et des améliorations pratiques.

— Puis, s'adressant à sa femme de chambre : — On dira ce qu'on voudra, mais, puisque la Providence me le renvoie, je suis déterminée à ne pas l'abandonner. — Me voilà donc établi chez elle; elle habitait une vieille maison assez grande pour avoir une belle pièce de réserve dont elle fit sa chambre de parade, et qui fut celle où on me logea : cette chambre était sur le passage dont j'ai parlé, où se fit notre première entrevue. Au delà du ruisseau et des jardins l'on découvrait la campagne. Dès le premier jour, la plus douce familiarité s'établit entre nous : *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien. Je passais mon temps le plus agréablement du monde, occupé de choses qui me plaisaient le moins. C'étaient des mémoires à mettre au net, des projets à rédiger, des recettes à transcrire ; c'étaient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner (1). Tout à travers de cela venaient des foules de passants, des visites de toute espèce; il fallait entretenir tout à la fois : un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frère lai.... Madame de Warrens me faisait goûter de ses plus détestables drogues; j'avais beau fuir ou vouloir me défendre, malgré ma résistance et mes horribles grimaces, malgré moi et mes dents, quand je voyais ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il fallait finir par l'ouvrir et sucer ; quand tout son petit ménage était rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir et crier, au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouait quelque farce et non pas qu'on y faisait de l'opiat ou de l'élixir. » (*Confessions*, partie Ire, liv. III, p. 161.)

Nos lecteurs nous pardonneront cette digression, s'ils partagent notre religieuse admiration pour Rousseau, et si, comme nous, ils ont éprouvé ce pieux recueillement que fait naître l'aspect des lieux divinisés par le génie.

Lorsque Jean-Jacques quittait Annecy pour aller contempler les magnificences de cette nature alpestre qu'il adorait, il se dirigeait de préférence, selon la chronique locale, vers un endroit où se trouve une demeure en ruines, que l'on appelle encore aujourd'hui la maison de Rousseau (2). Ces ruines seront le théâtre de quelques-unes des scènes de notre récit. Le site où fut bâtie cette maison dut, en effet, charmer Jean-Jacques : complètement isolée, elle s'élève sur le versant d'une montagne, à une lieue d'Annecy, et à une distance à peu près égale des villages de Chavoire et de Veyrier.

Du haut du roc où cette demeure est assise, l'on jouit d'un coup d'œil magique, unique au monde ; l'on embrasse du regard le lac d'Annecy, lac enchanteur, dont les aspects variés sont disposés, groupés, proportionnés par la nature, avec un bonheur qui défie l'idéal de l'art. Ce n'est point l'immensité de la petite Méditerranée de Genève trop étendue pour que l'on puisse apercevoir ses deux rivages à la fois ; ce n'est point l'aspect abrupt et sauvage du lac du Bourget encaissé dans de sombres murailles de rochers arides, ne laissant à la vue presque aucune échappée; non, l'œil ravi s'arrête tour à tour sur les bords riants, mélancoliques ou grandioses du lac d'Annecy, et plonge dans les horizons lointains, découverts par l'abaissement des pentes de quelques-unes des montagnes dont il est encadré.

II

Tâchons, s'il est possible, de donner une idée de ces merveilles, en supposant le lecteur placé sur la terrasse en ruine de la maison de Rousseau : en face de la rive où elle est bâtie, et de l'autre côté du lac, s'élève la ville d'Annecy, dominée par les donjons quadrangulaires du vieux château des anciens comtes de Genevois qui ont souvent joué un grand rôle dans l'histoire (1). Au delà de cette cité s'étend un immense bassin, aussi fertile, aussi habilement cultivé que les plus grasses campagnes de la Normandie ou des Flandres, et semé çà et là de bouquets de noyer d'une végétation gigantesque; les riches guérets, doucement ondulés en vallons et en collines s'étendent à perte de vue, et enfin, à l'extrême horizon, l'on aperçoit la chaîne du Jura : la France... la France !

Au-dessus de la ville d'Annecy s'arrondissent les croupes boisées qui dominent la vallée de Sainte-Catherine : délicieux parc anglais de deux lieues de longueur, ce ne sont que prairies, cultures, ombrages séculaires, eaux vives, bondissant de roc en roc ; les points de vue deviennent infinis, à mesure que l'on gravit les douces sinuosités d'une large route, si soigneusement entretenue que l'on peut arriver en voiture jusqu'au plateau supérieur ; alors l'on a au-dessous de soi les profondeurs de cette vallée, véritable océan de verdure (2), et au loin se déroule un magnifique panorama.

Au-dessus du dernier plateau de la vallée de Sainte Catherine commencent les rampes du Semenoz, l'un des points culminants de la chaîne des Alpes ; une forêt de sapins couvre presque entièrement ses flancs et pendant l'été plus de mille têtes de bétail paissent les immenses prairies qui verdissent sa cime, où la Flore alpestre a versé sa corbeille odorante et diaprée.

Les versants du Semenoz et de ses annexes qui descendent jusqu'au lac, non moins transparent et bleu que la baie de Naples, sont plantés d'une haute futaie de châtaigniers de plus de deux lieues de longueur (elle s'étend depuis la Puya jusque par delà Sevrier); ces châtaigniers monstrueux, ombrageant des pelouses veloutées, offriraient au peintre une foule de modèles d'une originalité puissante et hardie ; les uns sont d'une telle circonférence, que quatre hommes n'embrasseraient pas leur tronc crevassé, trapu, aux moignons bizarrement contournés, d'où s'élancent, ainsi que des cierges gigantesques, de jeunes tiges dont l'écorce brillante, satinée, le tendre feuillage, contrastent étrangement avec la noire et rugueuse enveloppe du vieux tronc, souvent tordu comme un câble ; d'autres souches, déchaussées jusqu'à la moitié de leurs racines énormes, couvertes de mousse et surlevées en voûtes, en arcades, sous lesquelles l'on passerait en se courbant, ressemblent à des rochers, tant elles sont bossuées de nœuds, de bourrelets, d'excroissances ligneuses, puis de ces souches colossales, souvent rongées par le temps, jusqu'à l'aubier, et ainsi changées parfois en grottes d'écorces, s'élèvent pleins de sève, de vigueur, à trente pieds d'élévation, les robustes et luxuriants rejetons de l'arbre trois fois centenaire (3). Enfin, pour comble de pittoresque, les troncs, les ramées de cette châtaigneraie que la poétique fantaisie de l'artiste jamais n'aurait rêvée, se profilent sur l'azur du lac, qu'elle domine, azur si éclatant, si limpide, que, par un singulier mirage, du haut des pentes gazonnées de la futaie, on croit voir à travers la feuillée resplendir au-dessous de soi..... le bleu du ciel.

Le versant oriental du Semenoz s'abaisse insensiblement et découvre l'entrée de la vallée des Banges, si fertiles en herbages, que l'on dit à propos de la puissance inouïe de sa végétation : — « Jetez le soir un bâton dans une prairie, le lendemain vous ne le verrez plus, tant l'herbe aura en une seule nuit grandi. »

Les abords de cette vallée, presque au niveau du lac, offrent aux regards l'aspect d'un échiquier où l'or des blés et des seigles mûrs se marie à l'incarnat des trèfles, au bleu pâle des plants de lin, au rose vif des sainfoins et à la verdure variée du vignoble, du maïs et du chanvre.

(1) Madame de Warrens aimait beaucoup à s'occuper de la distillation des plantes médicinales.

(2) Cette tradition locale est confirmée par une charmante notice de M. Jacques Replat, intitulée la *Maison de Rousseau*, et insérée à la suite de son remarquable roman historique le *Sanglier de la forêt de Lonnes*. Cette œuvre de poète et d'antiquaire rappelle les meilleurs ouvrages de Walter Scott, par l'intérêt du récit, par la science archéologique, et par la connaissance profonde de l'histoire, des mœurs et du langage des habitants du comté de Savoie au quatorzième siècle. — Ajoutons que M. Jacques Replat, l'un des plus éloquents avocats de la Savoie, a voué son patriotique et beau talent à la défense de la cause démocratique et de la constitution sarde. Citons aussi, au sujet de la tradition locale relative à la maison de Rousseau, un excellent et consciencieux travail de M. Jules Philippe, jeune écrivain de ce pays ; son livre sur Annecy et ses environs est rempli de recherches curieuses. La maison de Rousseau appartient à M. Sauthier-Tyrion.

(1) Qu'il nous soit permis de mentionner ici un ouvrage très-important au point de vue de la science historique et de l'idée démocratique, l'*Histoire de la Savoie*, actuellement sous presse : M. Claude Genoux, auteur d'un beau livre justement populaire, *Mémoires d'un enfant de la Savoie*, a bien voulu nous communiquer les épreuves de son *Histoire de la Savoie*. Elle obtiendra, nous en sommes certain, un grand et légitime succès : vaste érudition, style coloré, forme attrayante, telles sont les qualités saillantes de cette œuvre de l'ancien rédacteur du *Patriote savoisien* et de l'auteur des *Chants de l'atelier*. Fidèle à sa foi démocratique, M. Claude Genoux, en s'occupant de l'éducation historique du peuple, utilise noblement aujourd'hui les loisirs que lui fait l'exil.

(2) La vallée de Sainte-Catherine, qui mériterait à elle seule le voyage d'Annecy, appartient presque en totalité à M. Germain, inspecteur des forêts : la belle route qu'il a fait percer, et qu'il entretient avec tant de soin, est un véritable service rendu au pays. Aussi versé dans l'agriculture que dans la sylviculture, M. Germain, par l'excellent aménagement de ses bois, qu'il est impossible de ne pas remarquer, a établi, pour ainsi dire, une école modèle forestière. Les résultats de cet enseignement pratique doivent être des plus heureux pour une contrée si riche en essences de bois de toute espèce.

(3) Cette admirable châtaigneraie se trouve aux portes d'Annecy. L'ancienne route de Sevrier traverse ces bois. Nous ne saurions trop recommander ce site aux peintres de paysage. Nous le répétons, ils trouveront là, ainsi que dans les environs du lac, des sujets d'étude variés, nombreux, et d'une incroyable originalité.

III

Rien, jusqu'ici, de plus fertile que ces rives enchantées, mais au delà de l'entrée de la vallée des Bauges, et vers le fond du lac, la scène change. La grandeur alpestre se déploie dans toute sa majesté : c'est un entassement titanique de montagnes sur montagnes. Leurs crêtes se dressent vers le ciel comme des vagues gigantesques, pétrifiées pendant la tourmente ; l'imposante sévérité de ce tableau, est adoucie par les nuances de la végétation dont ces montagnes de trois à quatre mille pieds de hauteur sont entièrement revêtues : guérets, vignobles, forêts, pâturages, s'étagent ainsi, depuis la base jusqu'au sommet de ces masses volcaniques : incommensurable amphithéâtre de cultures variées, de bois touffus, de prairies s'élevant jusqu'aux nuées qui les caressent, et se réfléchissant dans le miroir des eaux du lac.

En hiver, ce même site prend un caractère étrange ; l'on se croirait transporté dans les régions glacées du pôle. Les monts entassés, couverts de neige, se perdent dans les profondeurs du ciel, devenu presque violet au soleil couchant ; alors leur cime, d'une blancheur éblouissante, se teint d'un rose vif, puis, peu à peu, cette nuance pâlit, s'efface, le crépuscule a succédé au jour et la nuit au crépuscule ; mais, si la lune se lève brillante et pure, le spectacle est magique... ce sont des montagnes d'argent se dessinant sur un front d'azur constellé d'étoiles d'or.

IV

A l'extrémité de la baie et en revenant vers la rive où est bâtie la maison de Rousseau, la scène change encore : des bancs calcaires d'un gris sombre strié de filets blancs, pierre qui acquiert le poli du marbre, surplombent le lac presque à pic, laissant à leurs pieds une étroite chaussée. Cet encaissement aride et sauvage contraste par son âpreté avec les richesses de végétation des autres sites : opposition saisissante, car ce sinistre tableau, digne d'inspirer le génie d'un Salvator Rosa, est bientôt oublié pour l'un des plus ravissants paysages que l'on puisse rêver en Arcadie ! c'est le bassin de l'antique abbaye de Talloires(1).

Que l'on se figure une rive d'une fertilité surprenante, bordée d'arbres énormes, dont les basses branches trempent dans le lac. Cette terre promise, exubérante de cultures de toutes sortes, exposée au midi, et abritée de la bise du nord par le Roc-de-Chère, promontoire verdoyant qui fait face à la pittoresque presqu'île de Duingt, dont le beau château est entouré d'une futaie séculaire, cette terre promise jouit presque en toute saison d'une température aussi douce que celle de Nice, d'Hyères ou de Florence. La fraîcheur des ombrages, le bleu foncé des eaux, l'épanouissement précoce des floraisons, rappellent les contrées méridionales les plus fortunées.

Les ruines du vieux couvent des moines, pittoresquement groupées, avoisinent le bourg où naquit le savant Berthollet, l'illustre organisateur de l'Institut d'Egypte ; la coupole étincelante du clocher de Talloires, couvert d'écailles de fer-blanc, suivant la coutume du pays, miroite au-dessus des toitures de tuiles brunes ; les montagnes dont cette partie de la baie est entourée offrent de nouveau à l'œil des amphithéâtres de prairies veloutées, entrecoupées de grands bois de sapins, s'étageant jusqu'aux nues ; au delà des premières rampes on voit scintiller, à travers les noyers, les chênes et les hêtres, le clocheton de l'église de Saint-Germain (1), située sur la route de Montmin, l'une des sommités boisées que domine la Tournette, ce géant des Alpes.

Seule entre toutes ces hautes montagnes, collines auprès d'elle, la Tournette, élevée de plus de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, cache presque toujours dans les nuages son front aride, sourcilleux et dépouillé, ni un brin d'herbe, ni un brin de mousse ou de lichen ne végétant à une pareille hauteur ; les tièdes brises du printemps ou les premières chaleurs de l'été ont fondu la neige des autres cimes.. le front de la Tournette resta toujours neigeux. Le crépuscule du soir a peu à peu envahi les sommités de cette chaîne des Alpes, toutes sont noyées dans l'ombre, seul le front de la Tournette, étincelant comme un phare, reflète les derniers feux du soleil, depuis longtemps disparu à l'horizon (1).

Au delà du bassin des Talloires, et en continuant le tour du lac, l'on admire encore les magnifiques ombrages du village de Menthon, où les Romains, toujours amoureux des beaux sites, avaient établi des bains (2). Vient ensuite l'entrée de la vallée qui se déroule au-dessous du vieux château de Menthon, à la mine féodale et guerrière.

Enfin, faisant face à la rive opposée que domine le Semenoz, s'arrondissent les croupes de la montagne de Veyrier, accidentée, verdoyante, couverte de bois à sa cime, de cultures et de vignobles à mi-côte, tandis qu'à ses pieds, à demi cachées dans les massifs de leurs jardins qui dominent le lac, on aperçoit quelques riantes villas (1), d'où l'on embrasse, ainsi que de la maison de Rousseau, le merveilleux panorama dont nous venons d'essayer de donner un croquis imparfait.

(1) Pour jouir complétement de ce magnifique point de vue, il faut, en venant de Menthon, s'arrêter à une croix située au sommet de la route qui descend à Talloires ; de là on embrasse tout le fond du lac. Nous le répétons, c'est féerique, et nos grands paysagistes, les Gudin, les Cabat, les Dupres, les Rousseau, ignorent ces merveilles

(2) Nous sommes heureux de pouvoir exprimer ici à M. le curé de Saint-Germain notre bon souvenir de la cordiale hospitalité que ce véritable disciple du Christ a bien voulu, sans nous connaître, nous offrir dans sa solitude.

V

Vers le milieu du printemps de l'une de ces dernières années, quelques paysans de *Charoire* (village situé non loin de la maison de Rousseau) virent passer, à la tombée du jour, un homme d'une stature robuste, encore dans la force de l'age, quoique sa barbe et ses cheveux fussent déjà gris ; sa pâle figure, profondément sillonnée par le chagrin, avait une remarquable expression d'énergie : modestement vêtu, portant un havre-sac, contenant son modeste bagage, cet étranger traversa le village de Chavoire puis, au bout d'un quart d'heure de marche, remarquant les ruines de la maison de Rousseau, sa position solitaire, ses abords escarpés, il s'arrêta, et, appuyé sur un long bâton de voyage, demeura longtemps pensif, les yeux fixés sur cette masure isolée. Un paysan se trouvait sur la route, l'étranger lui dit :

— Mon ami, qu'est-ce que cette maison délabrée que je vois là-haut dans la montagne ?

— Monsieur, c'est la maison de Rousseau.

— De Jean-Jacques Rousseau ?

— Oui, monsieur ; on dit qu'il y venait dans les temps, et la maison a gardé son nom...

— Ainsi, — reprit l'étranger, frappé d'une idée subite, — cette demeure n'est occupée par personne ?

— Non, monsieur ; il ne reste que le toit et les quatre murs.

— Merci de votre renseignement, mon ami, —reprit le voyageur ; —

(1) L'on sait que les points les plus culminants d'une chaîne de montagnes restent les derniers éclairés par le soleil, en raison de leur élévation

(2) La source chaude et sulfureuse des eaux thermales de Menthon existe encore, ainsi que plusieurs constructions romaines. Non loin des rives de Menthon, et dans la direction de la presqu'île de Duingt, faisant face à la pointe ou promontoire du Roc-de-Chère, on voit encore, lorsque les eaux du lac sont basses, la première pile d'un pont projeté par les Romains, et qui devait réunir les deux rives du lac

(3) Parmi ces jolies habitations, nous citerons celle de notre excellent hôte et ami M. Masset, ainsi que celles de M. Jacques Replat, avocat, et de M. Levet, syndic d'Annecy, ancien député, qui a donné tant de nobles gages de talent et de patriotisme à la cause démocratique et constitutionnelle ; nous avons aussi remarqué l'habitation de M. Ruphy, qui a dessiné le parc de sa demeure avec un goût parfait et ménagé ses points de vue avec beaucoup d'art ; M. Ruphy est l'un des plus savants ingénieurs de la Savoie ; son souvenir et celui de sa charmante famille ,dont jamais nous n'oublierons l'aimable accueil, nous seront toujours précieux.

et, après avoir encore suivi pendant quelque temps, au bord du lac, la route qui conduit de Chavoire à Veyrier, il s'orienta de son mieux vers la maison de Rousseau, entra dans le vignoble cultivé sur la pente inférieure de la montagne, puis, gravissant une rampe abrupte, il arriva au pied d'un mur de terrassement en ruine, couvert de lierre, de ronces, et construit de gros blocs de pierre moussue; il les escalada et se trouva sur un terre-plein rempli de décombres et d'herbes sauvages; à droite s'élevait la maison de Rousseau, ombragée par un taillis de chênes, enracinés entre de grandes roches grises qui semblaient former de ce côté la clôture d'un jardin abandonné; à travers une ouverture pratiquée dans une haie inculte, l'étranger remarqua un sentier sinueux et rapide, aboutissant à une petite vallée délicieuse, plantée de peupliers, de hêtres et de noyers; un ruisseau d'eau vive venant de la montagne et tombant de cascades en cascades coulait sur un lit de cailloux avec un doux murmure.

Le voyageur, après avoir, pendant un moment, contemplé ce spectacle agreste, monta les marches disjointes d'un escalier extérieur à demi cachées sous les orties, les pariétaires, les fraisiers sauvages, et entra dans la maison, où il ne vit ni portes ni fenêtres. La première pièce avait dû servir autrefois de cuisine, ainsi que l'annonçaient les ruines d'un vaste manteau de cheminée, noirci, charbonné comme l'âtre du foyer; le plafond, çà et là effondré, laissait apercevoir la charpente de la toiture, et, à travers une crevasse du pignon lézardé, le bleu du ciel et la verdure naissante du taillis de chênes; un caveau taillé dans le roc était creusé à l'un des angles de cette cuisine, séparée d'une chambre voisine par une porte vermoulue, la seule qui existât; l'étranger la poussa et pénétra dans une salle assez vaste; en quelques endroits il ne restait que les poutres transversales de son plancher à moitié détruit, au-dessous desquelles on voyait la noire profondeur d'une pièce souterraine; cependant, grâce à son plafond intact, la chambre supérieure, dans laquelle venait d'entrer le voyageur, pouvait offrir un abri contre la pluie; on lisait sur les murailles, dégradées par le temps, les noms d'un grand nombre de curieux visiteurs de la maison de Rousseau; quatre fenêtres sans carreaux ni châssis, deux ouvertes sur la façade et deux autres pratiquées dans les murs de retour éclairaient cette pièce, d'où l'on embrassait du regard le lac d'Annecy et ses rives.

L'étranger réfléchit assez longtemps après avoir visité ces ruines, où il se décida de passer la nuit; déposant près de lui son havre-sac, il en tira un morceau de pain, détacha sa gourde suspendue à son côté, s'assit sur le rebord de l'une des fenêtres, et commença son frugal repas en contemplant l'admirable paysage que nous avons tenté d'esquisser. La nuit vint; la lune, se levant radieuse derrière la cime du mont Veyrier, jeta un sillage lumineux sur le sombre miroir du lac, où les étoiles se reflétaient comme des milliers de paillettes d'or minuit sonnait au loin, à l'église paroissiale d'Annecy, et l'étranger, encore assis au rebord de la fenêtre, restait absorbé dans ses pensées; mais, tressaillant au tintement mélancolique et prolongé de l'horloge, il soupira, se leva, et, éclairé par la clarté de la lune qui projetait sa clarté à travers les fenêtres de la chambre, ailleurs pleine de ténèbres, il adossa son havre-sac à la muraille, s'étendit sur le plancher avec l'insouciance du soldat au bivac, appuya sa tête sur son sac de voyage, et, fermant les yeux dans l'espoir de trouver le sommeil, il murmura d'une voix étouffée :

— Oh! mon fils... mon Julien! mon pauvre enfant.



Le comte Christian.

VI

Trois mois s'étaient écoulés, depuis que le voyageur avait, pour la première fois, passé la nuit dans la maison de Rousseau, devenue depuis lors son asile habituel, si délabrée qu'elle fût.

Les habitudes sont encore en Savoie d'une simplicité primitive; les habitants du village voisin s'inquiétèrent à peine de l'étrange existence de l'étranger; celui-ci se mit d'ailleurs, et de lui-même, en règle : le lendemain de son arrivée, il se présenta chez le syndic (le maire), et lui exhiba un passe-port en bonne forme, puis, s'informant du nom du propriétaire de la maison abandonnée, il lui écrivit, et lui demanda, au nom de l'humanité, la permission d'habiter ces ruines inoccupées; le propriétaire accueillit cette demande avec la meilleure grâce du monde.

L'étranger, que nous appellerons Robert, chargea un paysan de Chavoire de lui confectionner, selon la coutume du pays, un matelas de feuilles de maïs sèches, et de lui acheter à Annecy une couverture de laine; le même paysan apportait chaque semaine à la maison de Rousseau l'un de ces grands pains de douze livres, moitié froment, moitié seigle, qui se conservent frais jusqu'au dernier morceau. Le petit ruisseau de la vallée fournissait au solitaire une eau limpide, dont il remplissait chaque jour sa gourde : il blanchissait lui-même, et par un procédé fort simple, le peu de linge qu'il possédait, le plaçant, maintenu par quelques grosses pierres, au fond du lit du petit ruisseau qui avoisinait sa maison; grâce au rapide courant de cette eau, toujours renouvelée, le linge était ainsi lavé; Robert l'exposait ensuite sur une haie aux rayons du soleil.

Les habitants de Chavoire et de Veyrier après s'être quelque peu occupés de leur voisin, l'oublièrent bientôt. Ils le voyaient d'ailleurs

rarement; dès l'aube, il quittait sa demeure pour gravir les montagnes, et ne regagnait son gîte qu'après le coucher du soleil; quelquefois encore on apercevait Robert au faîte d'escarpements si périlleux, que les plus intrépides dénicheurs de nids d'aigles osaient à peine le suivre du regard. Si par hasard les bûcherons le rencontraient dans les bois, il leur adressait un salut cordial ou les aidait à charger leur pesant fardeau; mais ces rencontres étaient rares, l'étranger semblait surtout affectionner les cimes environnées de précipices, sauvages solitudes où nul homme, avant lui, n'avait osé poser le pied.

VII

Un jour, Robert, à la tombée du jour, regagnait la maison de Rousseau, il côtoyait l'un des profonds ravins dont est coupée la montagne de Veyrier, lorsqu'il vit descendre à travers les rochers supérieurs une jeune fille, portant sur sa tête une grosse gerbe de verdure qu'elle maintenait de ses deux bras relevés. Son frais visage semblait plus gracieux encore, ainsi encadré de ces longues herbes, dont les fleurs agrestes se mêlaient à ses cheveux blonds ou caressaient son cou et ses épaules : elle venait de traverser un ruisseau; ses jambes et ses pieds nus, encore humides, offraient la blancheur luisante du marbre mouillé; sa courte jupe, d'une grosse toile d'un gris violet, s'ajustait à un corsage de pareille étoffe, assez échancré, lacé par devant à la naissance du sein : ce vêtement sans manches, laissait voir celles de la chemise, découvrant à demi les bras arrondis de la jeune fille, hâlés par le soleil; souple, agile, robuste, elle descendait de rocaille en rocaille d'un pas ferme et léger, malgré le pesant fardeau dont elle était chargée.

Une chèvre et ses deux chevreaux suivaient cette jolie enfant, lorsqu'elle s'aventura dans un passage étroit, difficile, abrupt et semé de cailloux roulants, amenés par le ruissellement des eaux qui, lors des pluies d'orage, après s'être creusé ce lit ou ce *gêt*, comme on dit dans le pays, affluaient à un profond ravin et de là tombaient en cascade d'une hauteur de deux cents pieds.

Cet escarpement, taillé presque à pic, ne se trouvait qu'à quelques pas au-dessous du gêt où marchait la jeune fille; aussi au lieu de continuer de descendre par cette pente, d'une rapidité effrayante, et de se diriger ainsi vers le précipice, elle ralentit sa marche, afin de prendre à sa droite le sentier transversal où s'était arrêté Robert.

Soudain les chevreaux bondissent joyeusement derrière la jeune fille, veulent la devancer, la heurtent violemment et s'embarrassent dans ses jambes; elle perd l'équilibre, les cailloux coulent sous ses pieds, un faux pas la pousse en avant, elle abandonne sa gerbe, qui va tomber dans l'abîme, où elle se voit entraînée à son tour, hors d'état de s'arrêter sur cette pente presque perpendiculaire.



Duc de la Torre-Alba, consentez-vous à prendre pour épouse — Page 5.

Robert, croyant la pauvre enfant perdue, jette un cri d'épouvante, s'élance hors du sentier où il se tenait, et, se cramponnant à quelques aspérités du roc, se jette à genoux, en travers du ravin, espérant ainsi faire obstacle à la chute de la jeune fille emportée par un irrésistible élan... Robert réussit; son corps, placé entre le précipice et elle, l'arrête brusquement. Elle trébuche, se redresse, et, s'aidant de quelques branches du taillis qui borde le gêt, elle le remonte et gagne le sentier transversal; puis là, debout, le sein palpitant, elle rajuste sous son peigne ses tresses blondes dénouées où restaient encore attachées quelques fleurs agrestes, et dit naïvement à Robert :

— Merci... bien, merci bien! Heureusement je retrouverai ma gerbe au bas du rocher.

Puis, sans que sa figure régulière et douce, légèrement colorée par l'émotion, trahît en rien l'effroi de la mort, qu'elle venait de voir de si près, elle ajouta s'adressant à Robert :

— Vous demeurez, n'est-ce pas, dans la maison de Rousseau?

— Oui, mon enfant.

— Moi, je m'appelle Fanchette, et je suis d'auprès Chavoire. Encore une fois, merci bien! Je vas chercher ma gerbe!

Fanchette, appelant sa chèvre et les deux chevreaux dont la pétulance avait failli la tuer et qui broutaient alors paisiblement quelques pousses de hêtre, dit d'un ton d'amical reproche aux capricieux animaux, en les flattant de la main :

— Oh! les petits fous... les petits fous!

Puis, les faisant marcher devant elle, la jeune fille descendit d'un pied leste et assuré le sentier tournant

Robert vit plusieurs fois encore la jolie tête blonde de Fanchette apparaître à travers les verdoyantes cépées, et entendit sa voix, affaiblie par l'éloignement, répéter de temps à autre à ses chevreaux :

— Oh! les petits fous! les petits fous!

VIII

Le lendemain du jour où il avait sauvé la vie de Fanchette, Robert, rentrant le soir dans sa demeure, trouva sur l'appui de l'une de ses

croisées un beau rameau chargé de cerises et un petit panier de jonc rempli de fraises des bois; à ces humbles présents, il devina la reconnaissance de la jeune fille; plusieurs fois encore, quoiqu'il ne l'eût pas revue depuis l'aventure du ravin, elle lui donna de nouveaux témoignages de souvenir; c'était tantôt un rayon de miel ou un fromage de lait de chèvre enveloppé de feuilles de vigne, tantôt des fruits de la saison. Enfin, un soir, il ne retrouva plus dans le ruisseau limpide, voisin de son logis, le linge qu'il avait laissé maintenu par quelques grosses pierres, mais il le vit, en rentrant chez lui, placé sur l'appui de sa fenêtre et soigneusement repassé : ces attentions persévérantes, d'une délicatesse naïve et d'une touchante gratitude, émurent souvent Robert jusqu'aux larmes et adoucirent l'amertume de ses chagrins.

— Oh! mon fils! se disait-il, oh! mon Julien! tu n'aurais pas cherché dans la mort un refuge contre la honte, contre les tortures, contre le désespoir où t'a jeté cette horrible femme! ce monstre de perfidie et de cruauté! si, à ton entrée dans la vie, pauvre enfant de dix-huit ans, tu avais rencontré une âme pure et candide comme celle de cette douce créature dont la reconnaissance fait deviner l'excellent cœur! Oh! Jean-Jacques! toi qui as peut-être promené dans cette solitude où je vis aujourd'hui les aspirations, les regrets, les douleurs infinies de la grande âme blessée jusqu'à la mort par l'injustice, l'ingratitude et la méchanceté des hommes! Jean-Jacques! mâle et sublime éducateur de la jeunesse! tu as écrit l'*Émile* pour prémunir les pères contre les dangers d'une éducation factice, menteuse ou subversive des lois impérissables de la nature! ce livre... je l'ai lu... comme un chef-d'œuvre d'art et d'éloquence, mais non comme un chef-d'œuvre de raison pratique! Tes préceptes, si tendres, si sages, si profondément cherchés, étudiés et trouvés dans l'essence même des rapports qui doivent exister entre le père et le fils, tes préceptes, je les ai négligés!

Aussi malheur à moi! Il est venu ce jour où mon fils était sauvé s'il m'eût aimé au lieu de me craindre! s'il eût eu foi à mon indulgence au lieu de redouter ma sévérité! s'il m'eût ouvert son cœur au lieu de s'abandonner à un secret désespoir! Mais non... j'ai cru devoir exagérer jusqu'à une apparente inflexibilité le chagrin que me causait sa faute! je voulais le frapper d'effroi à son premier pas dans une voie mauvaise; j'ai dépassé le but!

Malheur à moi! mon fils n'avait jamais connu de l'autorité paternelle que la rigueur austère; le malheureux enfant aussi n'a confié son repentir qu'à la mort et à une lettre déchirante où il me disait les causes de son suicide!

Et à cette heure ton corps est sans sépulture, ô mon Julien! En vain dans un pèlerinage horrible, oh! horrible pour un père... j'ai remonté les bords du Rhône depuis Lyon jusqu'à Genève, où tu t'étais précipité dans le fleuve; en vain j'ai sur ma route interrogé les riverains, espérant du moins retrouver tes restes! Cette suprême consolation m'a été refusée... ton corps est englouti au fond de quelque gouffre...

Sinistre pèlerinage! Il m'a conduit aux environs de ce pays; lorsque je le traversais, frappé de l'aspect de cette solitude immortalisée par Jean-Jacques, je me suis dit :

« J'ai méprisé les enseignements de l'un des plus grands génies dont se soit honoré le monde; Jean-Jacques, dans son ardent amour pour l'humanité, avait écrit l'*Émile*, l'Evangile des pères et des mères! En suivant ses lois, j'aurais assuré le bonheur de mon fils; il eût été l'orgueil de ma vie!... Mais, hélas! j'ai méconnu tes préceptes, ô Rousseau! la mort de mon enfant m'a puni, et j'expierai mon fatal aveuglement dans ces mêmes lieux où tu as peut-être médité l'*Emile!* »

Et puis, habiter ici ou ailleurs, peu m'importe! je traîne au hasard mon existence, désormais sans but; le séjour de Lyon me serait insupportable. Il est donc je ne sais quel charme fatal dans une douleur incurable, puisque je me résigne à vivre!... Vivre! mon Dieu! est-ce vivre?... demander chaque jour un sommeil fiévreux à la fatigue qui me brise! sonder la profondeur des abîmes pour trouver dans le vertige l'étourdissement passager de mes peines! heureux lorsque parfois elles sont adoucies, comme elles l'ont été par la reconnaissance de cette enfant que j'ai sauvée de la mort! Oh! oui, pourquoi à son début dans la vie mon Julien n'a-t-il pas rencontré un de ces cœurs simples et purs qui n'inspirent que de nobles pensées, que de nobles actions!... Il ne se serait pas tué, il ne m'eût pas écrit cette lettre déchirante que je relis chaque jour pour déplorer mon inexorable sévérité! pour maudire l'horrible femme qui a poussé mon enfant au suicide!

Et Robert lisait, relisait encore les dernières lignes tracées par la main de son fils, à demi effacées déjà sous les larmes paternelles...

IX

Robert attendait avec impatience le retour de l'hiver; il avait hâte de voir les feuilles jaunies tomber des branchages au milieu d'un froid brouillard... Il avait hâte de voir les sombres nuées chassées par la bise d'hiver obscurcir le ciel... la neige jeter sur la plaine et sur les montagnes son blanc linceul.

L'aspect de la *nature morte* plaît aux cœurs désolés; les splendeurs d'une exubérante végétation, dorée par les rayons du soleil d'été, couronnée d'un ciel d'azur, irritent la douleur comme un défi qu'on lui porte : un deuil éternel remplissait l'âme de ce père au désespoir, et autour de lui tout était joie, verdure, chants, parfums et lumière... L'époque de la fenaison était venue...

Un soir, Robert regagnait sa demeure, recherchant, selon son habitude, les lieux solitaires et escarpés; il venait de parcourir la rime du mont Veyrier, lorsque, après avoir traversé des bois de sapins et de hêtres enracinés dans les crevasses du roc, il vit avec surprise se dérouler devant lui de vastes prairies, ombragées çà et là par des massifs de chênes et d'épicéas, véritable oasis cachée entre deux mamelons, et dont il est impossible de soupçonner l'existence à une pareille élévation, lorsque, au pied de cette montagne, on suit la route de Thônes. Du haut de ces pâturages on découvre un immense horizon, et, au-dessous de soi, à une énorme profondeur, on voit le lac, brillant comme un saphir, enchâssé dans ses rives d'un vert velouté (1).

Au moment où Robert arrivait à cette oasis, l'on fauchait les prés parfumés de mille fleurs alpestres de couleurs variées; le pourpre, le blanc, l'orange, le bleu, le lilas, confondaient leurs nuances; les senteurs pénétrantes de cette fenaison embaumaient l'air vif et pur que l'on aspire au sommet des montagnes; la fraîcheur devenait délicieuse; de grandes ombres bleuâtres envahissaient peu à peu ces prairies glacées d'or par les reflets du soleil à son déclin, des femmes, des jeunes filles, coiffées de larges chapeaux de paille, pieds nus et bras nus, alertes, bruyantes, joyeuses, amoncelaient le foin en meulons ou le ramassaient avec des râteaux; soudain retentit, non loin des gaies faneuses, le *Chant des Moissons*, chant d'une mélodie agreste, répété en chœur par des voix féminines.

Robert vit alors paraître au détour d'un bouquet d'arbres un chariot à quatre roues, traîné par deux belles vaches d'un blanc argenté; le lait gonflait leurs mamelles roses; plusieurs verts rameaux de hêtre, ombrageant la tête, le poitrail et les larges flancs des deux paisibles animaux, les défendaient de la piqûre des taons; ces feuillées donnaient au char rustique un air de fête; quelques tiges fleuries de clématite sauvage, si abondante en ce pays, encore enchevêtrées par leurs vrilles aux branchages qui se balançaient sur la tête des deux vaches, s'étaient, gracieux hasard, enroulées à leurs cornes, et, voilant à demi leur grand œil intelligent et doux, retombaient en grappes d'une neige odorante; un homme, dans la force de l'âge, précédait la voiture, et, marchant parfois à reculons, guidait de la voix et du geste l'attelage, le touchant du bout d'une longue baguette sans aiguillon; plusieurs jeunes filles, parmi lesquelles se trouvait Fanchette, debout et groupées dans le chariot vide qui venait prendre un nouveau chargement de foin, chantaient en chœur le *Chant des Moissons*; Fanchette reconnut Robert, lui sourit et lui cria de loin :

— Merci bien pour l'autre soir, au bord du ravin... vous savez? Merci bien... toujours...

Et elle continua d'unir sa voix à celles de ses compagnes.

Ce tableau paisible et riant contrastait si cruellement avec la douleur de Robert, que, quittant brusquement la prairie, il disparut aux yeux des faneuses, dont les chants retentissaient dans la montagne.

X

Robert, depuis l'aventure du ravin, n'avait rencontré qu'une fois Fanchette dans les hauts pâturages des prés Vernet. Un autre jour,

(1) On peut se rendre dans ces hauts pâturages, appelés les prés Vernet, par un chemin qui aboutit à la route de Thônes.

traversant le village de Chavoire, à la tombée de la nuit, il revit la jeune fille : la pauvre maison qu'elle habitait avec sa mère veuve, et trois enfants orphelins, laissés par une proche parente, était située à peu de distance du village et ombragée par un noyer gigantesque ; un cep de vigne, couvrant de verdure les murailles délabrées, grimpait jusques aux tuiles moussues ; un tronc d'arbre creusé comme les pirogues des peuplades indiennes, placé non loin de la porte du logis, servait, selon la coutume, de réservoir à un filet d'eau cristalline ; elle venait de la montagne, et se déversait dans l'auge rustique, au moyen d'un long conduit de bois à demi caché sous terre.

Fanchette avait placé près du tronc d'arbre creux un grand cuvier de bois blanc, et là, au milieu de leurs éclats de rire et de leurs ébats, elle baignait dans une onde limpide, attiédie par les derniers rayons du soleil qui s'y brisaient, les trois petits enfants de sa défunte parente : tous trois si jolis, si blancs, si roses, que c'était un charme de les voir se jouer à travers la transparence de l'eau, tandis que Fanchette leur disait gaiement, comme à ses chevreaux qui, à quelques pas de là, bondissaient et broutaient :

— Ah ! les petits fous ! les petits fous !

Robert, touché des soins maternels que la jeune fille donnait à ces enfants, s'arrêta et lui dit :

— Fanchette, je vous remercie des fruits et des fleurs que vous déposez souvent sur ma fenêtre.

— C'est bien le moins que je me souvienne de vous... puisque sans vous je serais morte.

— Vous aimez beaucoup ces enfants?

— Je les aime autant que j'aimerai les miens... si j'en ai !

— Vous pensez donc à vous marier, Fanchette?

— Certainement, et la Toussaint verra le jour de mes noces !

— Vous épousez quelqu'un du pays?

— Non, mon *promis* n'est pas d'ici ; il passait par Chavoire au commencement de l'hiver, il était très-pauvre et demandait de l'ouvrage ; ma mère l'a adressé à nos voisins, qui travaillaient à la carrière, là-bas, près de la Pierre-mal-tournée ; il a été ainsi occupé tout l'hiver ; le soir, il venait avec nous à la veillée dans l'étable, où l'on s'assemble ; il était si bon, si doux, si laborieux, si avenant à chacun, que tout le monde l'aimait ; moi... j'ai fait comme tout le monde, et nous nous épousons à la Toussaint.

— Et où est-il à cette heure, votre fiancé?

— Un homme du Pesay, qui passait par ici ce printemps, l'a embauché pour aller travailler aux mines, où il gagne le double de ce qu'il gagnait à la carrière ; aussi, quand viendra la Toussaint, il aura amassé de quoi nous mettre en ménage.

— Cette séparation a dû vous affliger?

— Oh ! oui, j'ai d'abord bien pleuré, ensuite je me suis fait une raison, je me suis dit : Patience... il reviendra ; d'ailleurs, voyez-vous, je n'ai guère le temps de rester là les bras croisés à me chagriner, et puis le travail a comme un charme qui vous console ; il y a heureusement beaucoup à faire à la maison et dehors, sans compter ces trois chers petits démons qui me font courir autant que mes chevreaux ! enfin, quand je me sens malgré moi le cœur trop gros... j'embrasse ma mère, et ma peine s'en va.

— Votre fiancé est-il de votre âge?

— J'ai dix-sept ans... il en a bientôt dix-neuf ; ma mère dit qu'il faut se marier jeune, pour avoir de bonne heure de grands enfants, qui vous aident bravement aux champs ; je trouve, moi, que ma mère a raison.

— Dix-neuf ans ! — se dit Robert avec amertume, — mon Julien aussi aurait bientôt cet âge !

Et, les yeux pleins de larmes, il s'éloigna brusquement de Fanchette, qui, partageant la gaieté des petits enfants, riait comme eux de leurs ébats.

XI

Robert occupait la maison de Rousseau depuis quelques mois, lorsqu'un élégant coupé de voyage, venant de France et suivi d'un fourgon, traversa la ville d'Annecy et s'arrêta devant la porte de l'hôtel de Genève ; une jeune femme descendit du coupé, derrière lequel se tenaient, sur un siége à capote, une camériste et un valet de chambre ; d'autres domestiques avaient leur place dans le fourgon de suite.

Le courrier de l'étrangère, richement galonné, chargé de commander les chevaux de poste sur la route, était arrivé depuis une demi-heure à l'hôtel, où il avait fait préparer un appartement pour sa maîtresse : madame la marquise d'Alfi. Son passe-port contenait le signalement suivant :

— *Noms et prénoms :* Cornelia Giovani, marquise d'Alfi.

— *Lieu de naissance :* Venise.

— *Age :* vingt-six ans.

— *Taille :* cinq pieds deux pouces.

— *Yeux :* bleus.

— *Cheveux et sourcils :* noirs.

— *Front :* haut.

— *Nez :* aquilin.

— *Bouche :* petite

— *Menton :* rond.

— *Visage :* ovale.

— *Teint :* blanc.

— *Signes particuliers :* une petite mouche noire près du coin de la lèvre.

La marquise fit appeler le maître de l'hôtel et lui demanda s'il pouvait lui indiquer une maison meublée dans les environs d'Annecy, et située sur les bords du lac ; l'hôtelier répondit qu'il se renseignerait à ce sujet ; quelques jours après, madame d'Alfi était, suivant son désir, établie dans une maison de campagne attenant au village de Veyrier.

Selon l'habitude presque générale du pays, une galerie, terrasse couverte, s'étendait sur toute la façade du premier étage et communiquait avec l'appartement par la porte vitrée du salon ; des rosiers grimpants garnissaient les piliers de cette galerie, qui formait, à l'une de ses extrémités, un cabinet de verdure, grâce à deux panneaux de treillage, complétement cachés sous les pousses verdoyantes d'un cep de vigne : l'on découvrait de ce frais réduit, impénétrable aux rayons du soleil, les rives du lac et les montagnes voisines.

Un soir, peu de temps avant le déclin du jour, la marquise d'Alfi, assez affectionnée aux coutumes orientales, était à demi couchée sur plusieurs coussins placés au fond du cabinet de verdure.

Madame d'Alfi, ainsi que l'on a pu en juger par le signalement inscrit sur son passe port, était jeune, d'une beauté remarquable et d'une taille élevée ; mais à ce signalement incomplet, nous ajouterons : — taille svelte et accomplie, larges épaules, pieds d'enfant, mains dignes d'une madone de Raphaël, port de tête impérieux, narines roses, gonflées, palpitantes à la moindre émotion, lèvres rouges et sardoniques, noirs sourcils arqués sur de grands yeux de cet azur étincelant dont l'acier est souvent trempé... physionomie saisissante, pleine d'audace et de passion, de hauteur et d'ironie.

Cornelia, lorsqu'elle ne sortait pas de chez elle, se plaisait, par caprice, à rappeler dans ses vêtements la mode orientale, elle portait ce soir là des fleurs naturelles de jasmin et de grenadier, entremêlées dans les nattes de ses épais cheveux noirs enroulés à la grecque, autour de son front hardi : sa soubreveste albanaise de taffetas orange, brodée de soie blanche, et garnie de courtes manches flottantes, tombait jusqu'aux hanches et découvrait le corsage d'une robe de mousseline de l'Inde, ornée de légères striures de fil d'argent tissés dans l'étoffe.

Madame d'Alfi, presque renversée sur ses coussins, l'un de ses bras replié sous sa tête, les yeux demi-clos, balançant au bout de son pied cambré sa petite pantoufle turque de velours rouge ouvragé d'argent, regardait indolemment la légère et bleuâtre fumée d'une cigarette de tabac de Smyrne, qu'elle savourait lentement.

Faustine, camériste et confidente de Cornelia, brodait assise à quelques pas de sa maîtresse, qui, silencieuse et profondément absorbée, continuait d'aspirer l'arome du tabac turc : mais, au bout de quelques instants, un long soupir souleva son sein ; elle se redressa, jeta brusquement loin d'elle sa cigarette allumée, mit un de ses coudes sur son genou, appuya son menton dans la paume de sa main et regarda le lac et les montagnes d'un œil fixe, presque sombre.

Faustine, entendant le soupir de sa maîtresse, releva la tête et dit :

— Vous soupirez, madame; je le savais bien, moi, que vous regretteriez votre brusque départ de Paris, où vous étiez si fêtée, si admirée!

La marquise haussa les épaules et resta muette.

— Alors, madame, puisque vous ne regrettez pas Paris, vous regrettez donc que M. le comte Christian ne soit pas encore venu vous rejoindre ici?

La marquise, toujours silencieuse, haussa de nouveau et encore plus significativement les épaules.

— Excusez-moi, madame, — reprit Faustine, — je ne suis qu'une sotte! en effet, si vous regrettiez Paris, est-ce que vous n'y retourneriez pas à l'instant? Est-ce que si vous regrettiez l'absence de M. le comte, vous n'iriez pas le retrouver à Florence? Mais alors, madame, d'où vient votre souci? Vous ennuyez-vous dans ce pays, qui pourtant vous avait tant séduite l'année passée, en le traversant, qu'il y a huit jours, à votre retour de France, vous avez voulu vous établir ici pendant quelque temps? votre goût a-t-il changé? alors, qui vous empêche de revenir en Italie? vos palais de Florence ou de Venise vous attendent? Grâce à Dieu, ainsi que vous le dites souvent, madame, — « depuis que vous avez l'âge de raison, votre volonté, quelle qu'elle soit, s'est toujours faite!... » — Ni homme, ni femme, ni Dieu, ni diable, lorsque vous voulez quelque chose d'humainement possible, ne peuvent empêcher que cela soit!... Vous êtes jeune, riche, belle, et par-dessus tout veuve! c'est-à-dire libre! le monde est à vos pieds! Dès que vous entrez dans un salon, toutes les femmes ne quittent plus du regard leurs adorateurs et même... leurs maris! Il n'est pas un homme que vous ne puissiez rendre amoureux fou, et lorsqu'il l'est devenu, vous le traitez de reine à esclave! Ce pauvre M. le comte tyrannisait, dit-on, la princesse Orsino, et devant vous, il tremble, humble, craintif à faire pitié, lui toujours si arrogant, si dédaigneux! lui, de qui les plus charmantes et les plus grandes dames quêtaient un regard! vous l'avez fasciné; s'il était ici, vous l'enverriez, je crois, d'un geste au bout du monde! dites un mot, et vous le verrez accourir malgré les graves intérêts qui le retiennent encore à Florence! Enfin, madame, de quoi vous affliger, puisque pour votre volonté il n'est pas d'obstacle?

— Tu te trompes... il en est un! — répondit en soupirant de nouveau Cornelia, qui, d'un air distrait, avait écouté sa camériste. — Il en est un... devant lequel ma volonté se brise.

— Et quel est, madame, cet obstacle?

— Une tombe!

— Comment!... une tombe... — reprit Faustine avec stupeur, — de grâce, expliquez-vous, madame?

— Tais-toi! c'est assez, — répondit brusquement madame d'Alfi, et elle retomba dans sa rêverie, que sa camériste n'osa plus interrompre.

La marquise resta longtemps pensive, toujours assise et repliée sur elle-même; soudain elle se releva brusquement en disant :

— Je deviendrai folle, si je reste ainsi des jours entiers dans l'inertie, face à face avec cette pensée qui m'absorbe et me domine... — Puis, s'adressant à sa camériste : J'ai mes habits d'homme ici?

— Oui, madame.

— Va me chercher le jardinier.

Faustine se leva, sortit et revint bientôt avec le jardinier.

XII

Claude, jardinier de la maison louée par la marquise, entra dans la galerie d'un air assez embarrassé, tenant de ses deux mains son large chapeau de paille, et salua de son mieux.

— Claude, — lui dit Cornelia, — je voudrais parcourir les montagnes des environs.

— Madame la marquise, c'est bien difficile! les sentiers sont presque impraticables pour une dame. Il faut toujours marcher au bord des ravins et souvent on côtoie des précipices. Ah! si madame savait ce que c'est que ces passages si périlleux!

— Je veux le savoir. Dites-moi... comment appelez-vous cette montagne dont le faîte est presque toujours dans les nuages et sur laquelle il a tombé dernièrement de la neige, quoique nous soyons au commencement de septembre?

— Cette montagne, madame, s'appelle la Tournette.

— C'est surtout là que je veux aller.

— Ah! mon Dieu, — s'écria le jardinier en joignant les mains avec effroi, — est-il possible?

— Qu'avez-vous, Claude?

— Monter à la Tournette, madame! — Et le bonhomme joignit de nouveau les mains. — A la Tournette!

— Sans doute.

— Mais, madame, il n'y a pas dans le village dix hommes qui aient eu le courage de monter au faîte de la Tournette, et pourtant presque tous les gens de Veyrier ont l'habitude d'aller au bois dans des endroits très-dangereux. Mais à la Tournette... ce sont précipices sur précipices; il faut même en cette saison marcher sur des pentes couvertes de neige et de glace, et pour peu que le pied ou la tête vous manque un instant, on est perdu.

— Oh! oh! voilà qui me ravit... Claude, où trouverai-je un guide?

— Comment, madame la marquise, vous voulez...

— Claude, où trouverai-je un guide?

— Puisque madame désire absolument parcourir les montagnes, elle ne pourrait avoir de meilleur guide que l'homme de la maison de Rousseau, s'il consentait toutefois à...

— Il consentira.. Quel est cet homme?

— Un pauvre diable à barbe grise; il demeure par charité dans une masure; il court les montagnes du matin au soir, et il va souvent dans des endroits où les plus hardis n'ont osé aller avant lui.

— Voilà le guide qu'il me faut. Prévenez-le ce soir, afin que demain matin il vienne ici prendre mes ordres; je le payerai autant qu'il le voudra.

— Le difficile est, madame, de le trouver; il part avant le point du jour, et ne revient souvent que fort tard; mais j'irai cette nuit à deux ou trois heures du matin, à la maison de Rousseau, et si je n'y rencontre pas notre homme cette fois-ci, j'y retournerai demain. Seulement, pour l'amour de Dieu, madame la marquise, n'allez pas à la Tournette, il y a bien assez d'autres montagnes à visiter sans celle-là.

— Je veux absolument que ce guide soit ici demain matin.

— J'y tâcherai, madame, — répondit Claude, et il sortit.

— Je sais, madame, qu'il est complétement inutile de se permettre la plus légère observation lorsque vous avez résolu quelque chose, — s'écria Faustine avec une expression de surprise et d'alarme, après le départ du jardinier; cependant je ne peux m'empêcher d'être effrayée des dangers auxquels vous voulez vous exposer et de vous supplier de...

— Allume-moi une cigarette, — répondit la marquise en se recouchant sur ses coussins. — Et que mes habits d'homme soient prêts pour demain matin!

XIII

Claude, selon la recommandation de la marquise d'Alfi, se rendit avant le jour à la maison de Rousseau; il y trouva Robert prêt à partir pour ses courses accoutumées.

— Mon brave, — lui dit Claude, — voulez-vous gagner quelques bonnes journées?

— Qui êtes-vous, mon ami?

— Je suis le jardinier de la maison louée à Veyrier par madame la marquise Cornelia d'Alfi, qui m'envoie vers vous.

A ces mots, le long bâton de voyage que tenait Robert s'échappa

de ses mains; il devint livide, trembla de tous ses membres et fut obligé de s'appuyer aux linteaux de la porte sur le seuil de laquelle il se trouvait; l'aube à peine naissante n'avait point encore dissipé les ténèbres de la nuit, Claude ne remarqua pas la subite altération des traits de l'habitant de la maison de Rousseau et reprit :

— Vous ne me répondez pas, mon brave homme? Je vous offre cependant une belle occasion de gagner quelques journées! Cette dame est très-généreuse, elle voudrait parcourir nos montagnes... elle m'a demandé un guide... alors j'ai pensé à vous, qui passez votre temps à courir le pays comme un vrai chamois.

— Mon Dieu! — murmura Robert en se jetant dans sa chambre encore pleine de ténèbres et cachant entre ses mains son visage blême et contracté. — Elle!... elle?...

— Vous n'en revenez pas d'étonnement, mon brave homme, ni moi non plus, c'est à ne pas le croire! Une belle dame, une marquise courir la montagne comme nos femmes qui vont au bois ou à l'herbe, mais que voulez-vous? c'est son idée... Pourtant je l'ai prévenue que c'était très-périlleux, ces courses-là, quand on n'en a pas l'habitude; car, enfin, on risque de tomber dans un précipice et d'y laisser ses os... mais...

Claude fut interrompu par une soudaine exclamation de Robert, exclamation dont l'accent fut si étrange, que le jardinier s'interrompit fort surpris, puis il ajouta :

— Vous m'avez fait peur! quel cri vous avez poussé!... Qu'avez-vous donc, mon brave? Ah! j'y suis, vous frémissez en songeant à quels dangers cette dame s'expose si elle s'entête à parcourir les montagnes. Il y a bien de quoi trembler! Est-ce qu'elle ne s'est pas imaginé d'aller à la Tournette! Est-ce croyable? ne faut-il pas avoir le diable au corps? Après tout, elle vous croira mieux que moi, vous qui serez son guide... et vous saurez bien la faire renoncer à une pareille folie! mais voici le jour... Voulez-vous venir avec moi, madame la marquise m'a dit de vous ramener?

Le jour, en effet, commençait à poindre; les hautes cimes du Semenoz dessinaient vaguement leurs masses noires sur la transparence du ciel crépusculaire; le lac, jusqu'alors presque perdu dans les grandes ombres projetées par les montagnes, apparaissait comme une nappe bleuâtre; un vent frais, précurseur du lever du soleil, agitait faiblement les arbres trempés de la rosée nocturne, et apportait les senteurs pénétrantes des foins coupés, encore entassés dans les prairies.

Robert parvint à dominer ses ressentiments, pendant que le jardinier parlait, et lorsque celui-ci, aux premières clartés de l'aube, put distinguer les traits de son interlocuteur, il n'y remarqua ni émotion ni trouble, et reprit :

— Eh bien! m'accompagnez-vous chez madame la marquise? Elle veut commencer dès aujourd'hui ses promenades.

— Mon ami, quel âge a cette dame?

— Par ma foi, voilà une drôle de question! — dit Claude en riant, — est-ce que vous avez peur que madame la marquise veuille vous embrasser malgré vous dans la montagne?

— Je vous demande l'âge de cette dame, afin de savoir si elle est en état d'entreprendre de longues courses et de braver la fatigue.

— Oh! quant à cela, rassurez-vous; ce n'est pas son âge qui l'empêchera de marcher. Elle doit avoir tout au plus de vingt-cinq à vingt-six ans. Elle est très-grande pour une femme; elle a une taille à tenir dans les dix doigts, et par là-dessus elle est belle! mais belle à éblouir! Ses yeux sont bleus et ses cheveux noirs : voilà qui est rare!

— C'est elle!... plus de doute, — se dit Robert. — Puis il ajouta tout haut :

— Et cette dame est seule à Veyrier?

— Oui, pour le moment.

— Elle attend donc quelqu'un?

— J'ai entendu dire aux domestiques que M. le comte Christian, un ami de madame la marquise, devait venir bientôt la retrouver.

— Lui aussi! — pensa Robert, — et il reprit :

— Je vous fais ces questions, mon ami, parce qu'il me semble assez surprenant qu'une jeune dame se confie ainsi à un guide qu'elle ne connaît pas.

— Elle vous connaît en cela que je lui ai dit que vous étiez un brave homme, et que vous aviez la barbe grise. Ah çà! voyons, est-ce décidé? Est-ce oui? est-ce non? Me suivez-vous?

— Pas aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Cela m'est impossible..., mais demain matin je serai à Veyrier, prêt à conduire cette dame partout où elle voudra.

— Pas à la Tournette, j'espère!

— Soyez tranquille, je serai prudent.

— Ainsi vous ne pouvez pas venir avec moi aujourd'hui?

— Non.

— C'est dommage, demain le caprice de madame la marquise sera peut-être passé, et vous aurez perdu une bonne aubaine. Enfin, à demain, c'est convenu?

— Oui.

— Vous n'aurez qu'à demander dans le village la maison louée par la marquise, tout le monde vous l'indiquera. Il y a quatre girouettes de fer-blanc sur le toit, vous les verrez de la route.

— Je reconnaîtrai la maison; je vous remercie, mon ami, d'avoir songé à moi... demain matin je serai à Veyrier aux ordres de cette dame.

— A demain donc, — répondit Claude; — et il quitta la maison de Rousseau.

XIV

Robert, après le départ du jardinier, parut saisi de vertige. La lumière du jour, de plus en plus radieuse, lui devenant insupportable, il s'élança d'un bond dans le petit caveau creusé à l'angle de la première pièce où l'on entrait, et là, à plat ventre sur le roc, au milieu des décombres, fermant les yeux, étreignant sa chevelure inculte entre ses mains crispées, poussant des sanglots convulsifs, il criait d'une voix entrecoupée :

— Mon fils! mon Julien! Elle est ici, mon pauvre enfant! Elle est ici cette femme, ce monstre qui causa ta mort! Oh! mes plaies se ravivent! et de nouveau mon cœur saigne! mes entrailles de père se déchirent! Elle est ici! elle attend son complice! l'autre bourreau! Mon Dieu, me vaincre en la voyant, cette créature! je ne pourrai pas! elle devinera tout de suite que je suis le père de sa victime! Elle ne me connaît pas; et, j'en suis certain, épouvantée à mon aspect... elle criera au secours! La tuer à coups de couteau! je n'oserai jamais! Le sang! oh... le sang! Et pourtant ils t'ont tué, eux, mon pauvre enfant! et l'assassin qui n'a tué qu'une fois! on le tue... et eux, ils t'ont fait souffrir mille morts! La loi ne les punit pas, ces meurtres riants, coquets et parfumés! Je les punirai, moi! Bourreaux! Dieu vous jette sur ma route... à mon tour je serai votre bourreau! Mais jusque-là dissimuler, vaincre l'horreur que m'inspire ce monstre!... c'est impossible!!... Impossible? Oh! misérable père! lâche père! tu pleures!... Tu ne sais que pleurer, et encore ta douleur.... tu l'étourdis en cherchant le vertige au fond des abîmes! ou en te brisant de fatigue pour trouver l'oubli dans le sommeil. Mais ton fils? ton fils? son corps, sans sépulture, gît dans quelque gouffre du Rhône! Cet homme et cette femme qui ont poussé ce malheureux au suicide, Dieu te les envoie, et le sang te fait peur!... Eh bien, non, pas de sang! Pourquoi du sang? Est-ce qu'ils n'ont pas tué mon enfant sans le faire saigner? Allons... du calme... raisonnons... Cette femme est ici... sous ma main! Elle attend son complice! ils ne me connaissent pas, ils ne se défieront pas de moi; ils veulent courir la montagne... je les conduirai... oh! je sais bien où... Je les conduirai, moi!... Là, je serai seul avec eux deux, entre le ciel et l'abîme! un mouvement... et, du haut du roc, je verrai leurs deux corps tournoyer dans l'espace... Ah! ah! ah! — ajouta Robert avec un éclat de rire convulsif et délirant, — il est si profond, le précipice que je connais, qu'avant de s'y aller briser, leurs deux corps, lancés à perte de vue, me paraîtront à peine de la taille d'un enfant qui vient de naître (1). Oui, oui, si rapide que soit leur chute, telle est la profondeur du vide, qu'ils auront le temps de se voir tomber! Epouvantable supplice!... Et puis j'irai les rejoindre! Mais cette vengeance, pour l'assurer, il faut attendre, dissimuler pendant quelques jours, pendant un mois, qui sait? Mon Dieu! mon Dieu! mais est-ce possible? Mais voir cette femme en face! mais entendre sa voix! mais

(1) Cette illusion d'optique est singulière : une pierre de deux ou trois pieds cubes, lancée dans un abîme de cinq ou six cents pieds de profondeur, semble diminuer tellement de volume à mesure qu'elle tombe, que, au bout de quelques secondes, elle semble grosse à peine comme un petit caillou.

me dire : Ces yeux, cette voix ont fasciné mon enfant ; sur ce visage d'une beauté fatale, il a lu l'arrêt de sa mort ! Me dire cela, et rester calme devant ce monstre ! ne pas l'étrangler de mes mains ! ne pas l'écraser sous mes pieds comme une vipère ! est-ce que je pourrai m'en empêcher, moi ? Et je dis que le sang me fait peur ! Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai ! En ce moment..., si elle était là, je le verrais couler, son sang, avec une joie féroce !... Pourtant, tuer cette femme..., c'est pour moi l'échafaud ! Eh bien ! oui, l'échafaud !.. Mais égorger une créature faible..., désarmée, non, jamais ! Alors l'autre vengeance ! eux d'abord, et moi ensuite... Et si je ne peux vaincre l'horreur que m'inspire la vue de cette femme ? alors que faire ? que faire ? Oh ! ma tête se fend !.. je deviendrai fou !... je deviens fou !.. mon front éclate ! Du jour, de l'air, de l'espace !...

Et ce malheureux, en proie à un vertige furieux, s'élança hors du caveau, sortit de la maison de Rousseau, l'œil égaré, la figure livide, effrayante, gravit haletant un sentier ardu à travers les bois du Veyrier, dans la direction de Talabas, atteignit et traversa ce plateau élevé, d'où l'on jouit d'un panorama merveilleux, gagna par une étroite corniche semée de cailloux roulants, serpentant aux flancs de la montagne, un *pét* dangereux, et là, montant de roc en roc, il atteignit les prés Vernet, laissa derrière lui cette délicieuse oasis de verdure et d'ombrage, cachée entre deux mamelons, poursuivit sa course folle, et, continuant son ascension, s'engagea dans un sentier à peine praticable, au milieu des roches et des bois, qui, couronnant le mont Veyrier, de l'autre côté du lac, dominent la route de Thônes et la ravissante vallée de Naves, où le *Fier*, torrent impétueux, a creusé son lit.

Robert, en s'élevant dans ces régions, sentait ses poumons se dilater, les artères de ses tempes battre à se rompre, ses oreilles bourdonner sourdement... En proie à une sorte d'ivresse, il croyait voir l'immense horizon qu'il embrassait, prairies, bois, guérets, villages, torrent, collines et vallons, tournoyer au-dessous de lui dans le vide : les montagnes qu'il apercevait à ses pieds, semblant s'affaisser, découvraient à ses yeux d'autres cimes qui, s'aplatissant à leur tour, démasquaient de nouvelles sommités, puis d'autres encore, et toujours ainsi à mesure qu'il montait. Arrivant enfin à la crête du mont Veyrier, où la végétation disparaît dans un chaos de roches grises, coupées de crevasses et de puits naturels, Robert tomba anéanti, brisé mais aspirant par tous les pores cet air subtil et raréfié, rendu presque glacial par la bise du nord qui soufflait avec force. L'impression du froid calma l'embrasement de son sang, les battements désordonnés de son cœur se réglèrent, et au déchaînement de ses esprits succéda peu à peu une sorte de calme...

Robert, se relevant alors de l'endroit où il était tombé épuisé, gagna d'un pas ferme le rebord de la montagne élevée à pic du côté du lac, que le regard embrasse de cet endroit dans toute son étendue, depuis Annecy jusqu'à Talloires, en plongeant par-dessus le promontoire du roc de Chero. Enfin, presque à la base du mont Veyrier, le village de ce nom apparaissait à une profondeur énorme ; la maison habitée par la marquise d'Alfi se distinguait à ses quatre girouettes de fer-blanc, brillant au loin comme des paillettes lumineuses. Robert la reconnut, et, debout à la cime de ce rocher de deux ou trois mille pieds d'élévation, il contempla longuement la demeure de Cornelia, puis, après un geste de malédiction, il tira de son sein et relut cette dernière lettre de son fils, lettre cent fois relue et cent fois arrosée des larmes paternelles ?

Genève, sept heures du soir.

« Mon PÈRE,

« Pardonnez-moi la peine que je vais vous causer ; vous regretterez moins ma mort que mon opprobre.

« Sachez la cause de ma honte, sachez la cause de ma mort.

« Après m'avoir mandé à Genève, d'où vous êtes reparti ce matin, vous m'ordonnez d'aller vous rejoindre à Lyon où vous m'attendez... Je ne saurais, mon père, vous obéir, mon sang se glace à la seule pensée du terrible et juste accueil qui m'est réservé...

« Quand vous aurez lu cette lettre, peut-être, au lieu de me maudire me plaindrez-vous.

« Vous ne savez la vérité qu'à demi, la voici tout entière... Autrefois, vous avez souvent loué ma sincérité, pourquoi mentirais-je à ma dernière heure ?

« Il y a environ six semaines, peu de jours avant votre départ pour Genève, j'ai été envoyé par mon patron chez une de ses clientes, madame la marquise d'Alfi. Lors de ma première entrevue avec cette dame, elle m'accueillit avec une incroyable bonté, malgré l'obscurité de ma condition ; je fus aussi surpris que touché de sa bienveillance. Elle demeurait avec un de ses amis, M. le comte Christian, un frère pour elle, me dirent-ils tous deux plus tard ; il se montra aussi tout d'abord pour moi d'une affabilité cordiale, presque affectueuse ; à l'étonnement que me causait cet accueil inattendu, M. le comte répondit qu'il cédait toujours à ses impressions sympathiques ou antipathiques, et que, bien qu'il ne me connût pas, il ressentait pour moi de l'intérêt ; je le crus, dans quel but m'aurait-il trompé ?

« La beauté extraordinaire de madame d'Alfi me causa, je vous l'avoue, mon père, une impression profonde ; dans mon trouble, je n'entendais rien, je ne voyais rien, je pouvais à peine balbutier quelques paroles ; madame la marquise eut pitié de mon embarras, son indulgence, la douceur de sa voix et de son regard, redoublèrent ma confusion ; ses instances et celles de M. le comte Christian à m'engager de revenir souvent les voir dans l'intimité, pour les entretenir des intérêts dont mon patron devait me charger, achevèrent de me tourner la tête ; aussi, lorsque je sortis de chez madame d'Alfi, reconduit jusqu'au perron par M. le comte, et que je montai dans la voiture qui, par ordre de cette dame, devait me reconduire à Lyon, je me croyais le jouet d'un songe ; je me demandais à quel titre un pauvre clerc de notaire était reçu avec une pareille distinction.

« Le soir, en dînant avec vous, mon père, j'étais préoccupé, à la fois heureux et tourmenté ; mon cœur se serrait, mon aventure du matin me semblait inexplicable, presque inquiétante, j'avais envie de pleurer ; je ne me rendais pas encore compte de mes sentiments pour madame d'Alfi ; cependant je pressentais vaguement un danger ; au milieu de mes perplexités, la pensée me vint de tout vous confier, mais vous m'imposiez tellement que j'hésitais, j'allais peut-être céder à ma bonne inspiration, lorsqu'une remarque sévère de votre part, sur mes distractions, qui ne pouvaient vous échapper, retint mon aveu sur mes lèvres.

« Ce soir-là, vous m'avez appris votre prochain voyage à Genève ; votre absence, dans ces circonstances, je vous le jure, mon père, m'effraya d'abord... je me voyais seul, sans conseil, sans appui, au moment où j'avais sans doute besoin d'être sauvegardé par la vigilance de votre autorité ; à ce premier mouvement, je ne vous le cache pas, pardonnez-moi ce mauvais sentiment, succéda la satisfaction de n'avoir plus à rougir, à trembler, à me taire devant vous, au sujet d'un secret que mon manque de franchise ou de courage m'empêchait de vous révéler.

« Le jour de votre départ vous m'avez appelé dans votre chambre, vos recommandations sur mes devoirs pendant votre absence, ont été graves, austères comme vos adieux ; jusqu'à ce moment je ne vous avais jamais quitté : je me suis jeté dans vos bras en fondant en larmes, je ne pouvais me détacher de vous, mon émotion vous a gagné, vous m'avez pressé fortement sur votre poitrine et vous m'avez dit, avec un accent de tendresse, d'abandon que je n'avais jamais remarqué dans votre voix :

« — *Cher... cher enfant, ne t'afflige pas ainsi !*

« O mon père ! ces mots, leur expression, les larmes qui remplissaient vos yeux, votre étreinte, ce tutoiement que vous m'adressiez pour la première fois de ma vie, me remuèrent jusqu'au fond du cœur, je me sentis sauvé ! Résolu de vous confier mon secret, je m'écriai :

« — Je t'en supplie, ne pars pas !

« A ce tutoiement familier, le seul que je me sois jamais permis envers vous, mon père, à ce tutoiement appelé par le vôtre, vos traits sont devenus soucieux, mécontents, j'ai compris que je vous avais manqué de respect, je n'ai plus osé vous regarder, j'ai de nouveau reculé devant un aveu, et vous m'avez dit en me quittant :

« — Julien, n'oubliez pas mes recommandations et mes ordres ; votre conduite, je n'en doute pas, sera ce qu'elle doit être pendant mon absence, j'espère à mon retour n'avoir pas à sévir... Adieu, mon fils.

« Vous êtes parti, mon père, et je suis resté seul ; ne croyez pas que je vous aie accusé d'insensibilité, de dureté, oh ! non ; dans mon intérêt même, vous croyiez devoir comprimer l'élan de votre tendresse et la voiler sous des dehors imposants, afin d'éviter entre nous une familiarité à vos yeux dangereuse. Enfin, et ici la honte et le remords font trembler ma main, vous m'avez, au moment de me quitter, donné une preuve d'estime et de confiance en me chargeant de recouvrer pour vous une somme d'argent pendant votre absence.

XV

« Je ne dépasserai pas les bornes du respect que je vous dois, mon père, en entrant dans de longs détails au sujet de mon funeste amour; cependant, permettez-moi de vous instruire des faits qui ont causé mon opprobre et qui vont causer ma mort.

« Maître de mes soirées, après votre départ, j'allai souvent chez madame d'Alfi; je devins éperdument épris d'elle sans oser le lui dire; son affabilité pour moi semblait chaque jour s'accroître; elle parvint à vaincre ma timidité, et à me mettre de plus en plus en confiance. Hélas! pouvait-il en être autrement? Elle m'interrogeait avec un si touchant intérêt sur ma première jeunesse, sur vous, mon père, sur ma mère que je regrettais toujours cruellement, sur mes projets d'avenir! Alors je lui racontais ma vie, humble, laborieuse et simple, comme devait l'être mon avenir; je trouvais un grand charme à m'épancher ainsi. Madame d'Alfi ne m'intimidait plus, à ce point de jeter un trouble insurmontable dans mon esprit; je m'étonnais de pouvoir causer parfois de longues heures avec elle; si vous saviez d'ailleurs combien sa conversation était attachante! Elle possédait une instruction rare, je crois, chez une femme; elle me posait souvent des questions de morale élevée, je répondais selon vos préceptes, mon père, et madame d'Alfi me louait de mes réponses avec tant de délicatesse, qu'elle me donnait, non de l'orgueil, mais le désir de mieux mériter ses louanges. D'autres fois elle faisait de la musique; le peu que j'en sais me permettait du moins d'admirer le rare talent, l'admirable voix de madame d'Alfi; quoique Vénitienne, elle préférait la musique allemande, Mozart surtout, et quand elle chantait du Mozart...

« Pardon, mon père, ne vous irritez pas de ces détails... Hélas! si je suis devenu insensé, il me faut bien vous apprendre ce qui a causé ma folie. Que vous dirai-je! Après ces soirées où madame d'Alfi m'avait tour à tour ébloui par sa beauté, charmé par son esprit et par ses talents, je m'en allais plus enivré que jamais; tel était mon aveuglement que j'avais fini par me persuader que, touchée de ma jeunesse, madame d'Alfi s'intéressait sincèrement à moi; cet intérêt, je ne voulais pas le compromettre par l'aveu d'un amour non moins fou que ridicule, et puis, je me trouvais si heureux! Combien j'étais surpris d'avoir redouté ces douces relations qui semblaient me rendre meilleur, redoubler en moi le sentiment du beau, du juste, du bien; oh, je n'avais pas alors, croyez-moi, mon père, une seule pensée indigne de vous être confiée. Telle était ma situation auprès de madame d'Alfi, lorsqu'un jour le comte Christian me dit :

« — Mon cher Julien, vous connaissez ma franchise, je fais appel à la vôtre; ma sœur (il appelait ainsi madame d'Alfi), ma sœur vous aime... l'aimez-vous? et si vous l'aimez, vous sentez-vous capable de faire son bonheur ?

« Je restai muet et pétrifié, ne pouvant croire à ce que j'entendais. A ce moment, madame d'Alfi entra, le comte lui dit :

« — Cornelia, je viens d'apprendre à Julien que vous l'aimez... Il ne peut ou ne veut pas me croire, et il ne me répond rien quand je lui demande si, à son tour il vous aime.

« — Christian, — répondit madame d'Alfi en souriant, — vous êtes indiscret, et d'ailleurs, lors même que j'aimerais M. Julien, est-ce donc une raison pour qu'il partage ce sentiment? S'il en était ainsi, ne saurait-il pas me prouver son affection? Il est tant de manières de témoigner que l'on aime!

« Et madame d'Alfi sortit brusquement, je ne la revis pas de cette soirée.

XVI

« Du moment où le mot d'amour fut prononcé entre moi et madame d'Alfi, je ne connus plus que les alternatives de joie céleste et de douleur horrible. Tantôt plus tendre, plus enchanteresse que jamais, madame d'Alfi me disait qu'elle m'aimait, et alors j'avais le ciel dans l'âme! tantôt, au contraire, sardonique et hautaine, elle me demandait si j'étais assez simple ou assez audacieux pour oser croire qu'une femme comme elle pût descendre jusqu'à moi... Alors, en proie au désespoir, ne pouvant étouffer mes sanglots, je voulais m'éloigner, mais un mot, un regard de madame d'Alfi me ramenait à ses pieds; elle parvenait à me persuader que ses brusqueries, ses dédains, ses caprices, n'avaient d'autre cause que la violence d'un amour qui la dominait, et contre lequel souvent elle se révoltait, craignant de ne pas trouver en moi toutes les garanties de bonheur désirables. Ainsi, flottant tour à tour entre l'espérance et le désespoir, j'éprouvais chaque jour des joies ou des tortures nouvelles, tant madame d'Alfi mettait de naturel à feindre ces impressions si brusquement contraires, qui, disait-elle, bouleverseraient sa vie : souvent elle prétendait que je ne l'aimais pas; alors M. le comte Christian s'écriait qu'elle se trompait, que j'étais capable de prouver mon amour, et il me proposait de le témoigner par les preuves d'affection les plus bizarres auxquelles je me soumettais avec délices, assez aveuglé pour ne pas m'apercevoir du ridicule amer dont je me couvrais. Non, dans ces épreuves, souvent grotesques, je ne voyais qu'une occasion de montrer à madame d'Alfi mon dévouement pour elle, et ces occasions je les saisissais avec ravissement.

« Pardonnez-moi, mon père, dans un moment si grave d'insister sur des puérilités, elles vous feront sourire de pitié mais, hélas! ces détails pourront seuls vous expliquer la profondeur de mon aveuglement, et aussi la profondeur de mon désespoir lorsque mes yeux se sont ouverts.

« Ainsi, M. le comte disait à sa sœur (il appelait toujours ainsi madame d'Alfi devant moi) :

« — Vous me dites que Julien ne vous aime pas?... ordonnez-lui de prendre, pour l'amour de vous, au feu de la cheminée, un charbon ardent, et de le tenir dans sa main, vous verrez qu'il s'empressera de vous obéir... Vous dites que Julien ne vous aime pas! ordonnez-lui, par le temps affreux qu'il fait ce soir, d'aller, pour l'amour de vous, à une lieue d'ici, au village de Monted, vous chercher un pigeon blanc et de vous le rapporter en vie.

« Je m'arrête, mon père; je ne m'appesantirai pas davantage sur ces détails, ils sont, je le répète, d'un ridicule amer. Ai-je besoin d'ajouter que je prenais le charbon ardent dans ma main; vous auriez pu y voir la cicatrice d'une brûlure récente. J'allais aussi au village par une nuit de pluie et de tempête, à travers des chemins effondrés, au milieu desquels je tombais vingt fois, pouvant à peine me guider à travers les ténèbres, mais ruisselant d'eau, couvert de boue, je rapportais triomphant au salon... le pigeon blanc!

« Un sourire, un regard de madame d'Alfi me faisait oublier ma souffrance ou ma fatigue, et j'étais ravi lorsqu'elle disait d'une voix attendrie, après quelqu'une de ces grotesques épreuves :

« — Vous avez raison, Christian, je crois que M. Julien m'aime véritablement.

« O mon père; ces seuls mots : *pour l'amour de madame d'Alfi*, m'auraient fait braver la mort, et une fois, je l'ai bravée...

« Nous allions, ce jour-là visiter une maison de campagne près de Lyon; nous marchions à pied, la voiture de madame d'Alfi nous suivait, le comte lui donnait le bras; deux officiers d'un régiment de cavalerie en garnison dans la ville venaient à notre rencontre.

« — Ma chère Cornelia — dit le comte — vous doutez toujours de l'amour de Julien; je gage, moi, qu'il vous aime assez pour aller, comme un preux chevalier, défier insolemment ces deux officiers en l'honneur de sa dame?

« — Vous êtes fou, Christian, répondit-elle en haussant les épaules, M. Julien n'a jamais manié que la plume dans son étude de notaire, et vous croyez que, pour l'amour de moi, il irait affronter ces gens d'épée ?

« Madame d'Alfi n'avait pas achevé ces mots, que je m'élance à la rencontre des officiers et, me croisant les bras, je leur barre le passage en les toisant d'un air provocateur; l'un d'eux me repousse violemment, je le prends au collet, une rixe s'engage, le comte accourt et nous sépare; un duel est convenu sur l'heure, mon adversaire, à qui le comte, mon témoin, expose ma complète inexpérience des armes, consent à se battre à cinq pas avec deux pistolets, l'un chargé à balle, l'autre non; la caserne se trouvait aux portes de la ville; les officiers allèrent y chercher leurs armes et nous nous donnons rendez-vous dans un bois voisin de la route; tout cela s'était passé très rapidement; nous rejoignîmes bientôt madame d'Alfi, le comte lui dit :

« — Julien était parti clerc de notaire, je vous le ramène paladin. Il se bat dans une demi-heure pour l'amour de vos beaux yeux, ma chère Cornelia.

« A ces mots, elle ne put retenir un cri de surprise et me tendit vivement la main : c'était la première fois qu'elle serrait la mienne, puis elle ajouta en me jetant un regard qui m'enivra :

« — Oh ! maintenant, je le crois ; oui, vous m'aimez, Julien !... le temps des épreuves est fini...

« — En ce cas, et si votre chevalier revient vainqueur du champ clos, ma chère Cornelia, — reprit le comte — promettez-lui de l'épouser dans huit jours...

« — J'y consens, — répondit-elle. Puis, s'adressant à moi avec un sourire enchanteur : — Et vous, Julien, y consentez-vous ?

« — Oh ! mon père !... comment vous peindre mon exaltation en entendant ces paroles ? Epouser madame d'Alfi ou mourir pour elle... quelle que fût l'issue de cette journée, elle était pour moi radieuse. Le comte, parodiant jusqu'au bout cette scène de chevalerie, reprit :

« — Il faut, ma chère Cornelia, donner à ce courtois paladin votre écharpe comme gage d'amour. — Et, me faisant agenouiller sur le marchepied de la voiture, pendant que madame d'Alfi détachait son écharpe, le comte ajouta : — Vous accorderez ensuite à votre chevalier un beau baiser sur le front, c'est encore l'usage.

« Madame d'Alfi se baissa pour nouer son écharpe autour de mon cou ; ses lèvres effleurèrent mon front ; mon émotion fut si vive, que je faillis m'évanouir.

« Une demi-heure après, le duel avait lieu ; le sort me favorisa, ou plutôt... le sort me fut contraire ! Si j'avais été tué alors, je n'aurais connu ni la honte d'une action déshonorante, ni l'horrible torture qui m'était réservée, honte et tortures contre lesquelles je n'ai plus aujourd'hui d'autre refuge que la mort !

« Le hasard m'avait donné dans ce duel l'arme chargée à balles ; l'officier, le premier, fit feu sur moi ; au lieu de riposter, je jetai mon pistolet à terre, en demandant pardon à mon adversaire de l'avoir grossièrement insulté. « — Victoire ! je vous ramène votre paladin couvert de lauriers, — dit le comte à madame d'Alfi lorsque nous revînmes auprès d'elle. — Votre main, ma chère Cornelia, doit être le prix de sa bravoure... Donc, à huit jours d'ici le mariage.

« — Je tiendrai ma parole, — répondit-elle — je dois récompenser un si vaillant amour.

« Huit jours après ce duel, je devais épouser madame d'Alfi, je le croyais du moins.



Cornelia d'Alfi.

XVII

« Le dernier aveu qui me reste à vous faire, mon père, est un aveu dont l'opprobre m'accable... mais j'irai jusqu'au bout.

« Le lendemain du jour où madame d'Alfi m'avait promis sa main, j'allai trouver le comte Christian ; je ne pouvais croire au bonheur qui m'attendait, je craignais qu'après avoir cédé à un premier moment de générosité, madame d'Alfi n'eût changé de résolution. Le comte me rassura complètement : je peux, mon père, vous rapporter ses propres paroles. Hélas ! en ce moment, mes souvenirs me sont cruellement présents.

« — Oui, mon cher Julien, — me dit le comte — celle que j'appelle ma sœur est décidée à vous épouser, mais à deux conditions.

« — Lesquelles ? demandai-je en tremblant.

« — La première est que, jusqu'à sa conclusion, ce mariage sera tenu secret, vous n'en direz mot à personne, pas même à votre père.

« — Quoi ! pas même à mon père ?

« — A lui moins qu'à tout autre.

« — N'ai-je pas besoin de son consentement ?

« — D'abord, croyez-vous, mon cher Julien, que votre père ne sera pas enchanté d'apprendre que vous avez épousé madame la marquise d'Alfi, une des plus grandes dames de Venise ? Et, ce qui n'est jamais à dédaigner, riche de cinquante mille écus de rentes. Vous pouvez, vous le voyez, sans le moindre inconvénient, cacher jusqu'à sa conclusion ce mariage à votre père ; ce n'est pas tout, et ici, mon cher Julien, je vais aborder un point très-délicat, la marquise, en sa qualité de grande dame, a des préjugés de caste ; mais après toutes les preuves d'amour que vous avez données à Cornelia, je ne peux croire que vous vous refusiez à son désir, si étrange qu'il vous paraîtra peut-être.

« — De quoi est-il question, monsieur le comte ?

« — Je ne crois vous blesser en rien, en vous apprenant que vous n'êtes pas ce qu'on appelle... un grand seigneur !

« — Je ne suis qu'un pauvre clerc de notaire, et je ne rougis pas de ma condition.

Imprimé par H. Didot Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

« — La marquise n'en rougit point non plus, puisqu'elle vous épouse; mais elle appartient à une illustre famille de Venise; le nom de ses aïeux figure dans le livre d'or, et elle veut faire bénir son union par l'un de ses oncles, le signor dom Cambrelli, patriarche des Indes, actuellement de passage à Gênes; elle lui a écrit hier soir aussitôt après avoir donné sa parole.

« — Ensuite? monsieur le comte.

« — Eh bien, Cornelia ne veut pas, aux yeux de son oncle, le patriarche des Indes, épouser M. Julien, clerc de notaire.

« — C'est cependant mon nom et mon état, madame la marquise le sait. Sans doute, mais ce qu'elle sait, son oncle doit l'ignorer; aussi croira-t-il la marier au jeune duc de la *Torre-Alba*, chevalier de la Toison d'or... comprenez-vous?

« — Non, monsieur le comte.

« — Comment, vous ne comprenez pas que pendant un quart d'heure seulement que durera la bénédiction nuptiale, vous serez, aux yeux de l'oncle de la marquise, le duc de la Torre-Alba?

« — Prendre un nom, un titre qui ne sont pas les miens! ah! monsieur le comte, c'est une mauvaise action.

« — Enfant que vous êtes, personne ne saura cet insignifiant mensonge. Le mariage aura lieu à minuit, ici, dans cette maison; nous y assisterons seuls, la marquise, vous, moi et le patriarche.

« — Mais ce mensonge... je le saurai, moi, monsieur le comte.

« — Certes, ce scrupule vous honore; seulement c'est à vous de réfléchir s'il vous convient de sacrifier votre amour à ce scrupule. Je connais Cornelia, elle sera intraitable sur cette condition, elle m'a chargé de vous en instruire, et en cas de refus de votre part... je dois vous déclarer qu'elle ne vous verra plus.

« — Oh! mon Dieu!

« — Elle mourra peut-être de chagrin, la pauvre créature, car elle vous aime éperdument; mais je vous ai dit sa volonté.

« — Monsieur le comte, cette union ne peut-elle donc pas être bénie par un autre prêtre?

« — A aucun prix la marquise n'y consentirait; elle est très-fataliste, et persuadée que la bénédiction de son oncle vous portera bonheur à tous deux. Encore une fois, mon cher Julien, vous vous effrayez d'un enfantillage. Cette union, accomplie ici, sera ensuite régularisée par la loi civile; vous pourrez alors demander le consentement de votre père, et il ne vous le refusera pas: mais aux yeux de Cornelia, qui, sans faire parade de sa dévotion, est, au fond, très-pieuse, le mariage religieux étant le seul valable, vous serez donc bien et dûment mariés par le patriarche des Indes, tellement mariés, que vous sortirez de l'autel pour entrer dans la chambre nuptiale, mon cher Julien...



Robert.

« Hélas, mon père, si absurde que fût cette fable grossière, tel était mon aveuglement, que je la crus, et je répondis au comte:

« — Je ferai ce que désire madame la marquise... quoiqu'il m'en coûte de jouer un rôle mensonger pendant un quart d'heure.

« — Cela doit vous coûter, Cornelia le sait; elle connaît la délicatesse de vos sentiments; mais elle sera profondément touchée de votre soumission à ses désirs; ce point principal convenu, le reste n'est plus qu'une affaire de détail, de costume.

« — Que voulez-vous dire, monsieur le comte?

« — Les Vénitiens sont très-formalistes, très-pompeux, et, à mon sens, ils ont raison, lorsqu'il s'agit d'entourer d'un certain appareil l'engagement le plus solennel de la vie: aussi, pour la célébration de leur mariage, ne se contentent-ils pas, comme vous autres Français, d'endosser un mesquin habit noir; non, et d'ailleurs Cornelia vous donnera l'exemple; vous la verrez venir à l'autel, en manteau de cour, coiffée de sa couronne de marquise, éblouissante de diamants. Or, je vous le demande, mon pauvre Julien, quelle mine feriez-vous auprès de madame d'Alfi avec votre frac noir?

« — Comment voulez-vous donc que je sois vêtu, monsieur le comte?

« — Est-ce que le duc de la Torre-Alba n'est pas chevalier de la Toison d'or? Il est donc très-naturel que pendant la bénédiction nuptiale vous portiez le costume de cérémonie des chevaliers de la Toison d'or.

« — Moi, monsieur le comte?

« — Certainement, je vais vous donner une note très-détaillée de l'habit de chevalier; les brodeurs sont à Lyon très-actifs, très-intelligents, et en les pressant un peu vous aurez votre costume avant huit jours; il est splendide, malgré quelque peu de bizarrerie résultant de son antiquité, mais il vous siéra parfaitement. Cornelia se fait une joie d'avance de vous admirer sous vos vêtements de grand seigneur. Heureux Julien! la marquise, de ses belles mains, détachera de vos épaules votre manteau brodé, lorsque, en ma qualité de frère, j'aurai refermé sur vous deux la porte de la chambre nuptiale...

XVIII

« Mon père, votre cœur se soulève de dégoût et d'indignation. Vous ne pouvez croire que j'aie été assez misérablement vain pour consentir à cette burlesque et méprisable comédie ! assez stupide pour ne pas m'apercevoir enfin que l'on se jouait indignement de moi ! Hélas ! l'amour m'aveuglait. Et puis, pouvais-je supposer qu'une dame et un homme d'un haut rang s'amuseraient ainsi à me bafouer, moi qui n'avais en rien mérité cette ignominie ! moi qui n'avais cédé qu'aux instances réitérées de madame d'Alfi et du comte, m'invitant à nouer des relations si en dehors de ma condition? moi qui avais gardé mon amour caché au plus profond de mon cœur, jusqu'au jour où le comte trahit mon secret ! moi enfin, dont le seul tort était d'aimer passionnément madame d'Alfi et de pousser mon dévouement pour elle jusqu'à la plus folle exaltation?

« Hélas la pensée de ce jeu froidement cruel, dont je devais être victime, ne pouvait jamais venir à mon esprit ; ma confiance, ma crédulité m'ont perdu. J'ai consenti à prendre un nom, un titre qui ne m'appartenaient pas ! Je suis descendu jusqu'à l'opprobre... jusqu'au vol.

« Le comte Christian m'avait remis la note détaillée du prétendu costume des chevaliers de la Toison d'or, un brodeur de Lyon me demanda quatre mille francs, pour confectionner ces riches vêtements en peu de jours ; cette somme était à peu près celle que vous m'aviez chargé de recouvrer pour vous, mon père ; je la donnai, excusant une indignité par une autre indignité ; je me dis, spéculant sur la fortune de madame d'Alfi, qu'après mon mariage avec elle je vous rembourserais cet argent.

« Pendant les huit premiers jours qui précédèrent le jour fixé pour notre union, chaque soir je vis madame d'Alfi. Elle se montra plus séduisante, plus tendre que jamais, son affection se nuançait d'une certaine gravité douce et réfléchie ; elle me parlait de notre avenir, elle me parlait aussi de vous, mon père, m'assurant que vous auriez en elle une fille dévouée. Elle regrettait aussi que je n'eusse plus ma mère... elle l'aurait tant aimée !

« Madame d'Alfi me demandait grâce du mensonge qu'elle m'imposait, afin, disait-elle, de ne pas blesser les préjugés aristocratiques de son oncle ; elle me savait un gré infini de ma condescendance, n'ignorant pas combien elle coûtait à ma sincérité. Elle s'indignait contre elle-même de ne pouvoir surmonter sa faiblesse à ce sujet, et de n'oser avouer à son parent qu'elle aimait un jeune homme obscur, mais qui, par la noblesse de son cœur rachetait, et au delà, son manque de noblesse de race ; puis, avec une joie presque enfantine, elle me parlait du brillant costume dont je devais être revêtu le jour de notre mariage.

« Que vous dirai-je, mon père ? le bandeau qui couvrait ma vue s'épaississait encore à mesure que nous approchions de ce jour fatal... Il vint enfin, et ce même jour, je reçus votre lettre qui m'appelait à Genève près de vous.

XIX

« Mon mariage avec madame d'Alfi devait être consacré à minuit, chez elle, par son oncle venu de Gênes pour la bénédiction nuptiale. Je me rendis dans la soirée chez madame d'Alfi, emportant dans une voiture de louage mon ridicule et éclatant costume. Le comte Christian me conduisit dans son appartement ; il voulut présider lui-même à ma toilette ; je me prêtai avec ma crédulité ordinaire à cette triste bouffonnerie ; je l'avoue même, ma misérable vanité aidant, je finis par m'habituer aux louanges sardoniques du comte sur l'élégante richesse de mes vêtements ; il revêtit lui-même un éclatant habit de cour ; j'admirais sa bonne grâce à le porter. Vers minuit, le comte me conduisit dans le salon ; un autel avait été improvisé. Bientôt madame d'Alfi entra, magnifiquement parée ; les diamants ruisselaient à son cou, à son corsage, sur ses bras, mais sa beauté rayonnait davantage encore. Elle était conduite par son oncle, le prétendu patriarche des Indes, vêtu d'une longue robe de soie pourpre, la figure presque entièrement cachée par une épaisse barbe blanche. La cérémonie sacrilège achevée, nous restâmes seuls, madame d'Alfi, le comte Christian et moi. Il alla ouvrir les deux battants de la chambre de la marquise, revint la prendre par la main, et me dit de le suivre ; mais, arrivé au seuil de cette porte, il referma l'un des battants, poussa un grand éclat de rire et me dit :

« — Bonsoir, mon cher duc de la Torre-Alba ! bonsoir noble chevalier de la Toison d'or ! Cornélia n'est pas une sœur pour moi, nous nous chérissons depuis longtemps très-tendrement, très-amoureusement. Quant à la morale de l'aventure, la voici : ainsi que les papillons de nuit se brûlent à la lumière, les clercs de notaire assez imprudents pour oser aimer des marquises sont justement bafoués, turlupinés ; vous profiterez sans doute de la leçon ; sur ce, cher duc de la Torre-Alba... bonsoir !

« — Bonsoir, beau chevalier de la Toison d'or, ajouta la voix moqueuse de madame d'Alfi ; bonsoir !

« Et la porte se referma au milieu de leurs éclats de rire à tous deux.

« J'ai cru que j'allais mourir et je suis tombé évanoui.

« Je ne sais combien de temps je suis ainsi resté privé de sentiment. Lorsque je suis sorti de mon évanouissement, les bougies éclairaient encore le salon désert ; avec la connaissance m'est revenu le souvenir de la réalité.

« Saisi d'une sorte de vertige, je me suis élancé hors de la maison de madame d'Alfi. La nuit était obscure, il pleuvait à torrent, l'aube allait paraître, un instinct d'habitude machinale, plutôt que ma volonté me ramena aux portes de Lyon ; quand j'y arrivai, il faisait grand jour : les éclats de rire, les cris des gens du faubourg que je traversai, me tirèrent des réflexions désespérées où j'étais plongé. Mes riches et ridicules habits, ruisselants d'eau, couverts de boue, causaient la surprise et l'hilarité des passants ; ils me huaient comme on aurait hué un masque ivre et attardé. Il me sembla, en approchant de notre logis, reconnaître le maître clerc de mon patron ; mais je n'avais pas la tête à moi.

« Rosalie, notre bonne vieille servante, me voyant rentrer ainsi accoutré, pâle, défait, brisé, voulut m'interroger, et m'offrit ses soins ; je la repoussai, je courus m'enfermer dans ma chambre : là, dans un accès de fureur, je mis en lambeaux ces vêtements témoins de ma honte, cause de mon vol... et ensuite je me dis :

« Maintenant, que faire?

XX

« Voici, mon père, le résultat de ces longues heures de réflexion.

« Les mépris, les insultes de madame d'Alfi, la noire méchanceté de son âme, n'affaiblissaient en rien mon amour pour elle ! ma lâcheté, mon ignominie justifiaient ainsi les écrasants dédains dont j'étais victime ; mais je vous dis, mon père, la vérité.

« J'aimais donc encore, avec une sorte de frénésie, cette femme si belle, si séduisante et si cruelle.

« Vous m'ordonniez d'aller vous rejoindre à Genève et de vous y apporter la somme que vous m'aviez chargé de recouvrer... Cette somme, mon père, je vous l'avais volée !

« Le présent pour moi, c'était de me présenter devant vous sous le poids d'une action infâme.

« L'avenir devait être pour moi un supplice sans fin, puisque j'aimais toujours madame d'Alfi d'un amour insensé, sans espoir.

« Face à face avec ce présent, avec cet avenir, ma première pensée fut de me tuer ; la seconde, le chagrin que vous causerait ma mort.

« Si mon père pleure ma mort, me suis-je dit, me livrant à une vague espérance, s'il me regrette, c'est qu'il m'aime : de sa tendresse comment douter ! Son émotion, en me quittant, il y a six semaines, ce témoignage alors échappé à son affection ; oui, tout me le prouve, malgré son apparente sévérité, mon père m'aime tendrement. S'il en est ainsi, pourquoi n'aurait-il pas pitié, non de mes fautes, non de mon opprobre, mais de la souffrance, mais du désespoir, mais des remords que me causent ces fautes et cet opprobre? Si j'avouais

tout à mon père en tombant à ses pieds, attendant mon arrêt dans un humble repentir? qui sait s'il ne me pardonnerait pas? puis ses conseils, son sustère sagesse, m'aideraient à vaincre ce honteux et fol amour, que le temps éteindra peut-être.

« Si mon père se montre inexorable, la mort me restera comme dernier refuge, et du moins j'aurai tenté, par des aveux complets, de mériter la clémence paternelle.

« Cette résolution n'apaisa pas mes souffrances et les angoisses dont j'étais bourrelé en songeant à affronter votre juste indignation, mon père, mais j'avais du moins conscience de suivre une inspiration loyale.

» La voiture de Lyon pour Genève ne partait que le lendemain matin : après une nuit d'insomnie, de larmes, de réflexions amères, fermement déterminé aux aveux les plus sincères, je montais en diligence. A mesure que je m'approchais de la ville, où vous m'attendiez, mon père, et où vous alliez décider de mon sort, tour à tour mon courage défaillait et renaissait. Enfin ma bonne résolution l'emporte ; en arrivant le soir à Genève, je me rends à l'hôtel dont vous m'aviez donné l'adresse. Quelle est ma surprise! Vous étiez reparti le matin même pour Lyon : nous nous étions croisés en route : prévoyant cela, vous avez laissé pour moi au maître de l'hôtel un billet contenant ces mots :

» Monsieur,

» Un exprès, arrivé hier soir de Lyon, m'apprend vos désordres; » je ne serais pas maître de moi en vous revoyant ce soir ici à Ge» nève, je retourne à Lyon, venez m'y rejoindre. La déchirante in» dignation du père sera calmée, vous ne trouverez plus en moi que » la froide inflexibilité du juge, ayant à prononcer l'arrêt d'un voleur.

» R. »

» Après la lecture de cette lettre, j'ai senti que tout était fini pour moi.

» J'ai demandé au maître de l'hôtel une chambre, une plume, du papier, de l'encre, et je vous ai écrit, mon père, ce que vous venez de lire.

» Je vous le répète, je le sens, tout est fini pour moi.

« Il me restait cette unique espérance : me jeter à vos pieds et vous faire des aveux complets. Peut-être même mon repentir, mes larmes, ma sincérité vous auraient touché...

« Je perds même le bénéfice de la franchise! Déjà vous êtes instruit de mes désordres, et lorsque près de vous j'arriverai, vous aurez refoulé dans votre cœur la commisération du père; je ne trouverai plus en vous « qu'un juge froidement inflexible, ayant à « prononcer l'arrêt... d'un voleur! »

« C'est la vérité, mon père, je vous ai volé, vol cent fois plus infâme que si j'avais volé un étranger. Un étranger, du moins, met son argent sous clef, et vous... vous aviez confié votre argent à la probité d'un fils.

« Adieu, mon père, je vais mourir.

» Je n'aurai plus à rougir devant vous... Vous n'aurez plus à rougir de moi.

« Je vais écrire quelques mots à madame d'Alfi. Elle saura que l'horrible mystification dont j'ai été victime m'a conduit au vol, au suicide! ce sera ma seule vengeance.

» J'ai laissé dans ma chambre la petite montre qui a appartenu à ma mère; permettez-moi de disposer de ce bijou en faveur de notre chère vieille Rosalie, qui m'a élevé. Dites-lui, je vous prie, que je regrette de l'avoir rudoyée avant hier, en rentrant, mais je n'étais plus maître de moi.

» Encore adieu, mon père, mon pauvre bon père! »

« Je vais quitter la vie en me rappelant ces mots que tu as prononcés, les larmes aux yeux, en nous quittant et me pressant tendrement sur ton cœur :

» Cher, cher enfant, ne t'afflige pas ainsi... »

« O père, père, je t'aimais bien pourtant!

« JULIEN. »

Plus d'une fois les larmes, les gémissements de Robert interrompirent la lecture de cette lettre navrante, tant de fois lue et relue par lui, il essuya ses yeux, se disant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Et le malheureux enfant a tenu sa promesse! Et j'ai été puni de mon impitoyable sévérité! Hélas! elle n'était qu'apparente, non moins que ma froideur pour lui : douloureusement affecté de la gravité de la faute de Julien, la première qu'il eût commise, et dont j'ignorais la cause, je voulais lui donner une grande leçon, l'arrêter par la frayeur à son premier pas dans une voie funeste; je connaissais son cœur, je comprenais les entraînements de la jeunesse; je comptais sur son repentir; il m'eût permis l'indulgence! Mais non, je l'ai appelé *voleur*, ce mot l'a tué. J'ai reçu à la fois sa lettre et la confirmation de sa mort. Le maître de l'hôtel, effrayé de la pâleur, de l'altération des traits de mon fils, lorsqu'il le vit sortir après avoir payé le prix de sa chambre, le suivit, et, quoique la nuit fût venue, il le vit mettre à la poste deux lettres, se diriger lentement vers le pont au-dessous duquel coule le Rhône, puis s'arrêter assez longtemps immobile, contemplant le cours du fleuve; déjà l'hôtelier croyait s'être trompé dans ses sinistres soupçons, lorsque, voyant soudain Julien s'élancer dans le fleuve et disparaître, il cria : A l'aide! au secours! Hélas! c'était trop tard! La nuit était obscure; en vain les bateliers ont cherché le corps de mon pauvre enfant! Entraîné par l'impétuosité des eaux, sa mort n'était que trop certaine! Fou de désespoir à cette affreuse nouvelle, j'ai couru chez madame d'Alfi; je voulais tuer ce monstre! elle avait dans la journée quitté Lyon. Il me restait un dernier espoir : retrouver et ensevelir le corps de mon fils, jeté sans doute par les eaux sur la grève du fleuve; alors a commencé l'horrible pèlerinage ensuite duquel je suis venu dans ce pays. Vaines recherches! le corps de mon Julien gît sans sépulture au fond de quelque gouffre!...

Puis Robert ajouta en se levant, les traits empreints d'une effrayante expression de haine, en désignant au loin et à ses pieds la maison de madame d'Alfi :

— O Providence vengeresse! je n'ai pu retrouver les restes chéris de la victime, mais tu m'envoies ses bourreaux!... Ils expieront leur crime!

XXI

Le lendemain de l'entrevue de Claude le jardinier avec Robert, la marquise d'Alfi, après une longue nuit d'insomnie, se leva au point du jour sans sonner sa femme de chambre, s'enveloppa d'un peignoir, et, ouvrant son nécessaire épistolaire, commença d'écrire la lettre suivante au comte Christian :

« 9 septembre, six heures du matin.

» Ne venez pas me rejoindre à Annecy, mon cher Christian.

» Je ne vous aime plus.

» Vous me connaissez trop bien, vous êtes trop homme du monde pour répondre à ma franchise par des reproches ou pour tenter de changer ma résolution : j'ai peu de souci des reproches, et ma volonté, vous le savez, est de fer.

» Vous m'avez plu, vous ne me plaisez plus; ainsi va l'amour.

» Quant à moi, maintenant, j'aime un mort.

» Et je m'explique.

» Lors de mon premier voyage en France, je me suis, vous vous le rappelez, arrêtée à Lyon : séduite par la beauté des rives du Rhône, je louai, dans une position charmante, aux portes de la ville, sur les bords du fleuve, une assez jolie maison où je vous offris l'hospitalité, à vous, mon compagnon de voyage.

» Un jour, le notaire avec qui j'avais été mise en rapport au sujet de la location de cette demeure envoya l'un de ses clercs m'apporter un reçu de la somme payée par moi; cette circonstance, insignifiante en apparence, est cependant très-importante pour l'intelligence de ma conduite envers vous; j'entrerai donc dans quelques détails.

» Nous nous trouvions, vous et moi, dans le petit salon bleu qui donnait sur le jardin; vous poursuiviez gravement un entretien des plus intéressants avec Lowe, mon King-Charles favori, vous faisiez les demandes et les réponses; je brodais en songeant que, dans un tête-à-tête, vous causiez rarement aussi longtemps avec moi qu'avec Lowe, et cependant, à l'encontre de ce charmant petit épagneul, j'étais capable de vous répondre, et de vous épargner ainsi la moitié

des frais de l'entretien; mon valet de chambre entra et m'annonça le clerc de M. X... (je ne me souviens pas du nom de ce notaire).

« — Que me veut ce monsieur? dis-je à Piétro.

« — Il vient apporter un reçu à madame la marquise.

« — Eh bien, qu'il vous donne ce reçu; qu'ai-je à faire de voir ce clerc?

« Piétro se retirait lorsque, cessant brusquement votre entretien avec Lowe, vous vous êtes écrié:

« — Madame! permettez, permettez! je ne suis point aussi indifférent que vous à l'endroit de l'étude des naturels de cette contrée sauvage. Un clerc de notaire du Lyonnais? mais ça doit être une espèce fort curieuse à observer. Cette variété du genre peut nous fournir des observations des plus intéressantes à consigner dans notre livre de voyage.

« Et, vous adressant à Piétro :

« — Faites entrer ce monsieur.

« Plus heureux que moi, ce clerc de notaire inconnu avait, comme Lowe, le pouvoir de vous donner le goût de la conversation et de vous inspirer les agréables plaisanteries que je viens de vous rappeler, mon cher Christian; aussi je devins non moins jalouse de ce clerc que de mon épagneul.

« Piétro, bientôt de retour, ouvrit la porte et annonça, aussi solennellement que s'il eût introduit dans mon salon un ambassadeur ou un feld-maréchal :

« — M. le clerc de notaire. »

XXII

« Je crois encore, mon cher Christian, être dans le salon bleu, tant mes souvenirs me redeviennent présents.

« Je vis entrer chez moi un adolescent de dix-huit ans au plus, si gauche, si troublé, qu'il s'arrêta confus à quelques pas du seuil de la porte; il était ridiculement vêtu d'une redingote jaunâtre deux fois trop large pour lui; elle tombait jusqu'à ses pieds, chaussés de gros souliers lacés, de ses deux mains gantées d'un vert, ah! quel vert! je n'avais jamais vu pareille nuance! il tournait et retournait dans tous les sens je ne sais quelle coiffure, bonnet ou casquette.

« Cependant, malgré ou à cause de son ridicule accoutrement, je fus vivement frappée de l'exquise beauté de cet enfant: ses longs cheveux blonds cendrés encadraient son visage d'une régularité parfaite, délicieuse figure d'archange! son teint, pur et blanc comme celui d'une jeune fille, rougissait et pâlissait tour à tour, tant était profonde la soudaine impression que vous, Lowe, ou moi, mon cher Christian, lui causions... Ses longues paupières, d'un blond plus foncé que sa chevelure, si longues, si soyeuses, qu'elles portaient ombre sur ses joues (jugez de la présence de mes souvenirs!), voilaient à demi ses grands yeux d'un brun velouté; rien de plus doux, de plus charmant, de plus ingénu que son regard qu'une seule fois il osa lever timidement vers moi, car décidément ce n'était ni vous ni Lowe qui impressionnaient vivement ce petit clerc de notaire. Immobile au milieu du salon, ne pouvant faire un pas, incapable de prononcer un mot, ayant conscience de la gaucherie de son maintien, la sueur perlait sur son front, ses traits exprimaient un embarras douloureux; faisant enfin sur lui un violent effort, il fouille dans l'une des poches de son interminable redingote pour y prendre sans doute le reçu qu'il m'apportait, et, ne le trouvant point là, fouille ailleurs. Vaines tentatives. Mettant alors sous son bras sa coiffure qui l'embarrassait, il palpe précipitamment toutes ses poches, et cela, je l'avoue, d'un air si troublé, si piteusement ahuri, que, tout bien élevé que vous devriez être, mon cher Christian, vous partez d'un grand éclat de rire... Le pauvre enfant tourne alors vers moi, d'un air navré, ses beaux yeux où je vois rouler une larme; puis, abaissant ses paupières, il balbutie d'une voix altérée en continuant de fouiller ses poches :

« — Pardon, madame la marquise... c'est que je... je... ne trouve pas...

« Mais soudain, poussant un cri d'allégement, il ajouta sans lever les yeux, et me présentant, quoiqu'il fût à dix pas de moi, le reçu qu'il venait enfin de tirer de l'une de ses poches :

« — Pardon, madame la marquise! voilà... voilà... le récépissé.

« Ce mot baroque, prononcé d'une voix étranglée, l'attitude de ce jeune garçon, qui, placé fort loin de moi et n'osant me regarder, m'invitait d'une main tremblante comme la feuille à prendre ce morceau de papier qu'il m'offrait, redoublèrent votre hilarité, mon cher Christian; vous teniez alors Lowe sur vos genoux, et je vous dis, prenant en pitié le clerc de notaire qui vous tournait le dos :

« — De grâce, mon cher comte, mettez momentanément terme à ces gentillesses de Lowe qui ont l'heureux privilége de vous égayer si fort; permettez-moi de parler d'affaires avec monsieur, qui a pris la peine de venir de Lyon ici.

« Soit que l'adolescent crût qu'en effet ce n'était pas lui, mais l'épagneul, qui excitait vos éclats de rire; soit qu'il vît dans mes paroles une façon polie d'excuser votre impertinence, il se rassura un peu, hasarda de me regarder en face une seconde fois pour me témoigner sa gratitude, rencontra mes yeux, baissa promptement les siens, rougit jusqu'à la racine des cheveux, tressaillit, fit quelques pas mal assurés pour se rapprocher de moi et me remit le reçu en me disant :

« — Voici, madame la marquise, le récépissé que mon patron vous envoie.

« Après quoi, de plus en plus troublé, il m'adressa coup sur coup plusieurs saluts plus empêtrés les uns que les autres en les accompagnant de ces paroles :

« — J'ai bien l'honneur d'être... Pardon, madame la marquise; ne vous dérangez pas... Je...

« Mais, chaque mot expirant sur ses lèvres, il se retourna brusquement, dans sa hâte de regagner la porte.

« Cette prompte retraite n'agréait point à votre désir de bafouer ce malheureux, mon cher Christian; non moins clairvoyant que moi, vous étiez frappé de la profonde et subite impression que ce que vous appeliez ma beauté exerçait sur lui; aussi, courant sur ses pas et l'arrêtant familièrement par le bras, vous lui dites, avec un accent de parfaite courtoisie :

« — Monsieur, ah! monsieur, madame la marquise ne souffrira point que vous repartiez pour Lyon sans vous être un instant reposé, veuillez prendre la peine de vous asseoir.

« — Vous êtes trop bon, monsieur le comte, répondit l'adolescent, saluant de nouveau coup sur coup et tirant toujours vers la porte; je ne saurais rester : mon patron... mon patron... m'a commandé de revenir tout de suite.

« — Mais, monsieur, dis-je à mon tour à cet enfant (et dès ce moment je devins, Christian, votre complice), si je désire écrire un mot à monsieur votre patron, ne me ferez-vous pas la grâce d'attendre un moment ici?

« A ces mots prononcés de ma voix la plus douce, je joignis un regard tel, que l'adolescent me répondit avec un redoublement d'émotion :

« — Madame la marquise, certainement je... j'attendrai vos ordres.

« Et, les yeux baissés, il restait debout, immobile, auprès du fauteuil que vous lui présentiez; je sonnai et dis à Piétro, qui entra :

« — Apportez du vin de Madère, de l'eau glacée, des fruits, quelques gâteaux.

« Et, comme Piétro se retirait, j'ajoutai :

« — Faites atteler ma voiture; l'on reconduira monsieur à Lyon.

« Alors, me levant, j'allai vers ma table à écrire, et, adressant au clerc de notaire un gracieux sourire :

« — J'abuse, vous le voyez, de votre aimable complaisance; vous me permettrez, n'est-ce pas, d'écrire quelques lignes à monsieur votre notaire, et vous aurez la bonté de les lui remettre?

« Le pauvre enfant, ébahi d'une pareille réception, me répondit avec confusion qu'il était à mes ordres. Je m'occupai d'écrire. Piétro revint avec un plateau chargé de rafraîchissements; notre victime, cédant à vos instances, n'accepta qu'à grand'peine un peu d'eau glacée, mêlée de sirop d'orange, et vous lui tîntes bravement tête, mon cher Christian, en vidant un flacon de vin de Madère et mangeant une demi-douzaine de gâteaux, fidèle à ce philosophique et placide appétit qui jamais ne vous a failli et ne vous fera défaut, je l'espère, dans les plus graves circonstances de votre vie.

XXIII

« J'étais, mon cher Christian, occupé d'écrire à ce notaire, sans perdre pour cela de vue notre victime, à qui vous disiez avec une bonhomie merveilleusement jouée :

« — Eh bien, mon cher monsieur... de grâce, votre nom?

« — Julien Robert.

« — Eh bien, mon cher monsieur Julien, comment menons-nous les plaisirs à Lyon ?

« — Monsieur...

« — Voyons, parlons franchement, votre physionomie me revient beaucoup... vous le voyez, je me mets tout de suite en confiance avec vous... imitez-moi, que diable!

« — Monsieur le comte... je suis en vérité confus...

« — Je gage, cher monsieur Julien, avez-vous ajouté en baissant la voix comme si vous aviez voulu me rendre étrangère à la confidence que vous sollicitiez, je gage que nous avons une gentille amoureuse... Hein ?

« — Oh, monsieur le comte! reprit l'adolescent devenant pourpre de confusion, et je surpris des regards effarés qu'il jetait, malgré lui, de mon côté en ajoutant : Monsieur le comte... pouvez-vous penser que...

« — Parbleu! un joli garçon comme vous doit faire tourner toutes les têtes... allons, contez-moi vos amourettes, mon cher !... Est-elle brune? est-elle blonde ?

« — Je vous en supplie, dit Julien, de qui l'embarras redoublait, si madame la marquise entendait...

« — Rassurez-vous, elle n'entend point ; d'ailleurs, entre nous, madame d'Alfi n'est pas de ces prudes farouches qui ne peuvent comprendre qu'il faut que la jeunesse s'amuse. Elle est très-bonne femme, sans l'ombre de prétention, quoiqu'elle puisse les avoir toutes, vous l'avouerez.

« — Certainement, reprit Julien de nouveau rougissant et balbutiant. Certainement, madame la marquise...

« — N'est-ce pas qu'elle est ravissante?

« — Je n'oserais jamais me permettre de...

« — De la trouver charmante?... Pourquoi pas? vous pouvez me parler franchement, je suis son frère.

« — Vous, monsieur le comte ! s'écria l'adolescent avec un accent de surprise où perçait une sorte de satisfaction vague et involontaire, vous, le frère de madame la marquise ?

« — Son frère... de lait ; nous sommes du même âge, le même sein nous a nourris, aussi une fraternité véritable ne serait pas autre que la nôtre : depuis son veuvage, je ne quitte pas madame d'Alfi. Vous concevez, cher monsieur Julien, qu'une femme jeune et belle, lorsqu'elle est isolée, est exposée à beaucoup de malencontres. En un mot, je suis pour la marquise : un bon chien, un chien de garde, fidèle et dévoué.

« — Oh, monsieur le comte, combien elle doit être heureuse d'avoir rencontré un frère tel que vous! reprit naïvement Julien cédant à l'attrait de votre bonhomie apparente, mon cher Christian, et se mettant peu à peu en confiance. Combien aussi vous devez l'aimer, madame la marquise, elle a l'air si bon!

« — Vrai... vous trouvez ?

« Cette interrogation recommença de troubler l'adolescent qui répondit en baissant les yeux :

« — Je juge de la bonté de cette dame par l'accueil qu'elle daigne me faire ici, car je n'ai aucun droit à une pareille réception.

« — Aucun droit! allons donc, mon cher; vous êtes un charmant jeune homme...

« — Monsieur... je ne mérite pas...

« — Vous méritez beaucoup au contraire, et puis, tenez, entre nous, je suis de ces gens qui, à la première vue, éprouvent des sympathies ou des antipathies invincibles; or, cher monsieur Julien, vous me revenez fort; pourquoi cela? le diable m'emporte si je le sais! puisque c'est la première fois que je vous vois! Nous n'avons pas échangé vingt paroles, nous ne sommes pas du même âge, et cependant je ressens une vive sympathie pour vous, c'est comme cela ! que voulez-vous que j'y fasse, moi? Si cela vous désoblige, ma foi, tant pis, arrangez-vous!

« Cette sorte de boutade, mon cher Christian, fut accentuée par vous avec tant de rondeur, avec une telle apparence de sincérité, que Julien, d'abord stupéfait, puis attendri, vous répondit d'une voix émue :

« — Monsieur le comte... je ne peux croire à ce que j'entends... Me traiter avec cette bonté... moi, un pauvre clerc de notaire, en vérité, je ne peux comprendre...

« — Comprenez, ou ne comprenez point, ceci vous regarde, mon cher; vous devez seulement, je crois, être convaincu que mes avances n'ont pas un but intéressé!

« — Je le crois bien... Que suis-je donc, mon Dieu ?

« — Vous êtes, j'en suis certain, cher monsieur Julien, un bon enfant dans toute la force du terme; or, moi, j'aime beaucoup les bons enfants; cette sympathie subite vous étonne? voyons : pourquoi l'amitié ne serait-elle pas aussi primesautière que l'amour? Est-ce qu'il n'arrive pas journellement qu'à la première vue, sans l'avoir jamais connue, sans lui avoir jamais parlé, un homme tombe subitement, et malgré lui, amoureux d'une femme, quelle qu'elle soit, grisette... ou grande dame ?

« Julien, pour dissimuler son embarras mortel et se donner une contenance, prit sur le plateau son verre à demi rempli, et dit avant de le porter à ses lèvres :

« — Monsieur le comte, je... ne saurais vous répondre... je ne sais... si l'amour...

« — Ah! cher monsieur Julien, vous n'êtes pas sincère... vous rougissez jusqu'au blanc des yeux... et, de plus, au lieu de boire, vous venez de replacer ce verre un peu à côté de la table, de sorte que le voilà cassé... ce dont il ne faut aucunement vous lamenter, que diable! il y a d'autres verres à l'office! Ne vous donnez donc point la peine de ramasser ainsi les morceaux sur le parquet, sinon, d'honneur, je me mets à les ramasser avec vous!

« Vous alliez beaucoup trop vite et trop loin, mon cher Christian, je me hâtai de cacheter ma lettre et de me lever afin de mettre un terme à vos étourderies et de rassurer Julien, désolé d'avoir brisé un verre, par suite du trouble où le jetait votre imprudente allusion à la vive et soudaine impression que je lui causais.

« — Voici, monsieur, lui dis-je en m'approchant de lui, ma lettre pour monsieur votre notaire; vous allez savoir en deux mots ce dont il s'agit : je pourrais, dans le cas où je trouverais une propriété plus à ma convenance que celle-ci, me décider à l'acheter ; je prie donc monsieur votre notaire, en l'indemnisant, bien entendu, de ses soins, de s'enquérir des maisons de campagne qui seraient à vendre aux environs de Lyon, sur les bords du Rhône, je voudrais, si la chose est possible, que vous fussiez chargé de cette mission, vous auriez la bonté de prendre une note détaillée relative à la contenance du jardin, à la disposition de la maison et de m'apporter ces renseignements; vous les compléteriez de vive voix, et cela m'épargnerait ainsi la peine de visiter ne grand nombre de propriétés, puisqu'après avoir conféré avec vous, monsieur, je me bornerais à l'examen de celles qui sembleraient devoir me convenir. Vous m'excuserez, monsieur, de disposer ainsi on peu despotiquement de vous, mais je ne sais pourquoi j'aime à compter sur votre complaisance et votre courtoisie. Un mot encore : mes journées sont généralement occupées par la promenade, je préférerais, si cela vous est toutefois indifférent, monsieur, que vous prissiez la peine de venir me donner le soir les renseignements que j'attends de votre obligeance.

« — Alors, madame, avez-vous ajouté, mon cher Christian, que M. Julien vienne sans façon vous demander à dîner à sept heures lorsqu'il devra causer avec vous de cette affaire.

« — Vous avez là, mon cher comte, une excellente idée, seulement il serait peut-être indiscret de demander à monsieur de nous sacrifier ainsi quelquefois sa soirée tout entière ?

« Le malheureux enfant, étourdi, suffoqué, se croyait le jouet d'un rêve. Il ne trouvait pas un mot à répondre, je lisais sur sa physionomie candide la stupeur que lui causait cette invitation inespérée pour lui, la joie qu'il ressentait en songeant aux relations suivies qui allaient s'établir entre nous, sa douleur de ne pouvoir répondre que par un silence stupide à une offre si flatteuse ; enfin chez lui se trahissait surtout son indicible étonnement de se voir, lui pauvre clerc de notaire, accueilli avec tant de distinction et de bonne grâce, recherché avec tant de persistance, par des gens d'un certain monde.

« Piétro vint, sans le savoir, au secours de Julien, en entrant et m'annonçant ma voiture.

« — Je ne veux pas, monsieur, abuser plus longtemps de vos moments, — dis-je à l'adolescent. — ma voiture est à vos ordres; il reste convenu entre nous que vous voudrez bien venir nous demander à dîner toutes les fois que vous aurez un renseignement à me donner. Adieu donc, monsieur, je compte sur une très-prochaine visite de votre part, car je suis impatiente de savoir si je trouverai ou non à m'établir ici. Cela dépendra un peu de votre obligeante activité, monsieur; aussi serai-je très-heureuse de penser que vous aurez été pour quelque chose dans le choix de ma résidence.

« — Et en ce cas, mon cher monsieur Julien, je réclamerai pour ma part les droits de bon et fréquent voisinage, avez-vous ajouté, mon cher Christian.

« — Madame la marquise... monsieur le comte... je ne sais comment vous exprimer... Vous me faites certainement trop d'honneur.... — répondit Julien en balbutiant et en proie à une sorte de vertige. Aussi, voulant échapper à un entretien qui le torturait délicieusement, il nous salua, et, perdant complétement la tête il se dirigeait vers l'une des fenêtres de ce rez-de-chaussée, ouverte sur le jardin, où il allait aveuglément choir, lorsque courant à lui, et le prenant par le bras, vous lui avez dit gaiement :

« — Allons, venez, cher monsieur Julien, je vais vous piloter et vous mettre en voiture.

« Bientôt de retour, mon cher Christian, vous avez commencé par vous jeter sur un fauteuil en pâmant de rire. Puis cet accès d'hilarité calmé, vous vous êtes écrié :

« Le clerc du notaire est fasciné! il croit faire un rêve des *Mille et une Nuits!* il est amoureux fou de vous, marquise. Il viendra souvent, et puisque vous ne voulez recevoir ici personne, nous aurons, grâce à cet imbécile, les plus divertissantes soirées du monde! Il est impossible d'être plus naïf, plus stupide, plus dadais que ce garçon-là! Nous lui ferons faire les choses les plus saugrenues! À dix-huit ans, et mordu par une passion pareille, cet innocent sera capable des folies les plus grotesques! D'avance j'en pouffe de rire. Ah! ah! ah! ma chère, quelles amusantes soirées nous allons passer! »

Cornelia en était à ce paragraphe de sa lettre, lorsque Faustine entrant lui dit :

— Quoi, madame, déjà levée? sans m'avoir sonnée?

— Que voulez-vous?

— Madame, c'est le guide que vous avez demandé.

— Qu'il attende.... préparez ma toilette, mes habits d'homme, et n'oubliez pas mon étui à cigarettes.

Pendant que Faustine accomplissait les ordres de Cornelia, celle-ci ajoutait ces mots à sa lettre adressée au comte :

« .... J'interromps ma lettre, mon cher Christian, pour aller faire une excursion dans la montagne; à mon retour, je terminerai cette épître... »

XXIV

La marquise, aidée de sa camériste, achevait de vêtir ses habits d'homme, cambrant sa taille souple et mince, serrée à ses larges hanches par la ceinture de son pantalon de nankin, elle nouait à son cou une cravate blanche à larges raies d'un bleu tendre, étoffe pareille à celle de sa chemise; ayant ensuite endossé un gilet de bazin, un léger paletot de popeline d'un brun doré, elle tendit son pied d'enfant à Faustine, qui laça étroitement les bottines de sa maîtresse.

— Peut-être, — disait Cornelia d'un air sombre, — peut-être ces promenades dans la montagne, en me brisant de fatigue, me rendront le sommeil!

— Madame en aurait grand besoin! Cette nuit encore je l'ai entendue se promener dans sa chambre avec agitation.

— Vers minuit je m'étais assoupie... J'ai fait un rêve... un rêve... horrible!

— Quel rêve, madame?

— Je voyais Julien se débattre dans les flots du Rhône qui l'emportaient; mes yeux ne pouvaient se détacher des siens, et son regard... à ce moment suprême... oh... son regard... tiens... j'en frissonne encore... Et puis son pâle et doux visage était encore si beau, malgré les convulsions de l'agonie!

— En vérité, madame, je crois à peine à ce que j'entends! — reprit Faustine avec stupeur en discontinuant de lacer la bottine de la marquise, — il faut que votre imagination soit bien frappée... pour que vous fassiez de pareils rêves!

— C'est vrai... toujours je pense à ce malheureux enfant, tantôt avec délices, tantôt avec amertume.

— Mais, madame, — s'écria la camériste, — cela devient une passion outre-tombe?

— Oui, — répondit la marquise d'Alfi, absorbée dans ses pensées, — oui, je le crois, c'est une passion outre-tombe...

— Alors, madame, pourquoi pendant la vie de ce pauvre diable l'avez-vous, ainsi que monsieur le comte, tant bafoué, que de désespoir il s'est...

— N'est-ce pas qu'il était beau? — reprit la marquise rêveuse en interrompant Faustine, qu'elle n'écoutait point, — beau... comme un ange?

— Comme un ange... qui aurait porté des gants verts et des souliers lacés, car enfin, madame, ce jeune homme...

— Et quelle candeur adorable! — ajouta Cornelia s'exaltant de plus en plus et interrompant de nouveau sa camériste, — quelle âme! quel amour! quelle foi! quelle sincérité! quel dévouement sans bornes! quel courage... N'a-t-il pas pour moi affronté la mort dans un duel inégal! Oh! pauvre enfant! combien près de toi ces roués de salon me font pitié! prétentieux ou sots, toujours faux et égoïstes, insolents despotes s'ils dominent une femme, lâches esclaves si elle les subjugue, on peut les blesser dans leur orgueil, jamais au cœur... ils n'en ont pas! Mais toi, aimable et douce créature, toi qui ne vivais que par le cœur, je t'ai... par un jeu atroce... frappé au cœur! Oui, un jour, en me jouant je t'ai écrasé sous mon dédain railleur, comme on écrase avec distraction un de ces petits papillons de nuit inoffensifs et charmants, qu'une lumière trompeuse et mortelle attire hors de leur paisible obscurité... Ah! mieux que le remords, mes regrets impuissants et désespérés te vengent, malheureux enfant!

— Quoi! madame, vous pleurez! s'écria Faustine en voyant des larmes rouler dans les yeux de sa maîtresse; vous pleurez! et c'est d'un œil sec que vous avez lu cette lettre dans laquelle il y a deux ans le duc de Balbi, tué en duel à cause de vous, madame, vous adressait, de son lit funèbre, des adieux déchirants. Vous pleurez! c'est la première fois que je vous vois verser des larmes depuis la mort de Fioretta, cette petite perruche bleue que vous adoriez... En vérité je m'y perds! vous n'avez seulement pas sourcillé lorsqu'à Paris vous avez appris la mort de ce jouvenceau.

— Et à présent je l'aime! s'écria la marquise avec un sanglot convulsif; c'est insensé, mais je l'aime!

— Aimer un mort!... vous le dites vous-même, madame, c'est folie... c'est vouloir l'impossible...

— Eh! justement, répondit Cornelia en frappant du pied avec fureur, l'impossibilité m'attire comme le vide attire quand on regarde au fond d'un abîme.

Deux coups frappés discrètement à la porte interrompirent cet entretien. Faustine sortit un instant et rentra disant à sa maîtresse :

— Madame, c'est le guide que vous avez demandé; il attend vos ordres.

XXV

Lorsque la marquise d'Alfi descendit de chez elle pour rejoindre son guide, elle venait d'enrouler ses noirs cheveux sous un large chapeau de paille; ses habits d'homme lui donnaient l'apparence d'un adolescent d'une beauté accomplie; ses larmes taries, ses traits, avaient repris leur expression habituelle de hauteur sardonique et ne révélaient en rien les regrets désespérés dont Faustine possédait seule le secret.

À la vue de cette femme qu'il accusait de la mort de son fils, Robert, malgré son empire sur lui-même, pâlit légèrement, et, de peur

de trahir ses ressentiments, il n'osa lever les yeux sur Cornelia; celle-ci lui dit d'un ton d'impérieux reproche :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier, ainsi que je l'avais ordonné?

— Je ne le pouvais pas, madame.

— J'avais d'ailleurs prévenu le jardinier que je vous payerais à votre gré.

— Je me contenterai de ce que vous me donnerez, madame.

— Rappelez-vous surtout que je n'aime pas à voir contrarier mes volontés; alors vous n'aurez qu'à vous louer de ma générosité.

— Je tâcherai, madame, de vous satisfaire.

— Ainsi vous connaissez bien le pays?

— Oui, madame.

— Vous pourrez me servir de guide dans les montagnes?

— Oui, madame.

— Je désire surtout monter à la cime de la Tournette; pouvons-nous aujourd'hui entreprendre cette course?

— Oh! non, madame; il faut, pour aller à la Tournette, partir pendant la nuit, et c'est à peine si l'on peut être de retour dans la soirée du même jour. D'ailleurs il a beaucoup plu ce matin, le ciel est sombre, les nuages sont bas et arrivés à moitié de la hauteur de la montagne, nous nous trouverions au milieu d'épais brouillards, et ils vous cacheraient tous les points de vue; pour en jouir, il faut attendre un temps clair; alors, du haut de la Tournette, on voit très-loin.

— Où donc irons-nous aujourd'hui?

— Madame, êtes-vous allée au pont de Saint-Clair par la route de Thônes?

— Non. Le site est-il beau?

— Je ne m'y connais guère; tout ce que je sais, c'est que le torrent coule au pied de grands rochers d'où tombent plusieurs cascades.

— Soit, dirigeons-nous de ce côté; le trajet est-il long?

— D'ici, madame, il faut environ deux heures pour se rendre au pont de Saint-Clair, autant pour revenir.

— Il n'est que onze heures... partons.

Et madame d'Alfi, quittant sa demeure, suivit son guide, qui marchait à quelques pas devant elle.

Quatre principaux passages conduisent du village de Veyrier au pont de Saint-Clair; tous quatre sont admirablement pittoresques.

Robert choisit celui qui, toujours large, plane et carrossable, contourne les bords du lac jusque vers le village des Barattes, puis va rejoindre au hameau de Vignière la grande route de Thônes, si variée dans ses nombreux aspects. Qu'on en juge :

A droite et aussi haut que la vue puisse atteindre, c'est le versant septentrional du mont Veyrier, couvert de sa base à son sommet d'une végétation luxuriante; les peupliers, les hêtres, les sapins où grimpent le lierre et les clématites sauvages aux fleurs odorantes confondent les nuances de leurs feuillages; çà et là, grâce à quelques échappées de vue, l'on aperçoit à mi-côte de grandes clairières gazonnées que la nature a plantées comme des parcs en y jetant çà et là des massifs d'arbres divers; à gauche de la route (en allant à Thônes) se profile à l'horizon, élevée de cinq à six mille pieds, la chaîne du Parmelan; rien de plus original, de plus imposant que cette cime : on dirait les ruines d'un château fort taillé dans le roc par les Titans, ses tours, ses bastions, ses murailles crénelées, d'une admirable couleur, assises au faîte des prairies qui tapissent ces monts, se développent sur une étendue de plusieurs lieues et dominent le paysage; au-dessous, le versant de la montagne de Nâves encaisse la vallée du même nom, que le chemin de Thônes surplombe jusqu'au pont de Saint-Clair.

Délicieuse vallée, les plantes fourragères, l'orge, l'avoine, le chanvre, la vigne, les arbres fruitiers y abondent au milieu des accidents de terrain les plus pittoresques; ici le trèfle à fleurs incarnates tapisse les bords d'un ravin de deux cents pieds, du haut duquel tombe et bouillonne une cascade; des pampres chargés de raisins vermeils s'épanouissent joyeusement au midi, abrités contre la bise du nord par un banc calcaire, noirâtre et dénudé; ailleurs, les tiges du maïs, élégants panaches de verdure d'où sortent des cônes de grains dorés, ondoient au bord d'un précipice, des courges rampantes, suspendues au flanc d'un escarpement, y étalent leurs larges feuilles et leurs fruits énormes côtelés d'orange et de blanc, tandis que, sur la pente d'une fondrière, des haricots à pétales écarlates grimpent à de longues perches en gracieuses pyramides; quelques blocs de roches, minés par le temps et détachés du sommet de la montagne, ont roulé dans la vallée; leurs masses, couvertes de mousses, sont entourées d'un champ de pois en fleurs; des maisons, à demi cachées dans des massifs de noyers et de mélèzes, sont bâties à mi-côte de rampes presque à pic, et du bord de la route on voit au loin tournoyer au-dessous de soi la fumée bleuâtre des cheminées (1); ailleurs, le torrent qui tonne, écume et bondit, a pour rives de gras pâturages et des vergers chargés de pommes empourprées, de poires jaunissantes dont le doux parfum se mêle à celui des prunes violettes (2). Enfin, au fond de cette vallée, dont la riante fécondité contraste d'une manière originale et charmante avec les grandeurs alpestres qui l'encadrent, coule le Fier, capricieux torrent; ici rapide, mais si paisible, si pur, qu'à travers son onde limpide et verte comme l'aigue-marine l'on peut compter les cailloux sur lesquels il glisse avec un doux murmure; ailleurs, sous la voûte de quelques parties du roc miné par le courant, l'eau profonde prend des teintes, des reflets, des transparences d'une vivacité incroyable : tantôt c'est le bleu d'outremer le plus foncé, tantôt l'éclatante crudité du vert-de-gris, nuances chatoyantes souvent lamées d'or par quelques rayons de soleil pénétrant à travers les branches des arbres de toute espèce dont les escarpements du torrent sont presque partout plantés. Dans d'autres endroits, le Fier blanchit et gronde dans un lit resserré au fond duquel ont roulé des quartiers de rochers. Le temps et l'action des eaux ont usé, arrondi, poli les angles de ces blocs à demi submergés; ils offrent souvent à l'œil les formes les plus bizarres : parfois on croit voir de monstrueux mastodontes immobiles au milieu du courant qui bat incessamment leurs flancs et leurs croupes noirâtres d'où ruisselle une écume argentée.

Changeant d'aspect comme la mer, aujourd'hui calme et muette, demain sombre et soulevée par la tempête, le Fier, grossi par les pluies de la nuit, par l'affluence des ruisseaux et des cascades, le Fier mugissait ce jour-là, limoneux, terrible, à environ trois cents pieds au-dessous de la route de Thônes, taillée presque à pic, à l'endroit où se trouvaient alors la marquise d'Alfi et son guide; d'épais nuages gris obscurcissaient le ciel, tandis que çà et là des bancs de nuées d'une blancheur presque mate, se traînant à mi-côte des monts les plus élevés, coupaient en deux leurs cimes de prairies veloutées, couronnées de noirs sapins; ailleurs, pareilles à des flots de fumée, ces vapeurs se déroulaient lentement au fond de quelque gorge abrupte, ou bien encore, remontant dans l'espace et se repliant comme des voiles de gaze, elles découvraient au regard, à travers leurs trouées, de lointains horizons.

XXVI

Robert et Cornelia avaient marché longtemps, ils n'étaient plus qu'à peu de distance du pont de *Saint-Clair*, les sites, d'abord aussi riants que variés, devenaient d'une sauvage et sinistre majesté; la route se resserrait entre le torrent qu'elle surplombait et d'immenses murailles de rochers jaunâtres, rayés de noir; séparés à leur crête par une gigantesque déchirure, ils semblaient devoir se rejoindre à leur base et couper la route à son premier tournant; à travers l'échancrure, laissée entre leurs parois presque perpendiculaires, l'on apercevait au loin se dressant à l'horizon le cône immense de la montagne d'*Alex* à demi cachée dans les nuages.

Jamais Salvator Rosa ne rêva de tableau d'une grandeur plus lugubre !... du fond de cette gorge l'on voyait à ses pieds le torrent, au

(1) Il n'y a pas une des maisons de la campagne de la Savoie qui n'offre au peintre des sujets d'étude et de détails aussi variés dans la forme que puissants par la couleur. Dans les villages, ces trésors de coloris et d'originalité abondent. Nous citerons, entre mille autres, dans le village de Chavoire, certaine rue terminée par une arcade qui offre l'aspect de l'un des plus admirables tableaux de Decamps. Nous recommandons spécialement cette vue aux artistes comme spécimen des merveilles qu'ils rencontreront à chaque pas. Le village de Chavoire est aux portes d'Annecy.

(2) Jamais, sinon en Savoie, nous n'avions senti l'odeur des fruits mûrs aussi suave et aussi pénétrante; celle du prunier violet, entre autres, est sensible à une distance de vingt pas.

dessus de soi le ciel, et à quelques pas des cascades qui, grossies par la pluie, descendaient en nappes du haut des rocs, et répandaient sur la route une poussière humide... Leur retentissement, le fracas du Fier, dont les eaux s'engouffraient avec furie sous l'arche unique du pont Saint-Clair, les sifflements du vent, l'aspect de ces lieux solitaires, assombris par un dôme de nuages bas et compactes, frappèrent Cornelia d'une vive émotion ; la route était déserte : aussi loin que l'œil pouvait suivre ses sinuosités, l'on n'y voyait personne.

— Madame, si vous n'aviez pas peur, lui dit Robert, nous traverserions le pont, nous prendrions à gauche ce qu'on appelle l'ancienne voie romaine, et du haut de ce roc que vous voyez là-bas, élevé à pic au-dessus du torrent, vous aurez un beau coup d'œil ; mais il faut avoir la tête ferme pour...

— Marchez, reprit la marquise en interrompant son guide, je ne crains rien.

XXVII

Robert, suivi de Cornelia, quitta la route de Thônes, coupée à angle droit par le pont de Saint-Clair, le traversa, et, tournant à gauche, commença de gravir une sorte d'escalier taillée par les Romains dans la pierre vive, puis, après quelques minutes de marche, quittant ce chemin, il monta sur un bloc de roche, fit signe à Cornelia de passer devant lui et dit :

— Voyez !

Madame d'Alfi, selon l'indication de son guide, se plaça sur une plate-forme, large au plus de quatre à cinq pas ; de là, le spectacle était formidable : aux pieds de la marquise, et à une extrême profondeur, le torrent limoneux tonnait au milieu des roches qui obstruent son lit ; c'étaient des bouillonnements, des tourbillons, des ruissellements d'une rapidité à donner le vertige, un fracas à assourdir ! Les vagues gonflées, pressées, refoulées par les obstacles, tournoyaient, bondissaient, se creusaient, se dressaient, revenant et se tordant sur elles-mêmes dans les courants les plus violemment contraires, au milieu de flots d'écume jaunâtre qui se brisaient sur les blocs à demi submergés. Une créature humaine précipitée dans ce gouffre, au milieu d'ondes furieuses, fouettant, ébranlant des pierres énormes, n'eût pas été noyée, mais broyée, mais mise en lambeaux de chair et d'os...

Cette pensée vint fatalement à la marquise, subissant, malgré elle, l'attraction du vide, la fascination du danger. Le regard troublé par la vertigineuse rapidité du Fier, l'oreille étourdie par le fracas retentissant du vent, du torrent et des cascades, palpitante, immobile, sentant que s'avancer d'un seul pas c'était tomber à l'abîme... mais n'ayant plus même la force de faire un pas en arrière, Cornelia restait là... pétrifiée...

Robert, debout derrière la marquise et inaperçu d'elle, put en ce moment quitter son masque d'indifférence... L'horreur que cette femme lui inspirait éclata soudain sur ses traits, alors effrayants de haine et de désespoir : la vue de ce torrent lui rappelait les flots du Rhône où Julien s'était précipité, poussé au suicide par cette créature, et elle était là... penchée vers le gouffre.

Robert effleura par deux fois, de ses mains crispées de fureur, les épaules de Cornelia... prêt à la jeter dans le torrent, mais par deux fois ses bras retombèrent et il se dit :

— Non, pas encore... attendons son complice... l'autre bourreau !



Genève

La marquise, toujours immobile, fascinée par le péril, tressaillit tout à coup...

Elle se souvenait de son rêve de la nuit, où elle avait vu Julien agonisant, emporté par les eaux du Rhône, fougueuses, grondantes, limoneuses comme celles du torrent !... Bientôt le mirage de son esprit troublé lui montra, au milieu d'un tourbillon d'écume, la figure livide et contractée de l'adolescent qui attachait sur elle ses yeux éteints.

La marquise, incapable de faire un mouvement, sentit ses genoux trembler, son corps s'incliner vers le gouffre ; elle y roulait si elle n'eût été retenue par Robert qui l'attira vigoureusement à lui en s'écriant :

— Prenez donc garde, madame, vous allez tomber !

Cornelia, d'abord anéantie par l'épouvante, resta durant un moment presque inerte dans les bras de son guide, puis, reprenant ses esprits, elle s'écria, rougissant de sa faiblesse :

— Honte et lâcheté... j'ai eu peur !

Madame d'Alfi, se dégageant alors des bras de Robert, s'élança vers le roc du haut duquel elle avait failli se laisser rouler dans le gouffre, et croisant ses bras sur son sein gonflé, palpitant, s'avançant jusqu'à l'extrême limite de l'étroite plate-forme, elle s'inclina autant qu'elle le put, sans perdre l'équilibre, et contempla cette fois le torrent sans pâlir, au bout de quelques instants elle tira de la poche de son paletot un étui d'or rempli de cigarettes, en alluma une, et se retournant vers Robert, elle lui dit, en faisant tourbillonner la fumée bleuâtre du tabac turc :

— C'est vraiment beau... l'abîme !

Au moment où Cornelia prononce ces derniers mots, le soleil, longtemps obscurci par de sombres nuées, peu à peu dissipées au souffle du vent, brille soudain radieux, splendide, et soudain ce tableau, d'une grandeur sinistre, a changé d'aspect !

Les masses de rochers, jusqu'alors d'un ton morne et sombre, se colorent de tons chauds vermeils, qui dessinent vivement leurs saillies, leurs arêtes; la mousse du lit des cascades, où elles serpentent ici en longs rubans argentés, ailleurs en nappes neigeuses, devient d'un vert glacé d'or; en mille endroits, leurs eaux miroitent, se diamantent, le brouillard humide qui s'épand après leur chute s'irise des feux changeants de l'arc-en-ciel; les rayons du soleil, pénétrant à l'entrée de plusieurs grottes, du fond desquelles jaillissent les cascades, s'y jouent sur la verdure et les fleurs pariétaires dont sont tapissées ces mystérieuses et fraîches retraites, où, selon de naïves légendes, les petites fées des eaux, la nuit venue, baignent au clair de lune leurs corps mignons et roses dans l'onde cristalline...



Fanchette.

Le torrent, toujours mugissant, écumant, bondissant, mais de moins en moins troublé par l'effluve des eaux de la pluie qui avait cessé depuis le matin, commence de bleuir; son écume se nacre, la surface luisante et polie des roches battues par le courant reflète aussi les jets étincelants du soleil; enfin, à travers l'échancrure des deux murailles calcaires surélevées au-dessus du pont de Saint-Clair, et qui, noyées d'ombre, formaient un vigoureux repoussoir, apparaissent au loin les abords enchantés des vallées de Thônes, de Dingy et de Menthon, inondées d'une éblouissante lumière.

Un changement à vue, pratiqué à l'Opéra, donnerait seul (autant que les mesquines et factices beautés de l'art peuvent approcher de l'incomparable majesté des effets de la nature), donnerait seul une idée de cette transformation subite, opérée par le soudain rayonnement du soleil.

Madame d'Alfi, frappée de l'admirable site qu'elle entrevit à travers l'échancrure des roches du pont de Saint-Clair, au moment où elle se retournait pour adresser la parole à son guide, éprouva un tel saisissement, puis un tel élan d'enthousiasme, qu'après s'être écriée : « C'est sublime! » elle descendit en courant l'antique voie romaine, traversa le pont, suivit la route de Thônes, qui, au delà de l'arche de Saint-Clair, continue de longer le torrent, et ne s'arrêta que lorsqu'elle put embrasser d'un regard le tableau magique dont la vue lointaine la ravissait.

XXVIII

Cornelia, haletante de sa course précipitée, arriva enfin au ponceau qui se trouve à peu de distance de la verrerie d'Alex. De cet endroit, point d'intersection des quatre vallées enclavées dans cette partie de la chaîne des Alpes, le coup d'œil est féerique : l'on a devant soi la vallée de Thônes, qui fait suite à celle de Nâves; à droite, celle de Menthon, et à gauche celle de Dingy.

Ces trois vallées, aussi riantes, aussi fertiles, aussi diversement cultivées que la vallée de Nâves, comme elle entourées de montagnes verdoyantes depuis leur base jusqu'à leur faîte, comme elle arrosées par d'innombrables cours d'eaux vives, comme elle boisées d'arbres de toutes sortes et d'une végétation luxuriante, ces trois vallées ont cependant chacune leur aspect propre, leur caractère particulier.

Les pâturages de Dingy montent presque à pic jusqu'aux premières assises de la crête du Parmelan, ce mont bizarre dont la cime rocheuse ressemble à un château fort bâti par les Titans. Rien ne peut donner une idée de ces pentes de trois à quatre mille pieds d'élévation, couvertes de prairies veloutées, émaillées d'une foule de fleurs alpestres; pentes si rapides, que, lors de la fenaison, les faucheurs de ces prés presque perpendiculaires ne peuvent se maintenir qu'au moyen de crampons de fer attachés à leurs chaussures; puis, les prés coupés, on les entasse en meulons énormes et on les fait rouler au fond de la vallée comme des avalanches de verdure fleurie. A mi-côte, ce sont des bois touffus, des champs amoureusement cultivés, entourant quelques chalets isolés ou un hameau bâti au flanc de la montagne; puis c'est le bassin de Dingy, ses beaux arbres, ses riches guérets, ses moulins, ses scieries dont les roues puissantes sont mues par la rivière qui se déverse dans le Fier; c'est enfin le bourg pittoresquement groupé à l'ombre de noyers magnifiques que domine le clocher de l'église écaillé de fer-blanc.

La vallée de Menthon se prolonge jusqu'aux bords du lac d'Annecy, et ses sites, plus planes, sont moins tourmentés; ses coteaux, doucement ondulés, sont inépuisables en détails charmants; des sources vives, se frayant un passage entre les racines déchaussées de quelque arbre centenaire, murmurent dans les hautes herbes; des bois d'épicéas et de mélèzes se dressent en amphithéâtre sur un sol couvert d'une couche de mousse compacte de plus d'un pied d'épaisseur, frais tapis brodé de petits cyclamens roses et odorants qui cède moelleusement sous les pas. Les montagnes dont cette vallée est encaissée, aussi revêtues d'un manteau de verdure, sont remarquables par la variété de leurs lignes, d'une originalité superbe; entre autres, le cône immense d'Alex, pyramide de prairies et de forêts, surmontée d'une couronne murale formée par la dentelure des rochers. A l'extrémité de la vallée se dressent les donjons de l'antique château de Menthon, perché comme un nid

d'aigle au faîte de son roc; puis enfin l'on a pour extrême point de vue l'entassement bleuâtre des montagnes, dont les croupes, les cimes, les pitons, s'élèvent au-dessus du bassin de Talloires.

La vallée de Thônes offre un aspect tout différent : c'est déjà ce qu'on appelle la grande montagne. En effet, tout s'agrandit encore, et au nord surtout la nature gagne en majesté ce qu'elle peut perdre en grâce. Les forêts de sapins, atteignant des proportions énormes, s'étagent à des hauteurs dont le regard ne saurait mesurer l'étendue; car leur cime, d'un vert sombre, se cache presque toujours dans les nuages; mais, sur le versant oriental, l'on retrouve l'ondulement des épis murs, le coloris varié des prairies artificielles, les frais et plantureux pâturages. Les maisons des hameaux, presque toutes construites en chalets à longs toits inclinés, complètent le paysage. Plus loin, en se rapprochant de la ville de Thônes (1), d'admirables cascades tombent, ainsi que celles de Morette, d'une hauteur de trois cents pieds, ou sortent bouillonnantes de noirs souterrains dont on ignore la profondeur, répandent leurs flots de cristal au milieu des roches et se divisent en mille ruisseaux sillonnant les pelouses.

Mais ce qu'il faut renoncer à peindre, ce sont ces effets magiques d'ombres transparentes et de lumière éblouissante, ces vapeurs vermeilles, ces glacis d'or que le soleil, commençant alors à décliner, jetait sur ces merveilles de végétations accumulées dans les quatre vallées immenses que Cornelia, placée au milieu du pont d'Alex, embrassait tour à tour d'un œil ravi.

Elle restait muette, palpitante, en proie à un nouveau vertige, mais celui-là, le plus doux des vertiges, touche au sentiment religieux par l'admiration que nous inspire la puissance et les trésors inépuisables de la création.

Madame d'Alfi, cette femme altière, blasée, bronzée, joignit les mains, et, les yeux humides, s'écria :

— Que c'est beau! mon Dieu! que c'est beau!

Ces mots furent accentués par la marquise avec une expression d'ineffable gratitude pour cette omnipotence inconnue qui, sans fin et sans commencement, a engendré, engendre, engendrera de toute éternité les mondes visibles ou invisibles, nouveaux ou anciens, qui ont gravité, gravitent et graviteront dans l'espace.

Cornelia sentait son cœur endurci se fondre dans une adorable extase; aspirant la nature par tous les pores, par tous les sens, elle éprouvait ces saintes jouissances que ne donnent jamais ni la gloire, ni l'amour, ni la volupté, ni la richesse. Admirant, appréciant ce point les merveilles de la création, Cornelia s'élevait jusqu'à cette sphère céleste où notre âme, immortelle comme la Divinité, se confond avec elle.

XXIX

Robert, silencieux et sombre, contemplait madame d'Alfi; frappé de l'émotion qu'elle paraissait ressentir à l'aspect de la nature, il se dit avec une sinistre amertume :

— Ce monstre s'attendrit à la vue des vallées et des montagnes... et son infernale cruauté a poussé mon fils au suicide! elle l'a froidement torturé, supplicié... et elle verse des larmes devant un paysage! La bonne âme! Oh, j'éprouve une joie féroce à songer que jusqu'à l'arrivée du complice de cette femme je tiendrai sa vie suspendue à un fil, au-dessus des abîmes, dans ces solitudes où elle va me suivre sans défiance, puisque aujourd'hui je l'ai sauvée de la mort.

— Il me semble que je fais un rêve éblouissant, disait Cornelia accablée par l'admiration en s'asseyant sur l'une des quatre bornes placées à chacun des coins du petit pont où elle s'était arrêtée. Ce que j'éprouve est nouveau et étrange, oh, étrange!... Est-ce une révélation? ajouta-t-elle d'un air pensif. Puis, après quelques moments de méditation, s'adressant à son guide resté debout, à quelques pas d'elle, appuyé sur son long bâton, elle reprit avec un accent de bonté qui donnait à sa voix, ordinairement âpre et hautaine, une douceur extrême :

— Sans vous, tout à l'heure je tombais dans le torrent, je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

(1) Que mes excellents hôtes de Thônes, M. et madame Bally, me permettent de leur offrir ici un gage de souvenir que m'a laissé leur aimable hospitalité. L'esprit et la cordialité, le bon goût et la bonne grâce, semblent plus précieux encore lorsqu'on les trouve au fond des montagnes les plus agrestes.

Robert s'inclina; la marquise poursuivit :

— Êtes-vous marié? avez-vous des enfants?

— Je n'ai pas... je n'ai plus d'enfant...

— Vous en aviez un?

— J'avais un fils.

— Et ce fils?...

— Il est mort.

— Pauvre homme! vous détournez la tête... votre voix est altérée... ce fils... vous le regrettez donc beaucoup?

— Assez, madame! murmura Robert en cachant sa figure entre ses mains; sa force de dissimulation était à bout, il craignait de se trahir. Oh! assez...

— Je n'ajouterai pas un mot, je respecterai votre douleur, je ne voulais pas la raviver... l'intérêt seul dictait mes paroles, je voudrais reconnaître le service que vous m'avez rendu. Que puis-je faire pour vous?

— Rien.

— Quoi!... rien?

— Vous me payerez ma journée quand je vous servirai de guide, voilà tout ce que je demande.

— Soit, et je vous emploierai souvent, car cette promenade d'aujourd'hui... Puis, s'interrompant Cornelia reprit après un silence de quelques instants : Vous n'avez donc point ici de famille?

— Non, répondit Robert avec une impatience à peine contenue, je vis seul dans une masure isolée que l'on m'a permis d'habiter.

Madame d'Alfi, remarquant l'air contraint et la brusquerie des réponses de son guide, supposa que, peu parleur et bourru cet homme avait hâte de terminer l'entretien, elle lui dit en se levant de la borne où elle était assise :

— Par quel chemin retournons-nous à Veyrier?

— Si vous voulez, madame, revenir par la vallée de *Nâves*, au lieu de reprendre la route de *Thônes*, vous jouirez de nouveaux points de vue, puisque vous les aimez (1).

— Allons, dit Cornelia en jetant un regard de regret sur les vallées qu'elle laissait derrière elle, marchez... je vous suis.

Robert, accompagné de la marquise, traversa le pont de Saint-Clair qui conduit à l'antique voie romaine, et, laissant à sa droite les ruines d'une ancienne abbaye, prit la route ombreuse du charmant village de Nâves, à demi caché dans ses massifs de noyers, puis madame d'Alfi et son guide gagnèrent un pont de bois jeté sur le Fier, rejoignirent le grand chemin de Thônes, et, après le passage d'Annecy-le-Vieux, ils longèrent les bords du lac et arrivèrent au village de Veyrier à la tombée du jour.

XXX

Le lendemain de sa promenade au pont de Saint-Clair, madame d'Alfi continua ainsi sa lettre adressée au comte Christian...

. . . .

« Je vous ai quitté hier, mon cher Christian, au moment où je partais pour une excursion dans la montagne; me voici revenue, poursuivons mais abrégeons cet examen du passé; il vous est très nécessaire pour l'intelligence du présent.

« Je fus donc votre *complice* dans ce jeu lâche et cruel dont l'innocente victime devait être Julien; son père, par un hasard qui nous servit à souhait, partit pour un assez long voyage: mon prétendu dé-

(1) Le retour du pont de Saint-Clair par le chemin de Nâves est ravissant; si l'on veut jouir complètement d'innombrables points de vue merveilleusement *éclairés*, il faut revenir par Nâves au soleil couchant, alors le coup d'œil est admirable. Cette course (d'Annecy au pont de Saint-Clair par la route de Thônes et retour par Nâves) peut durer de quatre à cinq heures; nous la recommandons surtout aux paysagistes, ils y retrouveront comme détails, comme ensemble, comme lignes, comme *fonds*, comme coloris, des trésors inexplorés jusqu'ici.

sir de trouver une propriété à ma convenance dans les environs de Lyon ; la façon généreuse dont je rétribuais au notaire ce qu'il appelait les *vacations* de son clerc, offraient à celui-ci de fréquentes occasions de me voir ; de plus en plus attiré, fasciné, aveuglé par ma coquetterie, ce malheureux enfant nous consacra presque toutes ses soirées, il devint votre bouffon et mon martyr.

« Longtemps je me suis demandé comment une femme comme moi... et même un homme comme vous, avaient pu être assez désœuvrés, assez méchants pour passer leur temps à bafouer, à torturer une créature d'une douceur angélique et d'une ingénuité touchante ; mais depuis que je peux vous juger à *froid*, mon cher Christian, et que j'ai réfléchi sur moi... je m'explique ce fait.

« Commençons par vous :

« Vous êtes fort beau, vous êtes fort élégant, vous êtes d'extrêmement bonne compagnie ; cette société factice, où nous avons passé notre vie, est votre élément naturel, vous y *paraissez* à merveille, vous possédez, mieux que personne, le jargon des salons, vous caquetez délicieusement les médisances du jour, vous excellez à lancer de ces mots, de ces riens aussi chatoyants, aussi vides que des bulles de savon ; vous êtes enfin passé maître en ces vanités dont se compose un entretien brisé, rompu, étourdissant, auquel prennent part vingt-cinq ou trente personnes faisant assaut de prétentions et parlant moins pour être écoutées que pour être entendues : vous n'avez non plus d'égal, mon cher Christian, pour forcer une femme à tolérer, grâce au tour que vous leur donnez, certains propos dont la crudité ferait rougir des laquais.

« Que vous dirai-je encore ? A cheval à la portière de ma voiture, pendant une promenade au *Corso*, debout derrière moi dans ma loge d'opéra, ou bien encore au bal, entraîné par la mesure d'une valse à deux temps, vous étiez vraiment remarquable... trop remarquable, car, je vous l'ai dit souvent, votre beauté compromet la femme dont vous vous occupez, si elle recherche quelque peu le mystère ; vous êtes en un mot *trop voyant*.

« Mais enfin, mon cher Christian, il faut bien vous l'apprendre : vous n'avez rien dans l'âme, rien dans l'esprit, vous êtes un homme très-brillant sans doute, car vous reflétez le miroitement du monde d'une façon à éblouir ; mais n'étant doué en propre d'aucune espèce de valeur, il résulte de ceci, qu'isolé de ce qui produit votre éclat emprunté, vous devenez d'un morne, d'un terne déplorables ! vous n'offrez pas la moindre ressource dans le tête-à-tête ; vous êtes hors d'état de soutenir un entretien pendant une heure ; cela, je l'avoue, me touchait assez peu lors de la première effervescence de notre liaison ; mais lorsque, plus tard, et dès mon arrivée à Lyon, j'ai voulu rechercher les tranquilles douceurs de la solitude et essayer de goûter avec vous les charmes d'une causerie intime, où le cœur et l'esprit s'épanchent, il m'a été impossible de prolonger notre conversation au delà de dix minutes ; j'ai voulu essayer de la musique et de la lecture, la musique et la lecture vous endormaient ; vous m'avez alors tendrement proposé... de jouer aux échecs ! D'abord, j'ai toute espèce de jeu en aversion, et puis cette pensée de nous voir amoureusement occupés à méditer tête-à-tête les évolutions du *roi*, de la *tour* et du *cavalier*, m'a paru si incroyablement ridicule, que, pour vous alléger le poids de notre intimité, j'ai rouvert ma porte à quelques amis ; oh ! alors vous avez soudain retrouvé votre caquetage non moins intarissable que celui de feu ma perruche *Fioretta*, coquette et fantasque petite bête ! Dès que les lustres s'allumaient, dès qu'elle voyait son éclatant plumage reflété dans les glaces, dès qu'elle entendait le bourdonnement du monde, elle sortait de sa taciturnité maussade et parlait, parlait, parlait, mais si joliment, et surtout si continûment... que c'était un charme... quand cela ne devenait pas insupportable.

XXXI

« Lors de mon séjour à Lyon, mon cher Christian, me trouvant en un pays étranger, où je ne connaissais ni ne voulais connaître personne, je n'ai pu vous alléger, comme à Venise ou à Florence, les pesanteurs du tête-à-tête ; j'avais encore du goût... beaucoup de goût pour vous ; la journée se traînait, mais enfin elle se passait ; votre toilette du matin vous occupait deux ou trois heures, après quoi, vous déjeuniez avec conscience, lenteur et réflexion ; venait ensuite la sieste, puis la collation (à ce propos l'on n'imagine point combien votre inaltérable appétit a été souvent pour vous de complaisante, agréable et utile compagnie), c'était encore une autre toilette pour la promenade et au retour une troisième toilette pour dîner ; mais après ce dîner, si prolongé qu'il fût, venaient pour nous des soirées interminables ! Plongé dans l'assoupissement d'une heureuse digestion, sortant parfois cependant de votre torpeur pour tirer les oreilles de Lowe ou échanger à votre manière quelques mots avec lui, vous attendiez impatiemment la fin de ces heures inexorables, personnifiée dans un valet de chambre apportant le thé, les muffins et les sandwichs, ce qui du moins suffisait à alimenter votre entretien durant la dernière partie de la soirée.

« Nous languissions dans cet état d'isolement à deux, mon cher Christian, lorsque le hasard nous fit connaître Julien ; voilà comment et pourquoi il devait être le jouet et le martyr de notre désœuvrement...

« Il me faut ici vous ouvrir mon cœur tout entier ; je ne conservais plus aucune illusion à votre égard, et cependant, cela est honteux à avouer, vous me plaisiez encore extrêmement malgré votre manque d'âme, malgré la sécheresse de votre cœur, malgré votre lâche déférence à mes insolents caprices, malgré la complète insipidité de votre esprit, lorsque nous nous trouvions seuls : cependant, dès que l'embarras, la timidité de Julien et sa défiance de lui-même eurent cédé peu à peu aux adroits manéges de ma coquetterie, il m'ouvrit enfin son âme, quelle âme ! elle était noble et pure comme la beauté des traits de cet enfant ; j'aurais dû cent fois vous le préférer, mon cher Christian, et pourtant je vous préférais encore à lui ; de cette méprisable aberration de goût, je me révoltais contre moi, contre vous, contre lui-même, le malheureux !... de là vint ma complicité dans ces jeux féroces dont il devait être victime ; seulement, là où vous voyiez une mystification grossière, je voyais, moi, le sujet d'une étude curieuse, variée, attachante...

« Oui, pour ma froide et cruelle observation, cette angélique créature était ce que sont, pour le savant, ces pauvres animaux qu'il martyrise doctement, afin de surprendre et de compter chaque tressaillement de leurs fibres qu'il déchire ! chaque battement de leurs cœurs qu'il arrache de leurs entrailles !

XXXII

« Jusqu'alors, mon cher Christian, je n'avais, comme on dit : *exercé le pouvoir de mes charmes* que sur des hommes du monde dont vous êtes le modèle achevé ; blasée sur ces luttes de la coquetterie contre la fatuité, je n'y trouvais plus ni piquant, ni imprévu, ni nouveauté, c'était toujours, ou peu s'en faut, *ce jeu d'échec* dont vous me proposiez avec un si tendre dévouement l'amoureux passe temps ; en d'autres termes, une série de combinaisons, de calculs prévus, ensuite de quoi mon adorateur perdait ou gagnait à mon gré la partie !

« Il n'en était point ainsi de Julien ; son langage, sa candeur, ses gaucheries même, tout était nouveau pour moi, tout m'intéressait ; cette nature virginale, confiante, timide et cependant vaillante et dévouée..., dévouée jusqu'à la mort qu'il a bravée pour moi dans un duel inégal ; cet enfant que mon regard faisait pâlir, que ma voix faisait trembler d'émotion, m'offrait, je vous l'ai dit, une étude très-curieuse, très-attachante. Je découvrais en lui des trésors de sensibilité exquise, un esprit d'un naturel charmant, un cœur sincère et généreux. Ah ! sur lui quelle était ma puissance ! un mot, un regard de moi, et tout vibrait, tout chantait, tout s'épanouissait, tout rayonnait dans cette âme jeune et fraîche, luxuriante de foi, d'amour et d'espérance ! Mais aussi un mot, un regard de moi, et tout s'assombrissait, tout souffrait, tout pleurait, tout saignait dans cette pauvre âme !

« Jeux affreux ! jeux impitoyables ! mais je ne l'aimais pas, ou plutôt je ne croyais pas l'aimer alors cet enfant !

« Vint enfin ce jour où, cédant non moins à vos instances qu'à un caprice cruel, je consentis à ce simulacre de mariage. Julien vous croyait mon ami, mon frère... la foudroyante révélation qui éclaira ce malheureux sur la réalité de mes sentiments pour lui l'a tué !

« J'en jure Dieu ! je n'avais pas entrevu un moment les conséquences possibles de cette plaisanterie féroce, et pourtant elles devaient être pour lui mortelles !

« Le lendemain de ce prétendu mariage, je partis seule pour Paris, vous étiez rappelé à Florence par la maladie de votre père, désormais en présence de moi-même et non distraite par votre présence

qui cependant me distrayait fort peu... je pouvais mûrement interroger mon cœur ; j'y trouvais un vide effrayant, et votre absence ne causait point ce vide : ne dépendait-il pas de moi d'aller vous rejoindre en Italie ? Ainsi, impossible pour moi d'en douter : ce vide était causé par la mort de Julien !

« Cela me parut d'abord si étrange, si insensé, que j'attribuai ces incompréhensibles ressentiments à la complète solitude où j'avais vécu à Lyon. En arrivant à Paris, je me lançai dans le tourbillon du monde : madame l'ambassadrice de Naples, ma parente, me combla de soins, de prévenances, sa société devint la mienne, j'eus beaucoup de succès, je fus fort à la mode. *la fleur des pois* des merveilleux s'occupa de moi très-assidûment, j'inspirai même, me dit-on, une passion profonde à... je ne sais plus qui. Ces hommages me trouvaient insensible ; longtemps j'ai cru, mon cher Christian, vous être fidèle... Erreur, j'étais fidèle au souvenir de ce malheureux. Oui, ce souvenir me poursuivait au milieu des fêtes, tour à tour déchirant comme un remords, doux comme une pensée d'amour, désespérant comme l'impossible !

« Cependant je ne lisais pas encore clairement dans mon cœur ; je me sentais de plus en plus inquiète, agitée, ennuyée, isolée parmi cette foule empressée. Au premier étourdissement des fêtes dont j'avais été la reine, succéda bientôt en moi un dégoût profond ; le monde me devint à charge. Je quittai Paris si découragée, si incertaine de mes propres sentiments, si fatiguée des autres et de moi-même, que, dans cet état d'affadissement moral, j'ai eu l'inconcevable idée de vous appeler ici, certaine du moins de trouver près de vous le calme plat et morne d'une ancienne relation, en un mot cet assoupissement résultant de *l'habitude*, ce demi-sommeil où l'on s'engourdit dans l'attente d'un réveil quel qu'il soit !

« Lors de mon premier voyage de Venise à Lyon, j'avais en passant remarqué les délicieux environs du lac d'Annecy. Je changeai mes projets, et, au lieu de retourner en Italie, je préférai m'établir pendant quelque temps en Savoie.

« Vivant dans une solitude absolue, face à face avec moi-même, interrogeant, écoutant les moindres aspirations de mon âme, je suis arrivée à cette certitude, qui vous paraîtra toucher à la monomanie, à la folie : *c'est que j'aime passionnément ce malheureux enfant qui s'est tué de désespoir.*

« D'autres recculeraient devant ce qu'ils appelleraient *l'impossible*, moi je brave l'impossible ; cette lutte m'exalte, double, surexcite mes facultés, agrandit mon âme, l'élève... et, Dieu me pardonne ! peut-être même l'épure...

« L'enthousiasme que me causent les admirables tableaux de la nature au milieu desquels je vis depuis quelque temps, me transporte dans je ne sais quel milieu idéal, nouveau pour moi ; plongée dans des ravissements contemplatifs, voisins de l'extase, je ne sens plus, à bien dire, mon corps... et ce complet anéantissement de la matière me prédispose merveilleusement à cet amour rétrospectif et platonique qui aujourd'hui remplit ma vie.

« Ainsi, je triomphe de l'impossible.

« Et d'ailleurs, où est donc l'impossibilité ? aimer sans espoir un absent ou un mort, n'est-ce pas la même chose ? Et pourtant combien l'on voit d'amours profonds et sans espoir ?

« Ne suis-je pas morte pour vous à cette heure, mon cher Christian, et cependant vous m'aimez, vous m'aimerez longtemps encore, ne fût-ce que par ce sentiment d'opiniâtre contradiction inhérent à l'humanité, sentiment dont j'éprouve la toute-puissance en aimant Julien... outre-tombe.

« Vous le voyez, mon cher Christian, cette fois encore, pour moi, *vouloir c'est pouvoir !* Oui, j'ai voulu aimer cette créature qui n'est plus, et je l'aime... oui... j'aime éperdument cet adorable enfant, et sans cesse son image apparaît à mes yeux, tantôt sinistre, tantôt charmante, au milieu de ces sites tour à tour riants ou sauvages que je parcours et dont la vue m'enivre !

« Tenez, hier, debout sur un rocher, je voyais couler à mes pieds un torrent furieux. Le vertige m'a saisie ; sans mon guide je tombais dans le gouffre. J'ai voulu dompter le vertige, je l'ai dompté. D'un œil ferme j'ai contemplé l'abîme ouvert à mes pieds. C'était sublime ! Mais durant ces quelques secondes où, me sentant malgré moi subir l'attraction du vide, j'ai eu conscience d'une mort imminente, horrible, j'ai plus vécu, *plus ressenti*, que pendant des jours, des mois, du plus beau temps de notre amour, mon cher Christian ! Et cependant, contradiction étrange, bizarre, extraordinaire ! auprès de vous aussi, j'éprouvais l'incompréhensible attraction du vide... le dommage est que, votre amour n'ayant rien de la superbe impétuosité d'un torrent, la tête ne me tournait point du tout, et je vous jugeais froidement.

XXXIII

« Si vous étiez, mon cher Christian, ce que vous ne serez jamais, un homme pénétrant ; si, au lieu de vous être arrêté à la surface de mon caractère, vous en aviez pu sonder les profondeurs, vous comprendriez ce qui en ce moment vous semble inexplicable, insensé ; oui, vous comprendriez *mon amour pour un mort.*

« Je vous l'ai dit souvent : hasard ou bonheur, depuis que j'ai l'âge de raison : — *ma volonté s'est toujours faite.*

« Les circonstances ont été mes servantes.

« Ma fortune a largement satisfait à mes goûts ; orpheline, je n'ai pas connu les regrets que laisse la perte d'une mère ou d'un père. Mariée à seize ans, mon mari est mort d'un accident à la chasse, au moment où son odieux naturel, longtemps dissimulé, me donnait, quant à moi, de grands doutes sur la durée de notre avenir conjugal ; maîtresse de moi-même à dix-huit ans — *vouloir* et *pouvoir* — ont été jusqu'ici, pour moi, même chose ; il s'ensuit que, pour la première fois de ma vie, ma volonté se heurte contre un obstacle... cet obstacle est une tombe... et cette tombe, je l'ai involontairement creusée !

« Ce n'est pas tout, je suis, je le crois, blasée.

« Ce que peut donner la jeunesse, la beauté, la richesse, l'esprit, la naissance, l'amour, la volupté, la libre et complète expansion du caprice, je l'ai savouré, épuisé, pressuré jusqu'à la lie.

« L'émotion glisse sur mon cœur de bronze, le dédain m'élève au-dessus du vulgaire ; l'on ne peut rien sur moi, je peux tout sur les autres.

« A cette heure le dégoût ou la froideur me sauvegarde de la seule faiblesse qui mette parfois la femme à la merci de l'homme. Voici, mon cher Christian, comment et pourquoi j'en suis venue *à aimer un mort.*

XXXIV

« Maintenant combien de temps durera ce singulier état moral et physique où je me trouve ?

« Je l'ignore.

« Je suis, vous le savez, fort sceptique à l'égard de la durée des choses.

« *Peut-être* me lasserai-je bientôt de l'amour impossible... comme je me suis lassée de l'amour possible !...

« *Peut-être* me fatiguerai-je des montagnes, des abîmes, des torrents et des grandeurs de la nature, comme je me suis fatiguée des platitudes du monde, de l'Opéra, de la promenade au *Corso* et de la valse à deux temps !

« *Peut-être* ce que je prends pour de la satiété n'est qu'un effet momentané de l'intempérance... Je me crois blasée, peut-être ne suis-je qu'inoccupée ?

« *Peut-être* je descendrai de la sphère idéale où je vis d'extase et d'éther, pour revenir aux réalités substantielles !

Peut-être, au contraire, finirai-je ma vie dans les austérités d'un cloître !

« *Peut-être* aussi l'âge fera-t-il de moi une de ces vieilles marquises qui, à soixante ans, mettent du rouge et des mouches, teignent leurs cheveux, portent des robes décolletées, se ruinent pour quelque aventurier dont elles endurent les mépris, et passent leur nuit au jeu où elles trichent !

« *Peut-être*... et pourquoi pas ? *peut-être* me remarierai-je, jeune encore ; et devenant tendre mère, fidèle épouse, vivant de longues années, je mourrai grand'mère, bénie de mon mari, de mes enfants et de mes petits-enfants !

« Combien j'aime à m'abandonner aux hasards de ce PEUT-ÊTRE!!! cette seule certitude de la vie!

« C'est vous dire, mon cher Christian, que je suis aussi complétement ignorante de ce qui SERA demain, que certaine de ce qui EST aujourd'hui.

« Or je sais, je sens qu'aujourd'hui j'aime éperdument cet adorable enfant dont nous avons causé la mort. Je sais, je sens qu'aujourd'hui la contemplation des admirables tableaux de la nature, au milieu desquels j'évoque la pâle et douce image de cet ange, m'émeut jusqu'aux larmes!

« Et maintenant, adieu, mon cher Christian. Cette lettre vous sera extrêmement pénible, elle blessera votre orgueil, seul endroit où je puisse vous frapper sûrement; je suis de ces femmes que l'on regrette même en les quittant : qu'est-ce donc lorsqu'elles vous quittent aussi dédaigneusement que je le fais?

« Vous souffrirez cruellement de cette rupture, faible, trop faible expiation des tortures de notre victime.

« Ne tentez pas surtout de venir ici dans l'espoir de changer ma résolution... Vous savez quelle femme je suis... ou plutôt, venez; oh oui! venez.

« Il me serait si doux de vous redire tout ce qu'il y a pour vous d'amer, de méprisant dans cette lettre!

« Il me serait si doux de vous désespérer en vous parlant longuement de cet amour étrange dont je suis possédée!

« Il me serait si doux de vous répéter cent fois le nom chéri de Julien, et, à ce nom, de vous voir bondir de douleur, de jalousie et de rage!...

« Venez donc, mon cher Christian... venez donc! Hâtez-vous! hâtez-vous! je vous attends...

« CORNELIA. »

XXXV

Le surlendemain du jour où cette cruelle lettre de rupture, dont chaque mot portait coup, avait été écrite au comte Christian par madame d'Alfi, Robert attendait, assis sur un banc de jardin, les ordres qu'elle devait lui donner pour sa promenade. Le siége où il se trouvait s'adossait à un berceau de verdure, attenant à la maison; la fenêtre d'une salle basse voisine de ce berceau était ouverte. Robert, au moment où il vint s'asseoir sur le banc, entendit la fin de l'entretien suivant, entre Faustine, la camériste, et Pietro, valet de chambre de Cornelia :

— Elle est folle! s'écria Pietro, archi-folle!

— Je ne dis pas non, mon cher; mais la conséquence de cette nouvelle folie, c'est que M. le comte a reçu son congé.

— Est-il possible? lui, un si beau, un si galant gentilhomme!

— Renvoyé comme un laquais, te dis-je, sans vouloir t'offenser.

— Mais on l'attendait ici à la fin du mois!

— Oui, mais M. le comte, avant de se mettre en route, aura reçu la lettre de madame. Et quelle lettre! Avant de la cacheter, ma maîtresse l'avait laissée ouverte sur son pupitre... j'ai pu jeter un coup d'œil sur la fin de l'épître. Ah! Pietro, si j'étais homme, j'aimerais mieux recevoir un coup de poignard qu'une lettre pareille. Chaque mot brûle comme un fer chaud!

— Bah! le comte viendra malgré cela! Il ne se résignera jamais à être ainsi honteusement éconduit.

— Il ne se résignera pas, dis-tu? il faudra pourtant qu'il se résigne! Est-ce qu'il ne connaît pas le caractère de madame?... est-ce qu'il ne sait pas que quand elle a dit non... ni homme, ni Dieu, ni diable, ne lui feraient dire oui?

— Il est vrai! l'on ferait plutôt ployer une barre de fer que de changer la volonté de madame .. Voilà donc M. le comte sacrifié, et à qui, je te le demande, Faustine? à qui... est-ce croyable!

— J'avoue que, pour le comte, la dernière des humiliations est d'être sacrifié à un amour pareil à celui-là!

— Mais cette infâme créature est donc un monstre de dépravation! se dit Robert avec un redoublement de dégoût et d'horreur, car, n'entendant que la fin de l'entretien, il ignorait que Faustine faisait allusion à l'amour étrange de la marquise pour Julien. Elle chasse cet homme... l'autre bourreau de mon fils, pour s'abandonner à un nouvel amour... amour si honteux que des valets en rougissent! Oh! si j'avais pu hésiter un moment à punir ce monstre... mes scrupules cesseraient! Non, non! l'espoir d'envelopper le comte dans ma vengeance l'a jusqu'ici retardée... Il m'échappe... sa complice me reste, l'heure est venue...

— Je peux à peine le croire; reprenait Pietro, comment, ce que tu me disais tout à l'heure au sujet de cette passion inimaginable...

— C'est la vérité pure; madame n'en dort pas, ne songe qu'à cela, et elle s'en cache si peu qu'elle a fait tout au long ce bel aveu à M. le comte... Juge un peu si après cela il aura le cœur de venir ici malgré la défense de madame? Il faudrait qu'il fût le dernier des hommes! qu'il n'eût pas de sang dans les veines!

— Après tout, il arrive à M. le comte, ce qui était arrivé au duc Balbi, dont il a pris la place dans le cœur de notre maîtresse!

— Oui, après la mort du duc, tué en duel à Venise, par le chevalier Montenegro, envers qui madame faisait la coquette, quoique au fond elle se moquât de lui, car elle lui a ri au nez après la mort du duc...

— Celui-là aussi était un gentilhomme accompli.

— La belle avance... Madame, en recevant la lettre qu'il lui a écrite à son lit de mort, n'a pas versé une larme!

— Quelle diable de femme!... pas une larme!

— Oh! je t'en ferai verser moi... des larmes! des larmes de sang... et cela dès demain! se dit Robert. Je vengerai la mort de mon fils et des autres!

— Il faut pourtant être juste, reprenait Faustine; à part quelques accès de colère lorsqu'on n'obéit pas assez vite à ses volontés, madame est pour ses gens une excellente maîtresse .. te souviens-tu qu'à Venise elle a veillé sa nourrice, la pauvre vieille Paula, comme une fille aurait veillé sa mère?...

— Il y avait un crime entre ces deux femmes, pensa Robert, dévouement de complice à complice!

— L'on ne peut le nier, reprit Pietro, lorsque madame se met à être bonne, on ne saurait être meilleure...

— Ce qui l'a gâtée, vois-tu, c'est l'habitude de voir tout le monde à ses pieds...

— Cela se comprend! si belle, si jeune, si riche!

— Et de l'esprit comme un démon!

— Et quelle musicienne! quelle voix! quel talent! J'entendais toujours dire à Venise, par le signor Borelli, l'impresario, que si madame la marquise n'avait pas été une grande dame, elle aurait pu débuter au théâtre et éclipser les plus fameuses cantatrices d'Italie!

— Cela ne m'étonne pas. Te rappelles-tu lorsqu'elle chantait aux concerts qu'elle donnait en dernier lieu dans son palais de Florence? C'étaient des applaudissements, un enthousiasme comme on n'en a jamais vu...

— Les méchants disaient qu'elle ne mettait jamais plus d'expression dans son chant que lors de ses duos avec le ténor Celio!

— Il avait un grand talent, la feld-maréchale Lansberg, cette grosse Autrichienne aux yeux verts et aux cheveux roux, ne tarissait pas sur le mérite de ce beau ténor... et un jour... malheureusement pour le seigneur feld-maréchal, sa femme a, dit-on...

— Je ne parle pas de la feld-maréchale, mais de notre maîtresse... Est-ce que Celio? hein, Faustine?... Enfin tu dois savoir cela, toi?

— Je ne sais jamais, des aventures de madame la marquise, que tout ce que le monde en sait!

— Oh! quand tu veux te taire, aucune puissance humaine ne te ferait parler... tu es absolument comme madame!

— Que le ciel t'entende! quel heureux sort que le mien! Je serais belle à éblouir, riche, grande dame, libre, adorée, pouvant tout ce que je voudrais : ah Pietro! quelle charmante vie que celle de madame la marquise! elle n'a que vingt-six ans! combien de belles années elle a encore à passer!

— Non, le terme fatal de ces belles années est fixé, se dit Robert avec une joie sinistre. Oh! dès aujourd'hui les jours de ce monstre sont comptés! l'heure est venue...

Le tintement d'une sonnette interrompit l'entretien de Faustine et de Pietro.

— Madame sonne, dit la voix de la camériste, sans doute elle veut savoir si le guide est arrivé.

— Il me semble l'avoir vu entrer dans le jardin.

— Va t'en assurer; s'il est arrivé, dis-lui de venir prendre les ordres de madame la marquise.

XXXVI

La marquise d'Alfi, assise sous la galerie de sa demeure, avait donné l'ordre de conduire Robert près d'elle ; il vint et elle lui dit :

— Je veux faire aujourd'hui une longue course, où me conduirez-vous?

— Il est dommage, madame, que la journée soit déja assez avancée.

— Pourquoi cela?

— Le vent souffle du nord, le temps est très-clair, on ne pouvait choisir un plus beau jour pour aller à la Tournette, la plus haute montagne du pays...

— Depuis mon séjour ici je désire faire cette excursion, nous allons partir.

— Je vous l'ai dit, madame, la journée est trop avancée.

— Qu'importe?

— Nous n'arriverions que pendant la nuit au faîte de la Tournette, et vous ne pourriez, madame, jouir du coup d'œil que l'on a de cet endroit ; de là l'on voit le mont Blanc, les Alpes, les lacs de la Suisse, et du côté de la France, on peut distinguer le cours du Rhône depuis Genève jusqu'à Lyon...

— Lyon... le Rhône... Genève? répéta Cornelia, tressaillant en songeant qu'à Lyon elle avait rencontré Julien, et qu'il avait cherché la mort à Genève dans les flots du Rhône. Quoi! reprit-elle, du haut de cette montagne, la vue est aussi étendue!

— Assez étendue pour que l'on distingue Lyon et le cours du Rhône depuis le lac de Geneve, répéta Robert impassible. Mais je vous le dis, madame, pour jouir de ce coup d'œil, il faut arriver de bon matin à la Tournette, et que le ciel soit sans nuages, comme il l'est aujourd'hui et comme il le sera presque certainement demain... le vent souffle du nord, et d'habitude ce vent dure plusieurs jours... Si vous désirez absolument faire cette excursion, je vous engagerais à profiter du beau temps et à la remettre à demain...

La marquise, irritée de voir son désir contrarié, frappa du pied avec impatience, puis elle voulut du moins se consoler en contemplant cette montagne du sommet de laquelle on apercevait Lyon, le Rhône, Geneve lieux qui lui rappelaient ces souvenirs à la fois sinistres et passionnés, où elle aimait à se plonger. Madame d'Alfi, descendant de sa galerie, sortit du jardin baigné par les eaux du lac, et suivit ses rives ombreuses jusqu'à une pointe assez avancée d'où l'on apercevait l'ensemble de la Tournette.

Cette montagne s'élevait à l'horizon au-dessus d'un entassement de grands monts escarpés, couverts de verdure, ainsi qu'elle en était elle-même couverte jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, cinq mille pieds environ (1); mais au delà toute végétation cessait. Ce n'était plus que des masses volcaniques grises, arides, découpant leurs arêtes vives, leurs pitons aigus, leurs crêtes tranchantes et contournées sur l'azur du ciel, alors d'une sérénité parfaite. La Tournette, à son sommet, formait une espèce de plateau de roches demi-circulaire, au-dessus duquel était comme implanté un bloc énorme et isolé qui, en raison de son incommensurable attitude, semblait voilé par une brume légere, quoique l'atmosphere fût d'une extrême limpidité.

Cornelia, immobile, mesurant d'un regard fixe et ardent le point culminant de la Tournette, éprouvait cette espèce de fascination vertigineuse que donne l'immensité des profondeurs. Après être restée longtemps silencieuse et pensive, elle désigna du doigt le géant des Alpes, et dit à Robert :

— Au-dessus de cette dernière ceinture de roches qui couronnent cette montagne, je vois une roche isolée.

(1) Cette latitude est toujours supposée *au-dessus du niveau de la mer.*

— Oui, madame, cette roche a près de cent pieds de hauteur sur cent cinquante de largeur (1). C'est ce qu'on appelle le Fauteuil de la Tournette; on l'appelle ainsi parce qu'il sert de lieu de repos... après l'ascension...

— Peut on parvenir jusqu'à cette cime extrême?

— Madame, les gens très-hardis osent seuls monter jusqu'au Fauteuil.

— J'irai! s'écria Cornelia, les narines gonflées, l'œil étincelant, j'y veux aller...

— Madame, écoutez-moi...

— J'irai!

— Madame, il ne s'agit pas ici d'un jeu d'enfant. D'abord la montée de la Tournette se fait à travers des précipices... des abîmes...

— J'aime l'abîme...

— Ces dangers évités, il faut, pour approcher du pied du Fauteuil, d'abord traverser, sur la neige, un glacier très-rapide que vous ne pouvez apercevoir d'ici, et ensuite...

— Quelqu'un l'a-t-il traversé, ce glacier?

— Moi, je l'ai traversé.

— Eh bien alors?

— Ce n'est pas tout, madame : le Fauteuil, élevé à pic de tous côtés, se présente comme une muraille de roc de près de cent pieds de hauteur, et...

— Finissons! reprit Cornelia en frappant du pied. Quelqu'un est-il monté à ce Fauteuil?

— Moi, j'y suis monté.

— Ne me parlez donc plus de difficultés, d'impossibilités; je veux aller là... j'irai!

— Madame, il est de mon devoir de ne pas vous tromper sur les dangers de cette ascension; le premier habitant du pays vous les signalerait, et vous me reprocheriez de ne vous avoir point dit la vérité. Vous me prenez pour guide; je réponds de vous, et, s'il vous arrivait malheur...

— Il ne m'arrive jamais malheur à moi, dit la marquise avec un sourire sardonique, le bon Dieu me protége.

— Soit; mais enfin, madame, vous avez aussi bon vouloir, aussi bon courage que moi; mais pourriez-vous, comme moi, soulever un poids de deux cents livres?

— Que me parlez-vous de soulever des poids? Il s'agit de monter.

— Oui, madame, mais de monter le long d'une muraille de cent pieds d'élévation, sans autre appui que quelques saillies de roches tout au plus suffisantes pour y poser le bout du pied; il faut se cramponner avec les mains en enfonçant ses doigts dans des trous creusés entre les pierres où ils peuvent à peine s'introduire : c'est donc tantôt la pointe d'un seul pied, tantôt la main, qui supporte tout le poids du corps au-dessus des précipices dont est entourée de tous côtés la base du Fauteuil. Ce n'est pas le courage, c'est la force qui vous manquerait.

— Ce que je veux, je le peux, répondit la marquise, surexcitée par les difficultés et par les périls de l'entreprise. Je veux aller là... j'irai.

— En ce cas, madame, il n'y a qu'un moyen de vous faire parvenir jusqu'au faîte de la Tournette; mais une grande dame comme vous ne consentirait peut-être pas à...

— Parlez.. parlez... Je fais, quand il me plaît, litière de ma grandesse.

— Pour arriver jusqu'au Fauteuil, il faut d'abord monter environ soixante pieds à travers une étroite crevasse, creusée à pic dans les roches par l'eau des pluies et de la fonte des neiges. L'on ne peut se hisser dans cette crevasse qu'en s'aidant des mains, des coudes, des genoux, des pieds, comme font les ramoneurs dans une cheminée; aussi appelle-t-on ce passage la Cheminée. La descente est plus difficile encore, car enfin en montant l'on voit du moins la cavité où l'on

(1) La mesure exacte de ce roc, appelé le *Fauteuil*, est de 94 pieds de hauteur sur 145 de diamètre; il a été, dernièrement encore, mesuré par M. le docteur Bouvier, l'un des géologues et des botanistes les plus éminents de la Savoie. M. le docteur Bouvier, qui possède un magnifique herbier de la flore des Alpes, recueilli par ses soins dans les montagnes, a professé à Annecy plusieurs cours avec le plus grand succès, contribuant ainsi puissamment à répandre dans cette ville le goût de la science et de l'étude.

cramponne des doigts. la saillie où l'on va poser son pied. En descendant, ce n'est plus ça : la figure presque collée à la muraille, il vous faut chercher, tâtonner aveuglément, et l'on a au-dessous de soi l'abîme : faute d'habitude, vous ne pourriez ni monter ni descendre ainsi. Voilà ce qu'il y aurait à faire : je passerais le premier, muni d'une forte corde que je... Mais non, madame, vous ne voudrez jamais...

— Achevez donc!

— Je disais madame, que, muni d'une longue corde que je vous aurais attachée sous les bras, je m'avancerais le premier, et puis, arrivé à une roche qui se trouve à l'extrémité de la Cheminée, je vous soutiendrais au moyen de la corde, et, avec du courage et de l'adresse, vous pourriez monter ainsi (1). Peut-être même il y aurait aussi moyen de se servir d'une échelle de corde; je la ferais confectionner d'ici à ce soir.

— Peu m'importe! le courage, l'adresse et le sang-froid ne me font jamais défaut.

— A la bonne heure, madame, car, je vous en préviens, vous serez ainsi suspendue au-dessus de précipices... terribles!

— Au pont de Saint-Clair, j'ai contemplé l'abîme sans pâlir. Mais une fois arrivée à cette pierre dont vous parlez, serons-nous au faîte de la Tournette?

— Oh non, madame, il restera le pas le plus difficile.

— Qu'est-ce donc?

— La Cheminée aboutit à un quartier de rocher jeté comme un pont sur une échancrure qui sépare en deux la cime du Fauteuil; cette pierre très-étroite, on ne peut la traverser que debout, ou, si l'on n'a pas la tête assez ferme, qu'en rampant sur les genoux et sur les mains; or, dans cette position, l'on regarde forcément au-dessous de soi, et dame... l'on voit que l'on rampe sur une pierre étroite, à une hauteur de huit à neuf mille pieds...

— Ramper! s'écria la marquise, avec un geste de superbe dédain pour le danger; à une élévation pareille on ne rampe pas, l'on plane!

Madame d'Alfi prononça ces mots avec un tel accent d'enthousiasme et d'indomptable résolution, que Robert, frappé de l'audace de cette créature, resta un moment silencieux, puis il reprit :

— Ce pont traversé, l'on arrive au Fauteuil, le lieu du repos...

— Et de là, reprit madame d'Alfi, presque palpitante, l'on aperçoit Lyon, le Rhône, Genève?

— Oui, reprit Robert, ne pouvant maîtriser une légère altération dans sa voix; oui, de là, madame, nous verrons Lyon, nous verrons le Rhône, nous verrons Genève...

La marquise, ne remarquant pas l'involontaire et sombre contraction des traits de son guide, jeta sur la Tournette un regard de défi triomphant et se dit :

— Atome auprès de toi, montagne orgueilleuse, aujourd'hui tu m'écrases de ton immensité! mais demain, par la force de ma volonté... demain, debout à ton faîte, je foulerai ta cime altière sous ma bottine! ma vue, aujourd'hui bornée, demain plongera dans l'infini! demain, pour moi, la distance s'effacera! les monts s'aplaniront et je verrai Lyon et le Rhône à mes pieds! Lyon... cette ville où, avant de m'avoir connue, tu vivais heureux, pauvre Julien!... Le Rhône, ce fleuve où, après m'avoir connue, tu as cherché la fin de tes tortures! Oh! que de pensées .. que de pensées s'éveilleront dans mon âme, lorsque, planant sur cet horizon sans limites, je découvrirai, au loin, ces lieux témoins de ton amour et de ta mort! et pourtant je ne saurais plaindre ton sort, adorable enfant! Jamais vivant n'a pu m'arracher une larme, et, à ton souvenir, j'ai pleuré... je pleure... mon Julien!

Et madame d'Alfi, oubliant la présence de son guide, laissait couler ses larmes, les yeux toujours fixés sur la cime de la Tournette.

Robert contemplait la marquise avec un nouvel étonnement : pour la seconde fois il la voyait pleurer, sans pouvoir s'expliquer la cause de ces larmes; mais telle était la haine, l'horreur que Cornelia lui inspirait, horreur encore augmentée par différentes particularités de l'entretien dont il s'était trouvé l'auditeur involontaire, qu'il attribuait ces pleurs à quelque ressentiment hypocrite ou infâme!

(1) Cette dangereuse ascension a été ainsi exécutée avec une rare intrépidité par madame Lachenal, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. M. le docteur Lachenal, naguère premier officier du ministère de l'intérieur, membre du corps législatif et syndic d'Annecy, a su se concilier l'estime et l'affection générale par son noble caractère, son savoir et sa rare aptitude administrative.

Après quelques moments de silence, madame d'Alfi, regagnant sa demeure en suivant les rives du lac, reprit en s'adressant à Robert :

— A quelle heure partirons-nous demain?

— Afin de ne pas trop vous fatiguer, madame, vous devriez aller en voiture jusqu'aux environs de la chapelle de Saint-Germain. La lune se lèvera vers minuit; en partant de Veyrier à onze heures du soir, par la fraîcheur de la nuit, vous pourrez arriver à la cime de la Tournette de bon matin, et voir le soleil se lever derrière le mont Blanc. Je vous attendrai sur la route, près de la chapelle de Saint-Germain, car à environ une lieue au delà il faudra quitter votre voiture.

— Soit, répondit madame d'Alfi en suite d'un moment de réflexion, je partirai d'ici ce soir, en voiture, avant minuit, et je vous trouverai au rendez-vous convenu.

— Enfin, elle a sonné, l'heure de l'expiation! se dit Robert en quittant Cornelia; ô mon fils! demain, tu seras vengé..

XXXVII

Vers la fin de ce jour où Robert était convenu avec la marquise de la conduire à la Tournette pendant la nuit suivante, il se rendit à la maison de Fanchette, sachant qu'il ne la trouverait chez elle qu'au retour de ses travaux agrestes; il l'entendit de loin chanter avec une expression dont il fut frappé. L'accent, la voix de la jeune fille annonçaient plus et mieux que de la gaieté : l'on pressentait l'épanouissement d'un cœur que la félicité déborde, et elle s'épanchait dans ce chant naïf où vibrait, où palpitait le bonheur!

Fanchette, tout en chantant, penchée sur le réservoir rustique, lavait des racines pour le repas du soir; les trois petits enfants qu'elle affectionnait comme une mère jouaient loin de là sur le gazon avec les chevreaux; la jeune fille s'étourdissait tellement aux doux éclats de sa voix fraîche et pure, qu'elle ne s'aperçut de la venue de Robert que lorsqu'il fut près d'elle, lui disant :

— Vous êtes très-gaie ce soir, Fanchette?

— Je crois bien, j'ai de la joie plein le cœur.

— Et d'où vient tant de joie?

— Vous ne savez pas?... il arrive demain.

— Votre fiancé?

— Mon Dieu, oui... Il m'a fait donner cette bonne nouvelle par quelqu'un de Pesay, qui passait par ici; ma mère est comme moi, heureuse! heureuse à n'y pas croire : « Voilà *mon fils* arrivé! » a-t-elle dit en pleurant de joie, voilà ma Fanchon contente. » Ma mère a raison, j'ai le cœur si content que je n'en dormirai pas pour sûr de la nuit!

— L'époque de votre mariage sera donc avancée?

— Certainement, mon promis a tant et tant travaillé, qu'il a gagné en quatre mois ce qu'il devait gagner en six, ça fait que nous nous marierons deux mois plus tôt.

— Tenez, Fanchette, dit Robert en lui offrant un anneau d'or où était enchâssée une petite cornaline gravée, voici votre bague de mariage.

La jeune fille regardait l'anneau avec ébahissement sans oser le prendre.

— A moi cette bague! reprit-elle, et pourquoi me la donnez-vous?

— Afin que vous conserviez un souvenir de moi, lorsque vous ne me verrez plus.

— Ah! mon Dieu, s'écria Fanchette avec une expression de pénible surprise qui soudain attrista sa riante et douce figure. Est-ce que vous voulez quitter le pays?

— Oui.

— Et quand cela?

— Cette nuit.

— Pour longtemps?

— Pour toujours, Fanchette.

— Pour toujours!

Et la jeune fille, sans songer à l'anneau que Robert lui présentait, appuya l'une de ses mains sur le bord du réservoir, soupira; une larme roula dans ses jolis yeux bleus, et elle reprit :

— Comment? vous partez! est-ce possible? vous partez!

— Mon départ vous afflige?

— Oh! beaucoup... Vous m'avez empêchée d'être tuée... et puis, quoique bien triste, vous êtes d'une grande bonté; je vous voyais rarement, mais je savais que vous étiez là-haut, dans *la maison de Rousseau*; et c'était pour moi comme une petite fête quand, pendant votre absence, je vous portais quelque chose que vous deviez trouver le soir en rentrant; enfin je ne sais quoi me dit que, pour vivre ainsi tout seul, il faut que vous ayez une peine, et l'on s'attache à ceux qui ont des peines, parce qu'ils sont à plaindre.



La jeune fille inclinant sa tête. — Page 32

— Vous ne vous trompez pas, Fanchette, j'ai un cruel chagrin!

— Est-ce que vous n'en souffrirez pas autant ailleurs qu'ici?... Pourquoi donc vous en aller?

— J'espère que là où je vais je ne connaîtrai plus de chagrin..

— C'est différent, alors vous avez raison de partir... mais c'est grand dommage. Je n'ai pas besoin que vous soyez près d'ici pour me rappeler que sans vous j'étais morte; seulement je ne pourrai plus vous montrer ma souvenance de votre bon secours, et cela me contentait. Pensez donc! si j'étais morte pourtant, qu'est-ce que serait devenue ma mère, qui ne peut presque plus aller aux champs? et ces chers petits orphelins? et *lui?* qui pour nous marier plus tôt a tant... tant travaillé? Voyez combien de monde en peine si vous ne m'aviez pas empêchée de me tuer dans le ravin de Chaveire! et maintenant vous partez. Ah! c'est triste! non, ce n'est pas triste, puisque là où vous allez, vous n'aurez plus, dites-vous, de chagrin; mais j'aurai toujours le cœur gros, quand, en passant dans les champs, je verrai là haut, la maison de Rousseau!

Et du revers de sa main Fanchette essuya les larmes qui roulaient sur ses joues rondes et hâlées.

— Il est peu de cœurs meilleurs que le vôtre, mon enfant, répondit Robert avec émotion, je vous dois les seules consolations qui aient adouci mon chagrin. Gardez donc, je vous prie, cette bague en souvenir de moi; et, prenant la main de Fanchette, il lui mit au doigt l'anneau que, dans sa tristesse, elle ne songea point à regarder, puis il ajouta, en tirant de sa poche un petit paquet assez lourd, soigneusement enveloppé : je vous prie, mon enfant, de garder encore ceci en mémoire de moi, et d'attendre à après-demain matin pour ouvrir ce papier : vous y trouverez quelques lignes de mon écriture, elles vous instruiront de ce que j'attends de vous.

Fanchette reçut machinalement dans sa main le petit paquet, se souciant peu de connaître son contenu; puis elle dit à Robert en pleurant :

— Et pour sûr cette nuit vous partez?... c'est la dernière fois que je vous vois, que je vous parle?

— Je pars cette nuit avant le lever de la lune. Adieu Fanchette! Si j'avais eu un fils, j'aurais désiré qu'il rencontrât dans la vie une compagne comme vous; encore adieu, mon enfant, laissez-moi vous baiser au front avant de nous quitter pour toujours.

La jeune fille, inclinant sa tête sur son sein où roulaient ses larmes, offrit avec candeur son front à Robert; il y déposa un baiser paternel, tandis que la jeune fille lui disait d'une voix étouffée :

— Allons, puisqu'il le faut, adieu! adieu!

Robert, profondément impressionné, s'éloigna précipitamment; mais au bout de quelques pas, il se retourna pour adresser du geste un dernier adieu à Fanchette; il la vit debout, le suivant du regard, et entourée des trois petits enfants qui, groupés autour d'elle et prenant ses mains qu'ils baisaient, semblaient lui demander la cause de ses larmes.

XXXVIII

La marquise d'Alfi avait, selon le conseil de Robert, pris une voiture qui devait la conduire jusqu'à Saint-Germain, où, en laissant à droite le chemin de Montmin, elle devait commencer l'ascension de la Tournette. En vain Faustine, effrayée des fatigues, des périls auxquels s'exposait sa maîtresse en compagnie d'un inconnu, la supplia de permettre à Pietro de monter sur le siége à côté du cocher, puis de prendre ensuite part à l'excursion. Cornelia, souriant des craintes de sa camériste, alluma une cigarette de tabac turc et partit seule, vêtue de ses habits d'homme. Ayant quitté longtemps avant minuit le village de Veyrier, elle voyageait dans un char-de-côté, ainsi qu'on appelle en ce pays de petites voitures fort basses, fort légères, où l'on est assis latéralement, et qui, ainsi parfaitement appropriées aux promenades, laissent toute latitude à la vue.

Depuis Veyrier jusqu'à la rampe au-dessus de laquelle s'élève la

Imprimé par H. Dutot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

chapelle de Saint-Germain, lieu de rendez-vous donné à Robert, la marquise fut dans un continuel enchantement.

La nuit était tiède, le ciel d'une admirable sérénité; la lune, alors en son décours, se levant tard et ne se couchant qu'à l'aurore, jetait ses flots de douce lumière sur le paysage, aussi brillamment éclairé qu'en plein jour. La voiture, après avoir traversé le village de Menthon, se dirigea vers la chapelle de Saint-Germain par une montée taillée dans le roc et d'un accès très difficile. Le cheval, attelé au char-de-côté, cheminait lentement, péniblement. Madame d'Alfi descendit de voiture, afin de mieux jouir du tableau qui s'offrait à ses regards. A mesure qu'elle gravissait la rampe de Saint-Germain, elle voyait à ses pieds le délicieux bassin de Talloires, et sa vue, n'étant plus arrêtée par le Roc-de-Chère qu'elle dominait, embrassait le lac dans toute son étendue, depuis Annecy jusqu'à l'entassement de montagnes étagées au fond de la baie. Ces sites, ainsi éclairés par la lune, prenaient aux yeux de Cornelia une apparence presque fantastique. Les guérets, les prairies, les bois qui couvraient les monts du premier plan, se confondaient dans une teinte uniforme, comme si l'estompe eût passé sur leurs couleurs si vives, si variées durant le jour. Les cimes bleuâtres plus éloignées, se perdant à l'horizon, prenaient des nuances d'opale et de nacre, tandis que la noire silhouette des montagnes restées dans l'obscurité tranchait sur l'azur du ciel diamanté d'étoiles et sur la nappe argentée qui dessinait le liquide contour du lac.



Julien.

— O Julien! pensait Cornelia, j'aime à évoquer ici ton angélique image, pâle et voilée, comme l'est à cette heure la nature si éblouissante aux feux du soleil! Pauvre âme! ombre chère! ne te vois-je pas planer là-bas au milieu de ces vapeurs nocturnes?

Et madame d'Alfi, debout au bord du chemin, s'abandonnait à ces rêveries, à ces visions, dont elle nourrissait son étrange amour. Soudain elle tressaillit entendant la voix de Robert, qui, venu à sa rencontre, lui dit :

— Madame, vous ne devriez point ainsi vous fatiguer à l'avance.

— Que me voulez-vous? reprit impatiemment la marquise, ayant à peine entendu les paroles de son guide.

— Madame, je vous attendais près de la chapelle de Saint-Germain; j'ai entendu de loin le bruit des grelots du cheval, et je suis venu. Excusez... mais je vous disais que, ayant une longue route à parcourir, vous ne devriez pas vous fatiguer à l'avance; croyez-moi, restez dans votre voiture tant qu'elle pourra cheminer.

Soit que la marquise sentît la justesse des observations de son guide, soit qu'elle voulût complétement s'isoler pour se livrer à ses pensées, elle remonta dans le char-de-côté, qui, dépassant Saint-Germain et laissant à droite la route de Montmin, traversa un vallon et s'engagea dans une voie rocailleuse et très-étroite (1).

Robert suivait silencieusement la voiture, s'appuyant sur son long bâton, terminé d'un côté par une pointe de fer et de l'autre par une corne de chamois; il portait, enroulée et attachée sur ses épaules, une échelle de corde garnie de légères traverses de bois et de deux crochets de fer, instruments d'ascension qu'il avait fait récemment confectionner.

Au bout de quelque temps de marche, la route, qui coupait un taillis de coudriers, d'aubépines et de cornouillers massifs, çà et là espacés par des terrains verdoyants, devint si resserrée, si rocailleuse et parfois si rapide, que le cheval du char trébucha, faillit plusieurs fois s'abattre, et le cocher déclara qu'il ne pouvait, sans danger, aller plus loin. Cornelia descendit lestement de voiture, et Robert lui dit :

— Madame, vous serez sans doute très-fatiguée au retour; moi, je vous conseillerais de donner l'ordre au cocher de vous attendre dans l'une des métairies voisines de la chapelle de Saint-Germain.

— Soit, dit madame d'Alfi; marchons.

Le char-de-côté rebroussa chemin. Pendant assez longtemps encore, grâce au profond silence et à la sonorité de la nuit, l'on entendit au loin le tintement des grelots du cheval. Enfin le bruit, de plus en plus affaibli, s'éteignit tout à fait.

— Enfin nous voilà seuls! se dit Robert, seuls!

Et il continua de précéder madame d'Alfi à travers le taillis, suivant la route ardue que prennent les troupeaux pour monter, lors de la belle saison, dans les pâturages des plateaux supérieurs. Au taillis succéda une forêt de sapins étagés en amphithéâtre. En quittant un parcours brillamment éclairé par la lune pour pénétrer dans ces bois touffus et sombres, Cornelia éprouva d'abord cette espèce d'aveuglement résultant du brusque contraste de la lumière et des ténèbres; elle ne voyait rien à deux pas devant elle et hésitait à s'avancer. Robert, habitué aux excursions nocturnes et connaissant la

(1) Il existe trois principaux passages par où l'on peut opérer l'ascension de la Tournette : par Saint-Germain, par Montmin et par Thônes; ce dernier est le plus facile et le moins dangereux, mais le chemin de Saint-Germain est plus pittoresque, plus accidenté. On trouve facilement des guides à Thônes ou à Montmin, où l'on va généralement coucher; mais, si la lune est brillante, l'ascension nocturne est admirable

XL

La marquise et son guide, après avoir assez longtemps cheminé, gravissant la pente des pâturages, en continuant de s'élever vers la cime de la Tournette, aperçurent au loin le chalet d'où était sorti le bétail, aux approches du point du jour; Cornelia de nouveau s'arrêta pour entendre la rustique harmonie des clochettes.

En ce moment une lueur presque imperceptible commença vers l'orient de blanchir la courbe profonde de l'horizon, quoique la lune resplendît encore.

— L'aube ne tardera pas à paraître, dit Robert; allons, madame, du courage! Nous aurons bientôt atteint le faîte des prairies du chalet, alors commenceront les véritables dangers de l'ascension, et ils iront toujours croissant jusqu'au terme de notre course. Êtes-vous décidément bien résolue d'aller jusqu'au bout? de monter au Fauteuil, du haut duquel nous verrons Lyon, le Rhône, Genève?

Ces derniers mots et le doute que le guide exprimait sur la résolution de la marquise la firent bondir, et elle s'écria :

— Quand je devrais arriver là-haut épuisée, les pieds, les mains et les genoux saignants.., j'y arriverai, je le veux! Marchez, je vous suis!

— Alors, madame, préparez-vous à vous appuyer sur mon épaule, à prendre au besoin ma main, et surtout ne regardez pas à vos pieds lorsque je vous ferai cette recommandation, car, quel que soit votre courage, nous allons côtoyer de grands précipices, et malgré vous la tête pourrait vous tourner.. Voyez, il faut que nous arrivions d'abord là-haut.

Et du geste Robert indiquait à madame d'Alfi une seconde montagne qui semblait entée sur la masse principale à l'endroit où cessaient les prairies : c'était un entassement de bancs de roches superposés les uns aux autres, et n'offrant d'autres moyens d'ascension que de profondes fissures ou d'étroites corniches; aucun sentier n'était pratiqué ni praticable au milieu de ce chaos désolé : quelques mousses brunes, quelques pâles lichens ou de petits saxifrages à fleurs blanches étoilées croissaient seuls entre ces anfractuosités rocailleuses; il fallait gravir ces gradins de roche en roche, choisir les endroits où l'on pouvait sûrement appuyer le pied ou cramponner ses mains, et souvent ces périlleux passages surplombaient des abîmes d'une incalculable profondeur.

Madame d'Alfi, suivant intrépidement son guide qui déployait autant d'adresse, de vigueur, de prudence et de sang-froid que de sollicitude, traversa, grâce à lui, sans accident ces escarpements; fallait-il côtoyer un précipice dont le vide pouvait causer quelque vertige à Cornelia, Robert s'effaçait, se plaçait entre elle et ce précipice comme une statue de pierre et offrait l'appui de son vigoureux poignet à sa compagne, ou bien encore, arc-boutant son bâton à un roc, il improvisait ainsi une sorte de rampe tutélaire; une large crevasse, dont l'on ne pouvait sonder le fond, barrait-elle le passage, Robert, dans la position du colosse de Rhodes, un pied sur chacun des bords de l'ouverture béante, tendait sa main à Cornelia, et grâce à cette aide, celle-ci, souple et légère, franchissait l'obstacle; la pente de plus en plus rapide et surplombant quelque ravin devenait-elle doublement dangereuse en raison des cailloux roulants dont elle était semée, Robert, s'appuyant de la main gauche sur son bâton, tendait la droite à la marquise, cheminait devant elle et l'attirait à lui, l'aidant ainsi à gravir la pénible montée, mais se disant tout bas :

— Monte, femme!... monte .. monte à ta tombe!

Et cependant, à voir cet homme à barbe grise, veiller avec tant de soin, tant de vigilante et inquiète sollicitude à la sûreté de cette jeune femme vêtue d'habits masculins, on eût dit un père guidant la marche de son fils adolescent.

— Encore quelques pas! madame, disait Robert s'apercevant que, malgré l'incroyable énergie de madame d'Alfi, la lassitude rendait sa marche chancelante, bientôt nous arriverons au pied du Fauteuil; là nous prendrons un moment de repos... Le jour va paraître... vous verrez le soleil se lever derrière le mont Blanc... c'est un beau coup d'œil... courage!

— J'ai du courage, reprit la marquise haletante, et se roidissant par un effort désespéré contre l'épuisement dont elle se sentait accablée; non! ma volonté ne cédera pas à la fatigue de mon corps, non! j'irai là haut! je verrai Lyon, Genève, le Rhône!..

Et trouvant dans son indomptable vouloir un nouvel élan, madame d'Alfi se remit en marche étreignant avec une force convulsive la main de Robert qui, la précédant, la traînait après lui; en contournant ainsi la montagne, ils atteignirent le versant opposé à celui qui domine le lac d'Annecy, et les premières neiges du glacier qui s'élève en pente rapide jusqu'à la plate-forme au milieu de laquelle on aperçoit le Fauteuil... A son aspect, la marquise, se voyant presque arrivée au terme de son ascension, jette un cri de joie, ses forces défaillantes renaissent; elle s'avance, toujours soutenue par Robert, qui la précède sur la pente du glacier dont la neige durcie craque sous le pied. Déjà une lueur rosée s'étend à l'orient, et, se dégradant peu à peu, va se fondre au zénith dans la transparence azurée du ciel, tandis que la lune, toujours éclatante, descend vers l'occident.

— Le soleil! le soleil! s'écrie Cornelia; il va se lever derrière le mont Blanc.

Tout à coup un bruit étrange, presque effrayant, surprend la marquise. A quelques pas d'elle, une nuée de corbeaux de montagne, gros comme des aigles, s'élèvent en tournoyant au-dessus d'un escarpement qui les avait jusqu'alors abrités. Leur vol pesant fut si soudain, si bruyant, que madame d'Alfi tressaillit, et, dans ce brusque mouvement de surprise, elle trébuche, le pied lui manque, elle tombe, entraîne son guide en se cramponnant à sa main. En vain il veut retenir sa compagne : tous deux glissent sur cette pente de neige unie et rapide qui aboutit à des profondeurs incalculables, au milieu desquelles l'on aperçoit les sinuosités des vallées de Thônes et de Serraval.

Robert, au moment de sa chute, tenait et conserva son long bâton armé à son extrémité d'une pointe de fer, et il tenta, par un effort désespéré, en laissant couler sa main presque jusqu'à la douille de cette pointe, de la planter dans la neige congelée. Il y réussit. Se cramponnant alors vigoureusement à ce bâton enfoncé dans la couche à demi glacée, il put, grâce à ce point d'arrêt, résister à l'impulsion qui le précipitait sur la rampe, et s'y maintenir immobile, ainsi que Cornelia, dont la main serrait toujours désespérément celle de son guide.

— Cette infernale créature est douée d'un rare courage! pensa Robert.

Car madame d'Alfi, bravant la mort, n'avait pas poussé un cri à ce moment suprême.

— Elle ne pâlira pas devant ma vengeance!

Puis il ajouta tout haut :

— Maintenant, madame, du sang-froid, de la prudence, et nous sommes sauvés.

— Je suis calme, répondit la marquise d'une voix ferme; que faut-il faire?

— D'abord lâcher ma main; vous le pouvez sans crainte, nous sommes maintenant arrêtés sur cette pente.

— Je ne crains rien, répondit Cornelia presque couchée sur le flanc.

Et elle abandonna la main de Robert, qui seule pouvait la retenir au-dessus des précipices béants autour d'elle.

— Maintenant, madame, imitez-moi : tâchez de vous mettre lentement à genoux en faisant le moins de mouvements possible, de peur de glisser de nouveau. Puis, vous aidant des mains et des genoux, vous remonterez avec précaution la pente du glacier. Afin de vous faciliter cette montée, saisissez la corne de chamois qui se trouve à l'un des bouts de mon bâton. Je tiendrai l'autre bout; cela vous aidera. Mais surtout pas de mouvements brusques; sinon, nous sommes tous deux perdus...

— Je viens de voir la mort de près; l'émotion a été grande et superbe; elle me suffit... répondit madame d'Alfi.

Et, montrant autant d'adresse que de présence d'esprit, elle exécuta les recommandations de son guide.

— Ne craignez rien, ajouta-t-elle d'un ton sardonique, je vous l'ai dit, et vous venez d'en être témoin : le bon Dieu me protége!

— Monstre! pensa Robert, tes blasphèmes seront bientôt punis!

La marquise, dont le sang-froid semblait augmenter avec le dan-

sidéra un moment la marquise; il songeait qu'ainsi placée, entre le ciel et les précipices, elle ne pourrait, l'échelle enlevée, redescendre...

— Va, ne crains rien, murmura-t-il, je ne te laisserai pas là!!! ton Calvaire est plus haut! Fasse la vengeance du ciel qu'aucun accident ne t'arrive avant l'heure de l'expiation!

Puis, gravissant de nouveau la Cheminée jusqu'à l'endroit où était fixée l'échelle, il la détacha, et, ainsi qu'il avait fait auparavant, la plaça sur lui comme une sorte de chape, avec l'aide de Cornelia, et lui dit :

— Courage, madame, avant un quart d'heure nous serons sur le Fauteuil; donnez-moi le bout de la corde qui vous entoure, je la prendrai entre mes dents jusqu'à ce que je sois arrivé à la Pierre, de là je pourrai, grâce à cette corde, vous guider, vous soutenir et vous aider ainsi à atteindre le haut de la Cheminée... mais surtout, tant que vous resterez dans cette cavité, ne regardez pas à vos pieds...

Robert continua son ascension, tenant entre ses dents le bout de la corde dont était ceinte la marquise; celle-ci, quoique son guide lui eût recommandé à plusieurs reprises de ne pas regarder à ses pieds, céda une fois de plus à son audacieuse habitude de jeter aux dangers un défi. Elle se reprocha comme une lâcheté une plus longue observance des prudentes injonctions de Robert, et jeta au dessous d'elle un regard... un seul...

La cavité où se tenait blottie madame d'Alfi était formée par une anfractuosité du roc, et en cet endroit il surplombait tellement sa base, que la plate-forme au milieu de laquelle il se dressait disparaissait aux yeux de Cornelia; elle n'apercevait plus que les pentes du glacier, qui semblait s'élever à pic au-dessus des vallées de Thônes et de Serraval, perdues à une profondeur énorme... huit mille pieds environ.

A l'aspect de cette immensité béante au-dessous d'elle, le courage, l'énergie, la volonté de la marquise furent pendant quelques secondes paralysés; cédant à l'effrayante attraction du vide, en vain rejetée en arrière, elle se roidissait, collant ses épaules aux parois de la cavité où elle se blottissait, en vain elle se cramponnait des mains et des ongles aux aspérités du roc. Ce roc... elle croyait le sentir fléchir sous elle et converger lentement vers le gouffre, dont elle ne pouvait plus détourner ses regards... Déjà obéissant à une force d'appel invincible et comme si l'abîme l'eût aspirée... elle penchait insensiblement son corps en avant... ses doigts crispés dont elle étreignait les rocailles semblaient s'amollir, se dissoudre... sa vue se troubla... le ciel, l'horizon, qu'elle n'entrevoyait plus que confusément, tournoyèrent à ses yeux avec une rapidité vertigineuse; un incident, puéril en apparence, mais en ce moment effrayant, porta la terreur de la marquise à son comble : la nuée de corbeaux qui s'étaient envolés aux abords du glacier, s'élevant soudain de l'endroit où ils venaient de s'abattre, planèrent au-dessus d'elle en poussant des cris sinistres... le cœur lui manqua... elle glissait à l'abîme, elle y tombait... si soudain la corde dont elle était ceinte ne l'eût retenue en se tendant brusquement.

Cornelia entendit alors la voix de son guide, déjà parvenu au faîte de la Cheminée.

— Maintenant, madame, vous pouvez monter, criait Robert; pour plus de sûreté j'ai attaché la corde à une pointe de roc, je n'aurai plus qu'à vous guider à mesure que vous élèverez vers moi.

Le péril conjuré, madame d'Alfi retrouva sa présence d'esprit, son audace, et, quoique encore blêmie par l'épouvante, elle se dit avec un sourire sardonique :

— Ah! que les émotions ordinaires de la vie sont pâles auprès de la puissante sensation que je viens d'éprouver! quel bien-être! quel allégement indicible succède à l'effroi! avec quel délice on aspire la vie par tous les pores après avoir failli la perdre! Trouvez donc ces sensations dans le jeu! même dans l'amour le plus passionné! non, je blasphème; mon étrange amour pour toi, ô Julien, double l'enivrante âpreté de ces émotions! Si, en ce jour, deux fois déjà j'ai contemplé la mort face à face... terrible et sublime contemplation! n'est-ce pas en tâchant d'atteindre cette cime, d'où je verrai Lyon et le Rhône, le berceau et la tombe de ton amour!

— Allons, madame, encore un effort! cria Robert agenouillé au faîte de la Cheminée; de l'endroit où je suis je peux vous soutenir, vous guider au moyen de la corde... elle est solidement amarrée, ne craignez rien.

— Le vertige pendant un moment m'a étourdie, mais cette faiblesse est passée! répondit la marquise; et, examinant avec attention le passage qu'elle devait gravir, elle y remarqua de loin en loin des aspérités rocailleuses qui devaient d'autant plus faciliter son ascension, que soutenue par la corde et ainsi rassurée contre tout danger, madame d'Alfi n'avait plus qu'à s'élever entre les deux parois de la Cheminée, entreprise pénible, difficile, mais rendue praticable par l'aide et les avis de Robert, qui, à genoux et penché au-dessus de Cornelia, lui criait :

— Mettez votre pied sur cette saillie à gauche... maintenant dans cette crevasse à droite... attachez-vous des mains à cette pierre...

Et il surveillait ainsi chacun des pas de la marquise, la soutenant et, à mesure qu'elle montait vers lui, se disant, en voyant s'approcher de plus en plus l'heure fatale de sa vengeance :

— Monte, femme! monte... monte à ta tombe!

La marquise atteignit ainsi une petite plate-forme, située sous l'espèce d'arche formée par la projection de la pierre.

— Restez là, madame, lui dit Robert, qu'elle venait de rejoindre, mais ne regardez pas à travers cette ouverture qui de ce côté permet de voir le lac d'Annecy, le vertige vous prendrait encore; je vais vous débarrasser de cette corde, maintenant inutile, puis je traverserai la Pierre pour aller attacher l'échelle au sommet du Fauteuil... Dans cinq minutes nous y serons... Attendez-moi, je reviens bientôt.

Cornelia vit son guide marcher debout et d'un pied ferme sur le pont jeté entre le ciel et l'abîme... Étreignant ensuite entre ses genoux et ses bras une arête saillante du roc, en cet endroit tout à fait à pic, il monta le long de cette proéminence comme on monte à un arbre, parvint ainsi au sommet du Fauteuil et y fixa l'échelle de corde dont il se servit pour redescendre.

A la pensée de traverser, soit debout, soit même en rampant, mais sans aucun soutien, la pierre étroite et longue de quelques pas, d'où l'on apercevait au-dessous de soi ces profondeurs incommensurables dont l'aspect venait de lui causer un violent vertige, la marquise frissonna, non par lâcheté, mais au souvenir de l'étourdissement invincible qui avait failli, quelques minutes auparavant, la précipiter dans l'abîme; terrible danger dont elle venait de savourer l'effrayante poésie.

— Tout à l'heure, dit-elle à Robert lorsqu'il revint près d'elle, j'ai voulu regarder au-dessous de moi, la tête m'a tourné; sans la corde j'étais perdue... Ma résolution est inébranlable, je veux aller là-haut, j'irai! Seulement, il se peut que je sois encore saisie de vertige en passant seule sur cette pierre... Comment éviter cela?

— Rien de plus facile, reprit Robert après quelques moments de réflexion; la pierre est assez large pour que deux personnes s'y puissent tenir, non pas de front, mais de côté, en se faisant face; nous nous placerons ainsi, madame, vis-à-vis l'un de l'autre: je prendrai vos mains dans les miennes; nous marcherons de côté; vous suivrez tous mes mouvements, tenant vos yeux constamment fixés sur les miens; de cette manière vous échapperez à la vue des précipices.

— Soit, reprit Cornelia.

Robert prit dans ses mains les mains de madame d'Alfi, qui lui faisait face, et leurs regards ne quittaient pas les siens; s'avançant alors avec elle en marchant du côté sur le quartier de roc qui formait le pont, il la guida de la sorte, et tous deux traversèrent ainsi la Pierre...

Ce passage entre deux immensités, celle du ciel et celle de l'abîme, dura quelques secondes à peine, mais pendant ces quelques secondes tout un passé douloureux, désespéré, horrible, apparut à la pensée de Robert! Cette femme qui lui faisait face presque à le toucher, cette femme dont il serrait les mains dans les siennes... cette femme avec laquelle il échangeait un regard fixe... cette femme qu'il tenait ainsi suspendue entre la vie et la mort, avait poussé Julien au suicide... Telle était l'horreur qu'elle inspirait à Robert, qu'il se fût trahi s'il avait dû supporter quelques moments de plus l'action du regard et la pression de la main de cette créature abhorrée. La Pierre traversée, il s'écria, en indiquant à Cornelia l'échelle de corde assujettie au dernier pic qui restait à gravir :

— Enfin, nous voici arrivés, nous touchons au but!

— Je l'avais dit que j'irais là! s'écria madame d'Alfi enivrée triomphante; et, s'élançant vers l'échelle de corde, elle y monta rapidement, tandis que Robert, triomphant aussi, murmurait en la suivant d'un œil féroce :

— Encore un échelon... encore un... et celui-ci... et ce dernier.. O mon fils... tu es vengé! cette femme est maintenant sur la pierre de son sépulcre.

Et, gravissant à son tour précipitamment l'échelle, Robert atteignit le sommet du Fauteuil au moment où la marquise, debout, les bras croisés, le sein palpitant, la joue en feu, l'œil étincelant, s'écriait :

— Enfin je te foule sous mon pied .. cime orgueilleuse! Puis, s'adressant à son guide, qui, agenouillé, se hâtait de dégager du roc les crochets de l'échelle, la marquise ajouta : D'ici, l'on doit apercevoir Lyon, Genève, le Rhône... je veux.

Elle n'acheva pas

Robert, le visage livide, effrayant, se dressa de toute sa hauteur, et, sans répondre à Cornelia, lui montra l'échelle de corde qu'il lança dans l'espace.

ÉPILOGUE.

Le sommet du Fauteuil, où Robert et madame d'Alfi viennent de parvenir, offre une longueur d'environ trente pieds, couverte de fragments et de détritus de roches, successivement brisées, minées, depuis des siècles, par la foudre, par l'action de la pluie, de la neige ou de la glace; un seul bloc calcaire d'une assez grande dimension s'élève au-dessus de ces débris, et on lit, gravés sur cette pierre, les noms de plusieurs touristes montés jusqu'au Fauteuil Rien ne peut rendre l'aspect sinistre de cette cime étroite et désolée que l'abîme entoure de tous côtés. La marquise, voyant son guide lancer dans l'espace l'échelle de corde, seul moyen de descente qui lui restât, est d'abord muette d'étonnement, puis elle s'écrie :

LA MARQUISE.

Mais cette échelle devait nous servir à redescendre?

ROBERT, *d'une voix grave.*

Nous ne redescendrons pas!

MADAME D'ALFI, *reculant devant le regard de son guide.*

Que dit cet homme? (*Cherchant à se rassurer, elle ajoute avec hauteur* :) Que signifie cela? Est-ce une insolente plaisanterie?

ROBERT, *impassible, désignant du geste l'immense horizon que domine le Fauteuil.*

Femme, il faut renoncer à ce monde. Ce Fauteuil sera pour nous un lieu de repos éternel!

MADAME D'ALFI.

Misère de moi! J'ai pris pour guide un fou! J'avais déjà remarqué quelque chose de hagard dans les yeux de cet homme.

ROBERT *saisit le bras de la marquise, paralysée par la stupeur et la frayeur, lui fait faire quelques pas sur la plate-forme du Fauteuil, et dirige vers l'ouest son doigt indicateur.*

Voyez-vous là-bas, là-bas, à l'horizon, aussi loin que la vue peut s'étendre, ce point noir où aboutit cette ligne brillante qui serpente en sortant de ce lac?

MADAME D'ALFI, *presque machinalement.*

Oui, je vois.

ROBERT.

Ce lac, c'est le lac de Genève; cette ligne brillante, c'est le Rhône; ce point noir, c'est Lyon.

MADAME D'ALFI, *avec une impatience mêlée de frayeur.*

C'est bien. J'ai vu ce que je voulais voir; maintenant, partons. Je le veux.. obéissez!

ROBERT, *avec un sinistre sourire.*

Ah! vous avez cru que je vous conduisais ici pour satisfaire votre curiosité frivole! Ah! vous croyez que c'est assez pour vous d'avoir jeté un coup d'œil distrait sur ces lieux lointains : le lac de Genève, le Rhône et Lyon! (*Avec une fureur sourde et prête à éclater.*) Mais vous ne savez donc pas...

MADAME D'ALFI, *frappée d'une idée subite et rassurante, interrompt son guide.*

Je comprends : non, vous n'êtes pas fou! Votre présence d'esprit dans cette excursion, vos paroles, tout me le prouve. Donc, voici le vrai Vous me savez riche : vous voulez spéculer sur ma frayeur, et mettre un prix exorbitant à vos services, parce que maintenant il m'est impossible de descendre d'ici sans votre aide Soit... (*Elle ôte de ses doigts plusieurs bagues de diamants et les remet à Robert.*) Plutôt que de me séparer pour toujours de ces bijoux qui valent sept à huit mille francs, je donnerais le double de cette somme; gardez ces bagues. En arrivant chez moi, vous me les rendrez, et en échange vous recevrez vingt mille francs... Est-ce assez?

Robert reçoit dans le creux de la main les joyaux, puis, s'approchant lentement de la corniche du Fauteuil, il laisse tomber les bagues une à une dans l'abîme... en regardant fixement la marquise.

MADAME D'ALFI, *pâlissant.*

Je me trompais! Plus de doute... c'est un fou! Je suis perdue!...

Robert, après avoir jeté les bijoux dans le précipice, semble examiner l'horison du côté de l'ouest, où se trouve Lyon; il lève sa main au-dessus de sa tête, afin de mieux sentir la direction de la brise qui commence à s'élever et dit :

ROBERT.

Le vent change; du nord il tourne vers le couchant déjà chargé de nuages; avant peu ils nous envelopperont, et la neige tombera sur cette cime où nous sommes. Femme, cette neige sera notre linceul...

MADAME D'ALFI, *brisée par la fatigue et la terreur, se laisse tomber sur un quartier de roche.*

Ici, seule... à la merci de ce misérable fou! Oh! je suis perdue... perdue!...

ROBERT *s'assoit auprès de la marquise.*

Vous l'avez dit : perdue!... C'est dommage, n'est-ce pas? mourir à vingt-six ans... riche et belle, aussi belle que féroce et corrompue!.. Jugez! En ces termes, Vénus auprès de vous serait laide, et Messaline sainte! Et puis vous aviez toute honte bue, et, fort à l'aise dans le crime, votre front d'airain ne rougissait plus; mais vos valets rougissaient pour vous. (Je vous parle ainsi au passé et comme si vous étiez morte, parce qu'à cette heure vous êtes morte...) C'est vraiment dommage... Vous auriez vieilli dans cette vie infâme... vous y trouviez le bonheur! Les larmes, le sang des hommes morts pour vous... ou par vous... le cimentaient, ce bonheur! Qu'importe! vice, audace, impunité, ces trois mots, jusqu'à ce jour, résumaient votre vie. Muette est la loi devant ces meurtres élégants où le bourreau, un bouquet à la main, torture d'un regard et tue d'un éclat de rire... Mais, je vous le dis, le jour de l'expiation est venu... Nous sommes tous deux seuls ici, à sept ou huit mille pieds au-dessus du séjour des hommes. Tout à l'heure nous serons perdus dans les nuages. Voyez : déjà l'occident se couvre de vapeurs; elles approchent avec la rapidité de l'ouragan; la bise devient glaciale. Avant peu la neige nous servira de linceul.

Madame d'Alfi, loin d'interrompre son guide, est restée suspendue à ses lèvres avec une curiosité haletante, tâchant de pressentir quel pouvait être le but ou l'issue de ce redoutable entretien. Déjà de grands nuages sombres, chassés par un vent violent, envahissent peu à peu, vers le nord-ouest, l'horison naguère encore si pur, et semblent devoir bientôt se briser comme des vagues, au pied du Fauteuil, car, au-dessus de cette cime élevée, le ciel est toujours bleu, le soleil radieux. La marquise, après un assez long silence, sent renaître son courage un instant abattu; son orgueil se révolte à la pensée de paraître céder à la peur; elle se lève, et, le front haut, le sourire sardonique, elle dit à Robert qui reste assis, son coude sur son genou, son front dans sa main :

LA MARQUISE.

Monsieur, vous êtes sans doute extrêmement insolent; mais, convenez-en, vous êtes aussi très-lâche! Le hasard me donne pour guide je ne sais quel ennemi inconnu; je me fie à cet homme, je suis à sa merci, je suis femme; il me jette l'outrage à la face, et il n'ose pas seulement me dire ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il me reproche.

ROBERT, *toujours assis et accoudé, levant les yeux vers la marquise.*

Vous me demandez qui je suis?

MADAME D'ALFI.

Oui

ROBERT.

Vous me demandez ce que je vous reproche?

MADAME D'ALFI.

Oui

ROBERT.

Vous me demandez ce que je veux faire de vous?

MADAME D'ALFI, *à part.*

Malgré moi, cet homme m'épouvante!

ROBERT *se lève, saisit la marquise d'une main convulsive, et, lui indiquant tour à tour du geste les points qu'il lui désigne à l'horizon :*

Regardez là-bas ce point noir que la nuée n'a pas encore envahi, c'est Lyon. Dans cette ville, j'habitais avec mon fils... Il vous a connue... Six semaines après, il se rendait à Genève. Regardez là-bas, c'est Genève. Ce fleuve qui sort du lac, c'est le Rhône, où mon fils s'est noyé de désespoir... (*Avec une explosion terrible.*) Je suis le père de Julien!

Madame d'Alfi tressaille, et, jetant un profond regard sur Robert, elle reste muette et pensive... L'horizon est presque entièrement assombri, un violent orage s'approche et chasse devant lui d'épais nuages, mais telle est l'élévation du Fauteuil, qu'ils roulent et flottent à ses pieds comme une mer de noires vapeurs çà et là sillonnée par des éclairs. On entend au loin les sourds roulements de la foudre... mais au-dessus du Fauteuil brille encore au milieu d'un ciel d'azur, le soleil. La marquise, à ces mots de son guide : « Je suis le père de Julien! » a tressailli, et bientôt, redressant son front hardi, elle regarde fixement Robert, se rapproche de lui; et, s'asseyant sur le quartier de roc d'où elle venait de se lever... elle dit à son guide, avec un sourire sardonique et un flegme glacial :

LA MARQUISE.

Ah! vous êtes le père de Julien! Eh bien, mon cher monsieur, causons.

ROBERT, *effrayant, s'élance les deux poings levés sur la marquise*

Monstre!

MADAME D'ALFI, *toujours assise et le regardant fixement.*

Bon... Ensuite?

ROBERT, *hors de lui, saisit de ses deux mains crispées la marquise par les épaules.*

Tu vas mourir!

MADAME D'ALFI

Je le sais... Et puis après?

Robert, pétrifié par tant d'audace, reste immobile et contemple madame d'Alfi avec horreur. Les nuages, amoncelés jusqu'alors au-dessous de la plate-forme de la Tournette, commencent de l'envahir peu à peu comme une marée montante, les noires vapeurs baignent déjà la base du Fauteuil, les rugissements de la tourmente qui approche se mêlent aux fracas de la foudre, la clarté fulgurante des éclairs illumine parfois d'un rouge de feu la masse de nuées qui voile de toutes parts l'horizon; mais elles n'ont point encore enveloppé le faîte du Fauteuil, au-dessus duquel le ciel continue d'être serein, le soleil éblouissant, tandis que, aux pieds de Robert et de Cornelia, l'orage éclate avec furie au milieu du tonnerre, de la grêle, de la pluie, des éclairs, des sifflements de l'ouragan. Mais, impassible devant les éléments déchaînés, triomphante de l'horreur qu'elle inspire à Robert, jetant un dernier défi à la foudre, à la mort, la marquise prend dans la poche de son paletot de soie un étui d'or, frotte sur son couvercle un brin de matière incandescente, allume une cigarette, et, le coude sur son genou, lance la légère fumée de tabac au vent de la tempête en disant à Robert :

Ce superbe orage couronne dignement notre ascension! Oui, jusqu'ici j'avais vu des hommes, mais non la foudre gronder à mes pieds... le spectacle est curieux.

ROBERT, *revenant près de la marquise.*

Votre audace infernale m'avait mis tout à l'heure hors de moi... heureusement je n'ai pas cédé à ce mouvement de fureur, lancée par moi dans l'abîme, vous seriez morte sans agonie.

MADAME D'ALFI.

Ainsi donc, sachant que je ne peux descendre d'ici sans votre aide, vous m'abandonnerez sur ce roc pour y mourir de faim et de froid?

ROBERT.

Je resterai avec vous.

MADAME D'ALFI.

Jusqu'à la fin?

ROBERT.

Jusqu'à la fin, votre sort sera le mien; nous mourrons ici .. tous deux.

MADAME D'ALFI.

Ma mort, je le conçois... vous vengez votre fils, mon cher monsieur; mais vous, pourquoi mourir?

ROBERT.

Ceci me regarde, j'ai mes raisons pour mourir aussi.

MADAME D'ALFI.

J'ai été indiscrète... pardon... Il est donc entendu que ce Fauteuil sera notre tombeau; cependant... permettez-moi une objection. Supposons que mes gens, ne me voyant pas revenir, et inquiets de cet orage que l'on doit apercevoir de la plaine, rassemblent des guides et viennent à mon secours...

ROBERT.

Si quelqu'un monte ici, je vous prends dans mes bras... et voyez, nous n'aurons que le choix entre ces précipices qui entourent de tous côtés le Fauteuil.

MADAME D'ALFI *continue de fumer sa cigarette.*

Vous êtes un homme positif, vous réduisez les objections à... néant, c'est le mot, soit. Je préfère au doute la certitude, moi; j'aime les positions nettes, la mienne l'est de tous points; je ne saurais descendre d'ici sans votre aide; l'échelle est perdue; la fatigue contre laquelle longtemps ma volonté a lutté, la fatigue me brise, heureusement mon intelligence ne se ressent en rien de l'anéantissement de mes forces, aussi notre dernier entretien sera curieux; donc, mon cher monsieur, pour venger la mort de votre fils, vous me forcez de mourir avec vous sur ce roc, où vous vous précipitez avec moi dans quelque précipice? c'est dit. Chose bizarre, hier encore je me demandais de quelle façon et à quel âge je mourrais..., combien j'étais loin de prévoir cette fin originale et prochaine! Ah çà! parlons donc un peu de Julien, le moment est solennel, vous jouez le rôle de la providence vengeresse, la foudre éclate autour de nous en manière de *basso-cantante*, formidable accompagnement arrivant là fort à point pour renforcer vos anathèmes. Tenez, quel beau coup de tonnerre! le Fauteuil en a tremblé, et ma cigarette s'en est, je crois, éteinte de frayeur. Oh! le magnifique éclair... tout feu et tout flamme, j'en suis éblouie! la tempête maintenant nous enveloppe, les nuages, naguère à nos pieds, montent au-dessus de nos têtes... tenez, ils vont voiler ce radieux soleil que j'aime tant... c'en est fait.. adieu, soleil... beau soleil, pour toujours, adieu!... Nous voici donc perdus dans l'obscurité de la nue; je vous le répète, vous ne trouverez jamais un moment plus terriblement opportun pour me parler de Julien.

Bientôt Robert et Cornelia sont entourés d'un brouillard impénétrable, à peine s'ils peuvent distinguer à dix pas d'eux les rocailles de la plate-forme du Fauteuil; les coups du tonnerre et les éclairs deviennent moins fréquents, mais une bise glaciale commence de souffler; l'on voit quelques légers flocons de neige tourbillonner à travers la brume épaisse. Robert a écouté la marquise en silence; il reprend :

ROBERT.

En vous disant : Je suis le père de Julien... j'ai tout dit... vous avez compris, vous avez pâli, vous savez maintenant le sort qui vous attend... recommandez votre âme à Dieu... n'espérez pas m'attendrir.

MADAME D'ALFI.

Moi! chercher à vous attendrir? moi! trembler devant vous? regardez-moi donc en face! lisez-vous sur mes traits une lâche frayeur? Est-ce que Julien ne vous aurait donc pas dit, monsieur, quelle femme j'étais?



Lyon.

ROBERT.

Vous êtes un monstre de dépravation et de cruauté!

MADAME D'ALFI.

Je ne saurais, par modestie, disputer là-dessus... mais mon caractère, voyez-vous, est si fièrement trempé, j'ai un si superbe dédain du danger, je me plais tellement à braver la menace et l'épouvante, que, me fût-il possible, en disant un mot, un seul mot, de désarmer à l'instant votre haine et de la changer en commisération, ce mot je ne le dirais pas... non! parce qu'en cette circonstance ce serait une lâcheté. (*La marquise allume une autre cigarette.*) Voilà, mon cher monsieur, quelle femme je suis.

Le brouillard redouble d'intensité. Robert et madame d'Alfi, enveloppés de tous côtés dans les nues, ne peuvent plus même apercevoir les contours de l'étroite plate-forme où ils se trouvent. Les rafales de vent diminuent de violence, l'atmosphère devient glaciale, une neige épaisse commence à tomber lentement.

ROBERT.

Quoi que vous disiez, aussi loin que vous poussiez l'orgueil du vice, la forfanterie du crime, vous ne serez jamais à mes yeux qu'une méchante créature de la plus vulgaire, de la plus lâche espèce!

MADAME D'ALFI.

Ah! monsieur, vos regrets paternels vous rendent, permettez-moi de vous le dire, peut-être injuste à mon égard...

ROBERT.

Non, l'on ne trouve pas même, dans votre dépravation, cette horrible grandeur qui place certains criminels en dehors de l'humanité; vous n'avez pas même l'affreux courage de l'assassin, qui, le front haut, aborde sa victime et la frappe au cœur. Vous enivrez d'abord ceux que vous égorgez ensuite impunément .. Quels sont vos risques?

Vous êtes riche, vous ne connaissez ni pudeur, ni honte, ni remords, ni repentir...

MADAME D'ALFI.

Oh! oh! le remords! le repentir!...

ROBERT.

Oseriez-vous dire que vous regrettez d'avoir poussé mon fils au suicide?

MADAME D'ALFI, *avec un rire amer.*

Moi! vous allez voir que je serai devenue amoureuse de ce garçon... après sa mort! un amour outre-tombe!... (*Elle éclate de rire.*) Faire les doux yeux à un spectre! Ah! mon cher monsieur, en amour, croyez-moi, il me faut mieux qu'une ombre!

ROBERT *lance un regard terrible à la marquise, mais il se contient.*

Je resterai calme; vous aurez jusqu'à la fin sur les lèvres ce sourire d'ironie infernale; je m'y attendais... Vous! connaître le repentir! Le doute à ce sujet me fût-il venu, qu'il serait maintenant évanoui... Aussi ma conscience est tranquille. Le châtiment parfois hésite ou recule devant les remords, mais il frappe, inexorable, le criminel endurci.

MADAME D'ALFI.

Je suis de ceux-là... Faites-moi, monsieur, l'honneur et la grâce de le croire.

ROBERT.

Je vous ferai cette grâce; ce sera la seule...

MADAME D'ALFI.

Je n'en veux point d'autre...

ROBERT.

Je vous disais qu'il n'est rien de plus lâchement féroce que votre perversité. Vous avez poussé au suicide, vous avez tué, qui? une pauvre créature inoffensive, confiante et dévouée... un enfant... (*Il s'arrête un moment; les larmes vont étouffer sa voix, mais il domine son émotion.*) Vous conserviez, en ourdissant votre trame atroce, toute la clairvoyance du vice à froid. Le malheureux enfant était enivré, aveuglé par la passion. Ainsi vous avez eu la superbe audace de le conduire et de le pousser à l'abîme... un bandeau sur les yeux!



Piétro.

MADAME D'ALFI.

J'envisagerai, s'il vous plaît, ceci tout autrement. (*Elle s'interrompt en frissonnant, et secoue la neige dont ses habits sont déjà couverts.*) Pardon! mais savez-vous que le froid commence à devenir très-vif ici? La neige tombe à gros flocons; voyez... Elle monte déjà jusqu'à notre cheville. J'ai les pieds glacés; je ne les sens plus... Ce n'est point, vous le pensez bien, une plainte que j'exprime, mon cher monsieur: c'est une simple remarque... atmosphérique. Il est de fait assez bizarre de voir tant de neige au milieu du mois de septembre.

ROBERT.

Je vous l'avais dit, cette neige sera notre linceul.

MADAME D'ALFI.

Il est vrai; mais je pensais que, comme tous les guides, vous exagériez un peu les beautés du pays que vous me faisiez visiter.

ROBERT.

Je n'exagérais rien: avant une heure, nous aurons de la neige jusqu'à la ceinture... Ce soir, au lever de la lune, nous serons engloutis...

MADAME D'ALFI.

Je ne vous ferai pas l'injure de douter de vos prévisions; mais, en retour, ayez du moins foi aux miennes. Donc, croyez-moi, vous ne parviendrez pas à m'épouvanter; vous me verrez mourir avec un ferme dédain; vous n'aurez pas le spectacle des lamentations, des terreurs, des remords, sur quoi vous comptiez, mon cher monsieur. Il faudra m'excuser; vraiment je ne saurais jouer cette piteuse tragédie!

ROBERT.

Votre exécrable orgueil s'abaissera..

MADAME D'ALFI.

Devant qui?

ROBERT.

Devant la mort.

MADAME D'ALFI.

Bon! Déjà deux fois aujourd'hui j'ai, vous le savez, vu la mort de fort près, et je lui ai ri au nez.

ROBERT.

Oui... le péril passé!

MADAME D'ALFI.

Mon Dieu! que vous êtes contrariant! Est-ce qu'à cette heure le danger de mort n'existe pas pour moi? Me voyez-vous trembler? M'entendez-vous gémir? Pourquoi vous opiniâtrer à douter de mon dédain de la vie? Allons, soyez franc, vous donneriez beaucoup, je gage, pour savoir le fond de ma pensée.

ROBERT.

Je le sais.

MADAME D'ALFI.

Cela est prétentieux.

ROBERT.

Vous regrettez cruellement de quitter la vie ; mais, par orgueil, vous cachez votre rage désespérée.

MADAME D'ALFI.

Vous dire que je ne regrette pas la vie serait une absurdité, mais...

ROBERT.

Je n'en veux pas davantage, vous êtes punie, mon fils est vengé.

MADAME D'ALFI.

Vous m'interrompez : cela, mon cher monsieur, n'est point poli... permettez-moi d'achever ma pensée. Certes, je regrette la vie, je la trouvais si amusante et si belle, moi, la vie ! (*avec un sourire sardonique*) surtout depuis quelque temps... Et voilà que vous venez brusquement me condamner à mourir ; c'est, vous en conviendrez, fort désobligeant ; mais enfin, mort pour mort, avouez que celle-ci ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Cette tombe cachée dans la nue ! ce linceul de neige immaculée, d'une blancheur non moins chaste que celle des draperies funèbres dont on pare le cercueil des jeunes vierges. (*Elle rit.*) Il ne me manquera rien que la couronne mortuaire de fleurs d'oranger !... Sérieusement, cette mort n'est pas vulgaire, elle est poétique, elle est grande ! Elle me plaît... mais... dites-moi, c'est singulier... est-ce que vous éprouvez, comme moi, à mesure que le froid augmente, une sorte d'invincible propension au sommeil ? Depuis quelques instants, mes paupières, malgré moi, s'alourdissent.

ROBERT.

Le froid, au sommet des hautes montagnes, cause toujours un sommeil léthargique (1), précurseur de la mort... Je commence à sentir aussi mes paupières pesantes.

La neige continue de pleuvoir à gros flocons, au milieu du brouillard ; elle monte déjà jusqu'aux genoux de Robert et de madame d'Alfi, tous deux assis sur un quartier de roc ; le froid devient de plus en plus glacial et pénétrant, le vent a complétement cessé, un morne silence règne sur cette cime solitaire, qui de tous côtés plonge dans les nuages.

MADAME D'ALFI, *sentant peu à peu un sommeil invincible la gagner, se lève brusquement.*

Non, je ne veux pas dormir ! je ne dormirai pas, je jouirai jusqu'à la fin de la dernière lueur de mon intelligence !

La marquise, à peine debout, ne peut se soutenir sur ses jambes perclues par le froid, roidies par la fatigue ; elle chancelle et tombe sur la neige près du roc où elle était assise ; elle s'adosse à cette pierre et y appuie sa tête bleuie par le froid ; les tresses de ses cheveux noirs couverts de neige se dénouent et se déroulent en longues nattes, ses mains glacées retombent inertes à ses côtés, ses grands yeux d'un bleu sombre demi-clos sous leurs paupières alourdies, n'ont encore rien perdu de leur éclat.

ROBERT.

Je l'avais dit, votre orgueilleuse volonté sera vaincue cette fois par le sommeil, et plus tard par le délire de l'agonie.

MADAME D'ALFI, *avec anxiété.*

Le délire !... je ne veux pas avoir le délire... je n'aurai pas le délire... je resterai maîtresse de ma pensée tout entière...

ROBERT.

Ah ! vous craignez le délire !

MADAME D'ALFI.

Je ne crains rien !

ROBERT.

Si ! vous craignez de trahir devant moi votre pensée secrète, votre désespoir de quitter la vie.

(1) Ce sommeil léthargique, presque toujours suivi de délire, est observé fréquemment chez les voyageurs égarés dans les neiges du mont Saint-Bernard, du mont Cenis, du mont Blanc et de toutes les montagnes élevées où le froid est très-vif.

MADAME D'ALFI, *avec effort.*

Je vous dis que je ne veux pas avoir le délire, et je ne l'aurai pas !

ROBERT, *se levant et faisant quelques pas chancelants.*

Oh ! moi aussi, je lutterai contre ce sommeil léthargique, et du moins j'aurai vu complète l'expiation de tes forfaits, monstre !... alors que, ta pensée t'échappant malgré toi, je pourrai lire au fond de ton âme infernale !

MADAME D'ALFI, *luttant contre les progrès de la somnolence léthargique et du trouble qui commence à égarer son esprit.*

Je suis maîtresse de moi, j'ai toute ma raison... je... je... vous vois là... debout... couvert de neige... et blanc comme un spectre...

ROBERT.

Oui, mais votre voix s'affaiblit, vos yeux se ferment...

MADAME D'ALFI, *avec un nouvel effort.*

Qu'est-ce que... cela prouve... que... mes yeux se ferment ?... que... le... son de ma voix s'affaiblit ?... ce n'est pas le délire... cela ! j'ai toujours conscience de moi-même..

ROBERT.

A présent... mais tout à l'heure ! tout à l'heure !

MADAME D'ALFI.

Non... je ne délire pas... je... vous vois trébucher, tomber à genoux... près de moi : est-ce le délire cela ?... Tenez... je vois encore les corbeaux qui planent... là... tout près de nous... ils nous prennent déjà pour des cadavres.

ROBERT, *à genoux auprès de la marquise et affaissé sur lui-même.*

L'engourdissement me gagne et devient invincible...

MADAME D'ALFI, *dont la pensée s'égare peu à peu.*

Non .. je ne... délire pas, je vois.. la neige... pleuvoir... Pourquoi tant de neige ici ?... Ah ! je me souviens... oui, je me souviens... nous sommes sur... la Tournette .. mais... (*avec un éclat de rire diabolique*) tu crois surprendre ma pensée parce que... elle s'embarrasse... je... je.. ne parlerai plus...

ROBERT.

Tu parleras malgré toi... Oh ! des forces ! oh ! seulement la force de vaincre, pendant quelques minutes encore, la léthargie qui... appesantit mon esprit !

La marquise est d'abord restée silencieuse par un suprême effort de sa volonté expirante : mais bientôt, en proie au délire contre lequel elle a longtemps lutté, ses yeux se ferment, ses membres sont agités par des mouvements convulsifs, son sein palpite, et, d'une voix entrecoupée, elle prononce avec un accent passionné :

Julien !... mon Julien !...

ROBERT, *agenouillé près d'elle, tressaille.*

Que dit-elle !...

MADAME D'ALFI, *délirant.*

Te voilà donc, pauvre ange ? Tu ne sais pas, mon doux Julien ! après ta mort, je... je t'adorais... Tu ne me crois pas, et pourtant c'est vrai, mon amour... c'était le remords !

ROBERT.

Est-ce un piége ?... Ce monstre feint-il ce délire pour m'apitoyer ? (*Il se traîne en rampant sur la neige, à l'aide de ses genoux et de ses mains, auprès de la marquise ; il entr'ouvre les paupières de cette femme agonisante ; elle a l'œil fixe, vitreux et déjà à demi voilé.*) Non... elle va mourir... Elle ne ment pas... O mon Dieu ! elle se repentait.

MADAME D'ALFI, *délirant.*

Dire à ton père que, depuis ta mort, je... vivais de ton souvenir... mon Julien ! et que je... maudissais mon crime .. non, je ne pouvais

pas dire cela... je ne... pouvais pas... Ton père aurait cru que je lui demandais grâce! Je suis méchante, mais pas lâche!

ROBERT, *accablé.*

Elle se repentait! Son orgueil m'a caché ses remords!...

MADAME D'ALFI, *d'une voix expirante.*

Julien... je meurs... pour toi... je meurs heureuse!

ROBERT, *égaré par le désespoir.*

Elle se repentait!... Oh! je suis un assassin... Au secours!... Sauvez-la! Elle n'est pas morte encore... elle expiait son crime!... Au secours!... (*Il veut secourir la marquise, mais les forces lui manquent; l'engourdissement léthargique l'anéantit, et il reste étendu dans la neige, hors d'état de faire un mouvement.*) Malheur à moi!...

MADAME D'ALFI, *roidissant convulsivement ses membres, puis immobile.*

Julien!... Julien!...

ROBERT, *d'une voix défaillante.*

Dieu seul devait la punir... J'ai commis un meurtre... Ma mort peut-être l'expiera!...

L'engourdissement léthargique paralyse complétement l'esprit et le corps de Robert; il demeure, ainsi que madame d'Alfi, sans mouvement. Le Fauteuil de la Tournette est toujours enveloppé dans les nuages; mais, au bout de quelque temps, la neige discontinue peu à peu de tomber, elle a cependant couvert à demi le corps de Robert et de la marquise, ils ne donnent presque plus signe de vie, leurs paupières sont closes, leurs traits violacés : de temps à autre une imperceptible aspiration soulève leur poitrine. Les énormes corbeaux planent au-dessus du Fauteuil, rétrécissant le cercle de leur vol en se rapprochant de ces deux corps, que parfois ils effleurent de leurs ailes, en poussant des cris aigus...

Soudain, la nuée de corbeaux qui tournoie au-dessus des corps de Robert et de madame d'Alfi, à demi ensevelis sous la neige, s'élève dans les airs et disparaît, effarouchée par une rumeur lointaine; elle s'approche, et l'on distingue bientôt le bruit de voix de plusieurs personnes, réunies sur la plate-forme au pied du Fauteuil; mais de son sommet, où nous supposons le lecteur, placé près de Robert et de la marquise inanimés, l'on n'aperçoit aucun des personnages, on les entend seulement parler ainsi :

La voix de FANCHETTE.

Votre père n'est pas sur la plate-forme. Ayez bon espoir, Julien! nous le trouverons sur le Fauteuil.

La voix de JULIEN, *avec angoisse.*

Trop tard! trop tard! O mon Dieu! englouti sous la neige! mon père! mon père!...

La voix de FANCHETTE.

Attendez-moi là, Julien! J'ai l'habitude des rochers; je saurai bien monter là-haut.

La voix de JULIEN.

Risquer votre vie... non, c'est à moi de risquer la mienne!

La voix d'un guide.

Par ici, monsieur Pietro, par ici... Et toi, Joson, dresse l'échelle au pied de la Cheminée; vous autres, déroulez les cordes.

La voix de PIETRO, *haletant.*

Mille francs pour chacun de vous, mes amis, si nous arrivons à temps pour sauver madame la marquise... Malheur! malheur! elle n'aura pu résister à un froid pareil!

La voix de JULIEN.

Fanchette, attendez que les échelles soient dressées... N'exposez pas votre vie.

La voix de FANCHETTE.

N'a-t-il pas exposé la sienne, lui, pour me sauver de la mort au ravin de Chavoire?

La voix d'un guide.

Fanchon, attends que les échelles soient amarrées. Chère fille, tu arriveras plus vite au Fauteuil et sans danger.

La voix de JULIEN, *qui crie avec force.*

Mon père!... courage!... voici du secours!

La voix de PIETRO.

Madame la marquise... nous venons à votre aide...

La voix de JULIEN.

Mon père ne répond pas... Mon Dieu! plus d'espoir!

La voix d'un guide.

Les échelles sont attachées; n'oubliez pas le panier où sont les couvertures et l'eau-de-vie... Vous autres, liez les fascines à ces cordes; on les montera là-haut pour faire du feu.

La voix d'un autre guide.

Mais, pour passer sur la Pierre, comment fera M. Pietro? Nous avons été obligés de le hisser dans les mauvais pas.

La voix du guide.

Deux de nous se placeront à chacun des bouts de la Pierre; nous tiendrons nos bâtons de façon à former une espèce de rampe de chaque côté du précipice; M. Pietro, Fanchon et Julien passeront là sans danger. Allons, qui monte le premier?

La voix de JULIEN.

Moi!... moi!...

La voix de PIETRO.

Ah! monsieur Julien, qui nous eût dit à Lyon qu'un jour...

La voix de JULIEN.

Taisez-vous! Je ne veux songer qu'à mon père... Venez, venez, Fanchette!

Le bruit tumultueux des voix cesse pendant quelques moments; on entend seulement de temps à autre les recommandations des guides s'adressant tour à tour à Julien, à Fanchette et à Pietro, qui gravissent la Cheminée au moyen d'échelles placées d'escarpements en escarpements. Les nuages enveloppent toujours la cime où Robert et la marquise sont à demi ensevelis sous la neige; ils ne donnent aucun signe d'existence : bientôt apparaît au-dessus de la corniche du Fauteuil le bout d'une échelle, dont le pied, solidement maintenu, repose à l'extrémité de la Pierre; presque aussitôt Julien, tête nue, ses habits en désordre, puis Fanchette, puis Pietro et plusieurs guides arrivent tour à tour sur l'étroite plate-forme. Julien, apercevant Robert, court à lui et s'écrie :

Fanchette, le voilà... ô mon Dieu! le voilà...— (Il s'agenouille auprès de son père, le couvre de sanglots et de baisers; puis, le soulevant, aidé de la jeune fille, ils l'adossent à une roche, et tous deux tâchent de réchauffer de leur souffle ses mains glacées. L'un des guides prend dans un panier une couverture de laine dont il enveloppe le moribond; puis, à l'aide d'une gourde, il essaye de lui faire boire quelques gouttes d'eau-de-vie).

Le guide, penché vers Robert.

Il a fait un mouvement des lèvres... Il n'est pas mort, Dieu merci! Frottez-lui les tempes, les mains, avec de l'eau-de-vie: cela le réchauffera .. Nous allons hisser les fascines et allumer le feu.

Fanchette et Julien exécutent les recommandations du guide.

JULIEN, *pleurant de joie.*

Soyez béni, mon Dieu !... Fanchette, mon père vivra... Ses mains reprennent un peu de chaleur.

Pietro, aidé d'autres guides, s'est empressé de secourir madame d'Alfi : il l'a aussi enveloppée d'une épaisse couverture de laine, après avoir frotté ses mains et ses tempes avec un spiritueux dont il lui a fait avaler quelques gouttes : une lueur d'existence se réveille chez la marquise, elle semble faiblement se débattre contre l'agonie.

L'un des guides, à Pietro.

Nous allons maintenant hisser les fascines et allumer du feu. Vous autres, déblayez la neige. (*Il jette une longue corde dont l'extrémité va tomber à la base du Fauteuil, et crie en se penchant et s'adressant à l'un de ses compagnons, resté sur la plate-forme :*) Attache les fascines à cette corde...

PIETRO, *pleurant aux côtés de la marquise.*

Madame... madame, entendez-vous ma voix? C'est moi, Pietro... Du courage! On va allumer du feu. Cela vous réchauffera tout à fait; vous serez bientôt rappelée à la vie. Courage! vous êtes sauvée!

Madame d'Alfi fait quelques légers mouvements; ses lèvres s'agitent comme si elle voulait parler, mais elle ne peut articuler aucun son. Robert, plus robuste que la marquise, se trouve dans un état moins alarmant; il recouvre plus tôt qu'elle sa connaissance, toujours soutenu par son fils et par Fanchette. Il est adossé à un quartier de roc; mais son regard voilé ne distingue encore rien autour de lui. Le trouble de son esprit ne s'est pas complétement dissipé. Les guides, au moyen d'une corde, ont hissé des fascines de bois sec apportées à dos d'homme depuis Montmin; ils les dépècent à coups de serpe. Bientôt un feu brillant flambe au faîte du Fauteuil. Pietro et l'un des guides soulèvent madame d'Alfi, enveloppée dans sa couverture, et la transportent auprès de ce foyer, dont Julien et Fanchette ont aussi approché Robert. Depuis son arrivée au faîte du Fauteuil, les regards de Julien s'arrêtent pour la première fois sur la marquise; son aspect est effrayant; les tresses dénouées de ses cheveux noirs couverts de neige cachent à demi ses traits livides et agonisants.

JULIEN, *avec un mélange d'horreur et de compassion.*

Ah! elle n'est que trop punie du mal qu'elle m'a fait!

FANCHETTE, *poussant un cri de joie.*

Julien, votre père m'a reconnue!

Robert, dont les yeux se sont ouverts, a repris peu à peu ses sens; il reconnaît Fanchette, agenouillée près de lui; mais il ne peut encore apercevoir la figure de son fils, qui, aussi à genoux, s'est un moment détourné pour contempler madame d'Alfi. A la voix de la jeune fille, il se retourne brusquement et se penche de nouveau vers son père. Celui-ci, à la vue de Julien, jette un grand cri, se dresse sur son séant; ses traits expriment tour à tour la stupeur, une sorte d'incrédulité anxieuse, et enfin une joie indicible. En vain il veut parler : l'émotion étouffe sa voix; il ne peut qu'appuyer ses deux mains tremblantes sur les épaules de Julien, qu'il attire à lui en le contemplant avec une avidité dévorante. Puis, poussant des sanglots convulsifs, il l'étreint avec ivresse sans prononcer une parole. Le fils et le père s'abandonnent en silence à l'effusion de leur tendresse passionnée; Fanchette fond en larmes; les guides, occupés à raviver le feu, sont profondément attendris. Pietro, qui voit la marquise reprendre peu à peu connaissance, se dit avec effroi :

L'aspect de ce jeune homme qu'elle croit mort, et qu'elle aime d'un amour insensé, peut porter à madame le dernier coup. Que faire? mon Dieu! que faire?

Robert, après la première explosion de sa stupeur et de sa joie, saisit les mains de Julien, et s'écrie d'une voix palpitante :

Toi... toi... c'est toi!

JULIEN.

Mon père... je n'ai pas trouvé la mort dans les eaux du Rhône...

ROBERT.

Béni soit Dieu! Mais comment? comment?...

JULIEN.

A la nuit, je m'étais jeté au Rhône...

ROBERT.

Oui, on t'avait vu te précipiter dans le fleuve; je ne doutais plus de ta mort...

JULIEN.

J'ai cru tout fini pour moi; j'ai entendu l'eau tourbillonner au-dessus de ma tête; j'ai perdu connaissance... Lorsque je suis revenu à la vie, la lune brillait; la moitié de mon corps était seulement submergée; le courant m'avait rejeté sur la grève... Je me suis dit : « La mort me repousse; je vivrai donc. »

ROBERT, *avec un accent déchirant.*

Et moi? et moi?...

JULIEN, *baisant les mains de Robert en pleurant.*

Hélas! d'après votre lettre, mon père, je me croyais maudit de vous! Je sentais combien j'étais coupable, et puis je n'ai pas osé retourner vers vous après vous avoir annoncé mon suicide.

ROBERT, *avec douleur, levant les yeux au ciel.*

C'est ma faute... Il me croyait inexorable! Il craignait, le malheureux, d'être accusé par moi d'avoir joué une comédie infâme, parce que le hasard l'arrachait à la mort! (*Il étreint Julien avec force contre sa poitrine.*) Mais tu ne sais donc pas que retrouver un enfant qu'on a perdu... c'est... (*Il sanglote.*) mon Dieu! mon Dieu! il n'y a pas de mots pour exprimer cela... c'est... c'est éprouver ce que j'éprouve maintenant..., une ivresse si grande, que l'âme peut à peine la contenir... (*Il pâlit et tressaille; une sueur glacée inonde son front; sa voix s'affaiblit.*) Non, c'est trop... cela me tue!

JULIEN, *avec inquiétude.*

Mon père, que dites-vous? Cette pâleur...

ROBERT, *avec effort.*

Rassure-toi... mon émotion est si profonde... Te revoir, mon Dieu! te revoir!... Oh! viens, viens encore! (*Il se livre de nouveau à des élans de tendresse passionnée partagée par Julien, et se dit :*) Le coup est trop violent pour mes forces à peine renaissantes... Je ne survivrai pas à cette joie inespérée. Oh! que mon fils ignore mes angoisses! (*Haut.*) Ce n'est rien... Encore une fois, rassure-toi, cher enfant, je me sens mieux... Mais, après avoir ainsi échappé à la mort, qu'es-tu devenu?

JULIEN.

Je m'étais dit : « Mon père me croit mort... Il n'aura plus à rougir de moi; je demanderai mon pain au travail de mes mains. » Après avoir quitté les environs de Genève, j'ai passé par le village de Chavoire, cherchant à m'occuper : j'ai été employé à tirer des pierres d'une carrière; j'ai connu Fanchette, je l'ai aimée. Je lui ai proposé de nous unir. Elle vous a dit le reste, mon père.

FANCHETTE.

Lorsque, ce matin, à l'arrivée de Julien, je lui ai montré la bague que vous m'aviez donnée comme anneau de mariage, Julien a reconnu qu'elle vous appartenait, monsieur Robert. Jugez de ma surprise! Ensuite nous avons ouvert le petit paquet que vous m'aviez remis; il contenait de l'or et un billet où vous m'écriviez que cet or serait ma dot, et que l'on trouverait votre corps sur la Tournette. Notre premier cri, à tous deux, a été qu'il fallait aller à la montagne, où il devait neiger, parce que le temps était très-mauvais dans la plaine. Nous nous sommes dépêchés de partir avec Josen, mon parent, qui est déjà venu plusieurs fois à la Tournette. En passant à Veyrier, il y avait rumeur dans le village. Les domestiques de cette dame, aussi inquiets d'elle que nous l'étions de vous, monsieur Robert, ont assemblé des guides. Nous avons fait en hâte route ensemble, et, grâce à Dieu, nous sommes arrivés à temps.

ROBERT, *dont la pâleur et la défaillance augmentent, et qui sent arriver sa dernière heure, attire dans ses bras son fils et Fanchette.*

O mon Julien! hier, je le disais à cette douce enfant : « Fanchette, si j'avais un fils, je voudrais, pour son bonheur, qu'il eût une compagne comme vous... » Mes vœux sont exaucés... Venez, venez tous deux sur mon cœur...

Julien et Fanchette se jettent avec effusion dans les bras de Robert, toujours assis et adossé à un quartier de roche. Madame d'Alfi, grâce aux soins de Pietro, a depuis peu recouvré complétement ses esprits; elle a reconnu Julien, elle a entendu son récit et l'aveu de son amour pour Fanchette, qu'il doit épouser bientôt. A chacune de ses découvertes, qui la frappent de stupeur, Cornelia s'est redressée peu à peu sur son séant, muette, livide, effrayante; elle a d'un geste écarté Pietro, qui, agenouillé près d'elle, avait

jusque-là tâché de lui dérober la présence de Julien. Soudain et au moment où Robert étreint avec ivresse son fils et Fanchette, la marquise, malgré les supplications muettes de son serviteur, qui tend vers elle ses mains jointes, la marquise se lève debout, comme si elle obéissait à un choc électrique. Elle ressemble à un spectre; les tresses de ses cheveux noirs se déroulent sur la couverture de laine blanche qui l'enveloppe à demi, et dont les larges plis traînent derrière elle comme un suaire. Ses traits, empreints d'une douleur terrible, désespérée, sont d'une pâleur cadavérique; ses yeux, dont l'agonie a déjà creusé profondément l'orbite, semblent encore agrandis et brillent d'un fiévreux éclat. En la voyant s'approcher lentement du groupe de Robert, de Julien et de Fanchette, confondus dans un même embrassement, les guides reculent effrayés.

MADAME D'ALFI, *d'une voix navrante.*

Julien! Julien!...

A cet appel, Robert, son fils et Fanchette, se dégagent de leur commune étreinte, se retournent brusquement.

FANCHETTE, *se rapprochant de son fiancé avec un mouvement de frayeur.*

O Julien! j'ai peur... Voyez donc cette dame : on croirait qu'elle sort de son tombeau...

ROBERT, *sans être entendu de son fils.*

Je me sens mourir... Merci, mon Dieu! Je laisserai mon fils heureux...

MADAME D'ALFI, *suppliante.*

Julien... vivant, je t'ai poussé au suicide... Je t'ai cru mort, et je t'ai adoré!... Cet amour outre-tombe te prouve mon repentir... Me pardonnes-tu!

JULIEN, *avec terreur.*

Oui... je vous pardonne...

MADAME D'ALFI, *à Fanchette.*

Jeune fille, celui que tu aimes a cruellement souffert... Que, grâce à toi, sa vie soit aussi douce que par moi elle a été torturée... Julien, une dernière fois, attache tes yeux sur les miens... (*Le jeune homme reste agenouillé, son visage caché dans ses mains.*) Julien, une dernière fois, je t'en supplie, regarde-moi...

JULIEN *lève vers la marquise ses yeux remplis de larmes.*

Je vous l'ai dit, je vous pardonne!...

Madame d'Alfi couve des yeux Julien avec une expression passionnée; ses traits expriment tour à tour le désespoir, l'amour, le remords. Puis, défaillante et se soutenant à peine, elle se recule en contemplant toujours Julien, et se rapproche ainsi du rebord de l'étroite plate-forme du Fauteuil. Le précipice n'est plus qu'à deux pas derrière elle. Les guides, terrifiés, n'ont pas remarqué que Cornelia est volontairement arrivée jusqu'à cette limite extrême au delà de laquelle est l'abîme.

MADAME D'ALFI, *avec un élan de passion délirante.*

Julien... sans toi... je ne saurais vivre!... Je meurs en te regardant!...

La marquise, en prononçant ces derniers mots, se renverse brusquement en arrière et disparaît dans le vide. Les assistants, d'abord paralysés d'épouvante, jettent un cri terrible. Pietro court au rebord de la plate-forme et s'y couche à plat-ventre, pour tâcher de sonder, sans péril, les profondeurs des précipices; mais il ne distingue rien, rien... que le brouillard des nuées dont la cime de la Tournette est toujours enveloppée. Le serviteur de la marquise, ne pouvant plus douter de la mort de sa maîtresse, éclate en sanglots et en gémissements; les guides, Julien et Fanchette sont saisis d'horreur. Robert ne peut résister au dernier coup que lui porte la mort affreuse de madame d'Alfi, dont il se regarde comme le meurtrier; sa pâleur devient livide, sa vue se trouble, ses paupières se ferment à demi. Julien, resté agenouillé près de lui, s'aperçoit de ces funestes symptômes, se jette au cou de Robert, et s'écrie d'une voix tremblante :

Mon père! mon père! qu'avez-vous?

FANCHETTE, *non moins alarmée.*

O mon Dieu! Julien... les mains de votre père deviennent glacées!

ROBERT, *d'une voix de plus en plus affoiblie.*

Je suis... un meurtrier... Cette malheureuse femme se repentait... Je l'ai conduite ici... j'ai causé sa mort...

PIETRO, *furieux, mais contenu par les guides.*

Assassin! tu réponds de la mort de ma maîtresse!

ROBERT, *agonisant.*

Je vais en répondre devant Dieu... Fasse que ma mort expie celle de cette femme!... Julien! Fanchette! venez, venez... je me sens mourir...

JULIEN, *avec des sanglots de désespoir.*

Vous retrouver pour vous perdre... Non... non... mon père!... vous vivrez!

ROBERT, *mourant.*

Soyez heureux, mes enfants!... Oh! je... (*Il expire.*)

Julien, presque fou de douleur, se jette sur le corps inanimé de son père; Fanchette, agenouillée, fond en larmes; Pietro témoigne la joie farouche que lui cause la mort de Robert; les guides émus gardent un religieux silence. Le brouillard des nuées, déjà sombre, devient plus sombre encore. Le jour va bientôt finir, et la neige recommence de tomber lentement sur la cime de la Tournette.

Le corps de madame d'Alfi fut, après des peines incroyables, retrouvé le lendemain au fond d'un précipice... ce corps, broyé par sa chute, était une chose sans nom...

Ces tristes débris furent ensevelis dans le cimetière de Veyrier non loin de la tombe de Robert.

Julien, longtemps inconsolable de la mort de son père, épousa Fanchette; il put, grâce à son modeste héritage, acheter une métairie dans les environs de Veyrier. Les deux époux, tendrement unis, allèrent souvent visiter, avec un pieux recueillement la *maison de Rousseau.*

APPENDICE.

Nous croyons devoir ajouter à la fin de ce livre l'indication sommaire de quelques-unes des promenades les plus intéressantes des environs d'Annecy (1).

LE TOUR DU LAC.

L'on peut faire à pied en sept à huit heures cette promenade d'ensemble et des plus admirables.

LE CHATEAU DE MONTROTIER.

Habitation extrêmement curieuse; on y remarque, entre autres constructions monumentales, une énorme tour du treizième ou quatorzième siècle, parfaitement conservée; le torrent le Fier s'engouffre sous un pont à une profondeur effrayante, entre deux parois de rochers perpendiculaires dont l'écartement n'a pas plus de six à huit pieds; non loin de Montrotier, nous signalerons, comme offrant les aspects les plus pittoresques : les fossés du château, plantés d'arbres gigantesques, et remarquables aussi par leurs masses rocheuses d'une puissante couleur, les abîmes, le pont des Liasses, etc., etc.

A pied, cette promenade, en allant par la route de Rumilly et revenant par celle de Crau, peut durer de quatre à cinq heures.

LES USINES DE CRAN.

Elles sont situées à une demi-lieue d'Annecy.

Les immenses chutes d'eau qui, provenant du dégorgement du lac, mettent en mouvement les innombrables roues de ces établissements industriels, présentent un coup d'œil aussi saisissant que grandiose; pour jouir complétement de cette vue, il faut se placer sur le pont de Cran, ou, mieux encore, suivre un petit chemin débouchant près de ce pont, et monter à mi-côte; de cet endroit assez élevé l'on domine toute l'étendue de ces chutes, véritable Niagara en miniature.

LA VALLÉE DE SAINTE-CATHERINE.

Nous avons déjà parlé de cette ravissante promenade : la gelinotte, la perdrix blanche des Alpes et le coq de bruyère, se rencontrent communément dans le bois de Sainte-Catherine.

LE SEMENOZ.

L'ascension du Semenoz, l'un des points culminants de la chaîne des Alpes, ne présente ni difficultés ni dangers; ses rampes sont très-douces, et, après avoir cheminé pendant plusieurs lieues à travers de magnifiques forêts de sapins, l'on atteint les vastes prairies des plateaux supérieurs, d'où l'on découvre un horizon des plus étendus; l'on aperçoit de là le mont Blanc, la chaîne des Alpes, les lacs de la Suisse, le Dauphiné, l'Isère, etc.

La très-curieuse grotte de Benge se trouve à l'extrémité orientale du Semenoz. Cette grotte mériterait à elle seule l'excursion.

L'on va généralement coucher le soir au village de Lechaux, situé à l'entrée de la vallée des Bauges; l'on commence au point du jour l'ascension du Semenoz, et l'on est de retour à Annecy dans la soirée.

(1) Le trajet de Paris à Annecy, soit par Lyon et par Chambéry, soit par Dijon et Genève, est généralement de trente heures.

ROUTE D'ANNECY A SEVRIER.

Nous signalons surtout cette promenade aux artistes; au lieu de suivre les bords du lac, ils prendront l'ancienne route de Sevrier qui serpente au pied de la me veilleuse futaie de châtaigniers dont nous avons tâché de donner un croquis; à chaque pas les peintres rencontreront là de précieux sujets d'étude aussi variés qu'originaux.

L'on peut aussi, en gravissant les dernières pentes de la châtaigneraie, monter jusqu'au Puyseau et redescendre par la vallée de Sainte-Catherine, ou bien encore, à peu de distance du Puyseau, pénétrer dans les forêts séculaires qui s'étendent sur les flancs du Semenoz; nous avons vu les forêts vierges des îles d'Amérique, elles ne nous ont pas produit un effet plus imposant que les gigantesques sapins du Semenoz et leur sauvage solitude; l'on y rencontre parfois des ours; nous avons dernièrement reconnu le pied de l'un de ces animaux, la voie était toute fraîche.

Cette promenade d'Annecy au Puyseau, retour par Sainte-Catherine, dure environ quatre heures.

D'ANNECY AU PONT DE SAINT-CLAIR.

Nous avons suffisamment détaillé ces sites; il faut suivre la route de Thônes jusqu'au pont de Saint-Clair, le traverser, prendre à gauche par l'ancienne voie romaine et revenir à Annecy par le village de Nâves au soleil couchant; nous recommandons de nouveau cette excursion aux paysagistes.

D'ANNECY A THONES.

Rien de plus intéressant que le parcours de la vallée de Thônes jusqu'à la ville de ce nom.

A chaque pas les artistes trouveront des tableaux merveilleusement composés par la nature; nous conseillons aux artistes de prendre la vieille route pour aller à Thônes et de revenir à Annecy par le chemin neuf, où se trouve la verrerie d'Alex.

Trajet de sept à huit heures de marche.

D'ANNECY AUX PRÉS VERNET.

Ces prairies sont situées à la cime du versant septentrional du mont Veyrier; de cet endroit le lac apparaît sous un aspect nouveau et d'une incroyable originalité; l'on peut revenir des prés Vernet par Talabar, ou contourner la montagne, gagner les hauts pâturages de Veyrier, puis redescendre par ce village.

Trajet de cinq à six heures.

LE PONT ET LES BAINS DE LA CAILLE.

Ce pont, aussi élégant que hardi, situé sur la route de Genève, et suspendu par des câbles de fer au-dessus d'un précipice de six cents pieds de profondeur, est l'un des plus beaux monuments de la Savoie; à peu de distance du pont, et perdus presque au fond de l'abîme, au milieu de très-beaux ombrages, se trouvent les bains de la Caille; le site de ce confortable établissement est merveilleusement pittoresque; les eaux thermales de la Caille ont une vertu presque égale à celle des eaux d'Aix.

LE CHATEAU DE MENTHON.

Ce château et ses environs méritent au plus haut degré l'attention des touristes; on peut prolonger la promenade, soit jusqu'au sommet du Roc-de-Chere, soit jusqu'à la croix de Talloires, d'où l'on embrasse tout le fond du lac, soit enfin jusqu'à la chapelle de Saint-Germain.

Nous recommandons aux artistes de quitter les bords du lac au village de Veyrier, et, là, de prendre la vieille route qui conduit à Menthon: ils trouveront dans ce parcours des trésors de détails, comme études d'arbres et de fabriques.

LE CHALET DE M. CHAPUIS.

Ce chalet, d'où l'on jouit d'un coup d'œil splendide, est situé au pied des dernières masses rocheuses du Parmelan, il domine l'admirable vallée de Dingy et le plateau d'Annecy; l'on aperçoit parfaitement le lac de Genève du haut des prés qui entourent le chalet; l'on s'y rend en passant par le village de Nâves et celui de Ville; l'on peut redescendre à travers la vallée de Dingy, mais le trajet est ainsi de huit à neuf heures, aller et retour.

LE PARMELAN.

Cette chaîne est l'un des points culminants des Alpes; on trouve à son sommet des prairies incommensurables et des glacieres naturelles fort curieuses, dont la glace s'exporte jusqu'à Turin; les chamois se rencontrent en grand nombre sur le Parmelan; l'on peut arriver à sa cime par Ville, mais la route est très-périlleuse; le meilleur chemin à prendre est celui de la vallée de Dingy, tracé dans la montagne par les troupeaux lorsqu'ils montent aux chalets; il est facile de se procurer des guides au village de Dingy; il faut y arriver au point du jour, et l'on peut être de retour à Annecy dans la soirée, après l'ascension du Parmelan.

LA MAISON DE ROUSSEAU ET LA TOURNETTE.

Nous n'en parlons que pour mémoire.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'en signalant ces quelques excursions, nous indiquons seulement les points les plus remarquables; il faudrait prolonger cet appendice outre mesure pour énumérer les beautés si diverses du lac d'Annecy et de ses environs.

Ajoutons, en terminant, que si quelques-uns de MM. les habitants d'Annecy disposaient aux bords du lac de petites maisons de location, simplement mais confortablement meublées à l'instar des habitations qui avoisinent le lac de Genève, les touristes, nous en sommes persuadés, s'empresseraient de venir habiter ce pays-ci durant la belle saison.

Nous réparerons enfin un oubli involontaire : en parlant (dans notre préface) des champs de roseaux, appelés vulgairement marais en Savoie, et dont l'action est si fertilisante lorsqu'on les emploie comme engrais, nous avons omis le nom scientifique de ces végétaux ; ils sont de deux sortes et généralement mélangés : l'un est le *Scirpus palustris* (Linnée), l'autre l'*Arundo pragmites* (Linnée).

Nous ne saurions trop attirer l'attention des agriculteurs sur cette culture si féconde en produits, et si importante au point de vue agronomique.

FIN DE LA MARQUISE D'ALFI.



Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs